

ANDRÉ DUVAL

Mon lac se raconte...

LAC BEAUPORT

## L'ÉCUSSON

LA VOCATION que se reconnaît la Municipalité en est une de loisirs et de détente et repose sur quatre éléments majeurs:

LE DÉCOR de son site montagneux,

LE BOISÉ qui recouvre son territoire,

LES EAUX limpides de ses lacs,

L'AIR pur qu'on y respire.

DE LÀ, la montagne, le sapin, l'eau de ses lacs sur laquelle glisse une voile en été, et l'air cristallin dans lequel flotte un flocon de neige en hiver.

LES ASPIRATIONS de ses gens n'ont de limite que celle qu'ils s'imposent et c'est pourquoi l'écusson est ouvert par le haut sur son vaste horizon.

LAC BEAUPORT  
1973

LE CONSEIL

Accepté par le conseil  
Résolution no 73-288  
4 septembre 1973





GUY R. PAQUET  
MAIRE

## LA MUNICIPALITÉ ST-DUNSTAN DU LAC BEAUPORT

A tous les amants du Lac Beauport,

C'est naturellement avec un sentiment de fierté que le Conseil Municipal de Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport vous présente ce livre, dont l'idée a pris naissance au cours des célébrations du 125<sup>e</sup> anniversaire de la municipalité, en 1978, et qui vient faire le point dans notre existence communautaire.

Il aura fallu tout ce temps pour que cet ouvrage, qui est aussi l'oeuvre de tant de citoyens et de villégiateurs, anciens et présents, et aussi d'innombrables amis qui ont fréquenté le Lac, puisse enfin voir le jour.

Les vieux coffres et les albums se sont ouverts pour livrer documents historiques et souvenirs de famille, pour permettre à une équipe de chercheurs chevronnés de fouiller le passé dans le but de reconstituer toutes ces tranches de vie communautaire qui sont d'un intérêt extrême pour tous ceux dont l'existence s'est fondue dans le charme de notre patelin.

De là, le titre "mon lac se raconte...", lequel vient conférer à l'ouvrage un cachet d'intimité et d'appartenance puisqu'il se veut le recueil de toutes ces choses qui, dans le temps, ont touché si intimement les coeurs d'adolescents et de gens d'âge mûr qui ont fait du Lac Beauport "mon lac".

L'auteur, lui-même un ancien du Lac Beauport, a adapté le style narratif et familier, celui qu'on emploie quand on écrit sur un sujet qu'on aime.

A tous ceux qui, de près ou de moins près, nous ont accordé leur gracieuse collaboration, nous offrons nos plus profonds remerciements. Leur collaboration a rendu possible ce texte où se coudoient faits et légendes, pionniers et contemporains, ce texte qui rappelle un passé riche en couleurs et qui garantit que les perles des générations anciennes deviendront les trésors des générations à venir.

Notre souhait le plus vif est que "mon lac se raconte..." devienne votre livre de chevet avant de prendre place dans les rayons de votre bibliothèque, demeurant à jamais le joyau de votre patrimoine familial.

Cordialement,

Le Maire



### Hommages à toutes ces bonnes gens qui l'ont rendu possible.

Le présent ouvrage est l'aboutissement d'une série de démarches qui remontent assez loin dans le passé. Il convient de rendre hommage à tous ceux qui ont mis la main à la pâte.

Divers matériaux furent colligés par Louise Désy et furent ré-étudiés par André Parent, celui-ci ayant produit une "Petite histoire du Lac Beauport", qui demeure entre les mains de la municipalité et peut être consultée par les chercheurs, de même que les notes de Louise Désy.

Parmi ces matériaux utilisés par Louise Désy et André Parent, il convient de mentionner tout spécialement les *Memoirs of Lake Beauport*, de Grace Simons, un petit écrit datant de 1948, mais un écrit touchant car son auteur était alors très âgée et voulait empêcher que ne se perde le souvenir de choses anciennes.

Nommons ceux qui ont mis leur documentation personnelle à la disposition de la municipalité: l'ancien maire Louis-Edmond Fréchette et sa femme Lucette; l'héritière du pionnier Peter Simons, Hilda Simons; les Chalifour, continuateurs des Bigaouette; le propriétaire de la maison des Nightingale, Kenneth Semple; le champion raquetteur et skieur Thomas Dennie; le champion raquetteur et skieur Alexandre Alain; la championne skieuse Gaby Pleau; le "dernier cultivateur" et sa femme, Gerald Whelan et Bridget Emma Donahue; le champion skieur André Bertrand; la championne au ski et à l'aviron Claire Monaghan Labossière; Huguette McFerlane, épouse en secondes noces de feu L.-P. Plamondon; le savant Arthur Matthews; l'amie des écrivains américains Sydney Dean et Marguerite Mooers-Dean, Jacqueline Darveau; la direction du Château Frontenac.

Nommons aussi tous les sportifs qui répondirent spontanément à l'invitation du maire et transmièrent leurs souvenirs de jadis à la bande magnétique: Gaby Pleau, Laurent Bernier, Alexandre Alain, Thomas Dennie, André Bertrand, René Marcoux, Guy Lemieux, Suzanne Blais.

Nommons ceux qui se sont prêtés volontiers à l'interview: l'abbé Jean-Marie Garant, F.-X. Dubé et sa femme, née Irène Bédard, John Bignell, André Demers, Georges Gauvreau, Léo Gauvreau.

## PROMENADE D'ÉTÉ



L'automobiliste qui laisse le boulevard Laurentien - cette grande route conduisant de Québec jusqu'au parc national des Laurentides - pour s'engager dans l'embranchement du Lac Beauport pourrait tout aussi bien se croire en route pour *Pleasant Mountain*, dans l'État du Maine, ou *North Conway*, dans l'État du New Hampshire. Chaussée double, petit centre d'achat, groupements de cottages tout neufs, panneau indiquant les sites de la région, on retrouve ici les éléments familiers du panorama contemporain de l'Amérique du Nord. Au loin un horizon de montagnes annonce l'air frais et les nuits profondes.

La parenté de ce patelin avec le nord-est de l'Amérique saute aux yeux. Parenté géologique tout d'abord puisque ces montagnes sont du type arrondi, et comme assoupi, qui caractérise les Appalaches et les Adirondacks aussi bien que les Laurentides. Parenté sociale aussi car il est manifeste que cette localité, sise à quinze kilomètres au nord de la vieille capitale, a participé en même temps que des centaines d'autres en Amérique à la quête de vie paisible par les citadins fuyant la ville. Le Lac Beauport a cessé d'être une municipalité purement rurale pour se transformer en centre de loisir et de détente à proximité de la grande ville.



Ce panneau indicateur se dresse à l'entrée de la municipalité de Saint-Dunstan du Lac Beauport. Jadis il n'existait pas de chemin du Tour du lac. On atteignait la "traverse de Laval" - laquelle n'était qu'un sentier rudimentaire - grâce au chemin qui longeait la rive sud du lac. Côté nord, le chemin serpentait à travers bois et s'arrêtait à un kilomètre environ de la tête du lac.

Les habitations n'y ont pas entamé le flanc des montagnes. À droite de la route, on aperçoit cependant de larges avenues pratiquées du haut en bas de ces montagnes par ailleurs intouchées. Vues de loin, ces avenues ont l'air d'immenses pelouses d'où les arbres sont bannis. Leur silence intrigue le visiteur. Certaines installations mécaniques qu'il aperçoit sur les lieux demeurent dans la plus parfaite immobilité, comme dans les contes des mille et une nuits. Il voit des câbles fixés à des pieux énormes, des banquettes suspendues à ces câbles et des moteurs prêts à démarrer. Mais rien ne bouge. On ne voit pas âme qui vive dans ces parages. Un théâtre sans acteurs, quoi!

Le visiteur poursuit sa promenade. Ici et là, sans ordre apparent, les maisons surgissent dans les arbres. Les gens de cette localité ont le goût de la vie paisible car ces maisons dans les clairières sont aussi silencieuses que les allées désertes des montagnes. Sous le soleil de l'après-midi, tout est calme et repos.



La mairie de Saint-Dunstan du Lac Beauport. C'est une construction assez récente, plus spacieuse qu'il ne paraît ci-dessus. Elle abrite les bureaux de l'administration et la salle du conseil; attenant à la mairie, le service des incendies et le garage municipal.

Voici la mairie. Elle se présente comme un simple cottage dans les arbres. Aux heures de travail, quelques autos sont garées tout près. Comme partout en Amérique, on circule ici en automobile. Les pionniers, à l'époque où, chose étonnante, ce lieu de montagnes logeait une petite communauté rurale, n'étaient pas des marcheurs non plus. Ils avaient leurs attelages si bien qu'hier comme aujourd'hui on circulait en véhicule. Il y a donc, autour de la mairie, un va-et-vient d'automobiles qui prend fin seulement quand le secrétaire de la municipalité et tout son personnel quittent les lieux à cinq heures. Mais l'activité reprend en soirée, car on utilise volontiers la mairie comme lieu de réunion et, cela va sans dire, le premier lundi du mois quand le conseil municipal siège.

Il y a un hôtel, bien entendu. Il y a un lac, bien entendu. L'un ne va pas sans l'autre. Sans le lac il n'y aurait pas d'hôtel et la réciproque n'est pas loin d'être vraie, en ce sens que c'est l'hôtel du Manoir Saint-Castin qui a créé la réputation



touristique de la localité. En portant vos pas de ce côté, vous découvrez la belle nappe d'eau au pied des montagnes. Le lac s'étend sous vos yeux en même temps que vous apercevez l'hôtel.

Le Manoir Saint-Castin - un nom à retenir car il joue un grand rôle dans la suite du récit - occupe la sortie du lac, le seul endroit du rivage où l'on découvre un plateau d'une certaine étendue. Partout ailleurs on ne trouve que des pentes et des côtes. La définition classique d'un lac, à savoir "une étendue d'eau entourée de terre", demande ici à être révisée: le lac Beauport est une étendue d'eau entourée de montagnes. Voici à droite le mont Saint-Castin, strié d'allées sans arbres qui aboutissent à un creux dans le sol, d'où l'on remonte jusqu'au niveau de la route. Au-delà de cette montagne, à partir de son versant sud, s'étend la vallée du Saint-Laurent. Mais il est difficile d'imaginer qu'on soit aussi proche d'une vallée et que, du sommet des montagnes, on aperçoive une grande ville à l'horizon. Ces montagnes du côté sud du lac forment le rempart contre l'envahissement urbain.

En gagnant vers l'est par la rive sud du lac, la route tend à devenir un sentier à flanc de montagne. De ce côté le rocher tombe carrément dans le lac et les humains ont dû se livrer à des prodiges d'équilibre pour accrocher là des maisons qui tiennent debout. Les emplacements sont d'ailleurs minuscules puisque chacun des villégiateurs tient à se tremper les pieds dans l'eau du lac et à s'y aménager un bout de quai où amarrer une embarcation.

Vue du lac Beauport et du mont Tourbillon, octobre 1937. On se rend compte que, cent ans après l'ouverture du territoire à la colonisation, le Lac Beauport avait résisté victorieusement à toutes les tentatives agricoles.



Car la grande attraction du lieu, c'est le lac. Toutes les maisons tournent le dos à la montagne. Si les gens sont venus ici, c'est moins pour elle que pour le lac. Ce sont les plaisirs de l'eau qui ont attiré les citadins sur ces collines difficiles d'accès. Cela est si vrai que jadis on ne venait ici que durant les mois de vacances. On s'adonnait aux sports nautiques et les régates annuelles étaient la grande fête de l'été. Aujourd'hui, comme la route a cessé d'être un sentier et que les autorités municipales la gardent carrossable durant l'hiver, on peut y habiter à longueur d'année. Sous ce rapport le Lac Beauport a bien changé depuis le début de l'ère moderne. De séjour d'été, le territoire tend à devenir foyer permanent. La villégiature cède le pas à l'habitation régulière. On assiste de nos jours à la transformation qui se manifeste dans tous les anciens centres de villégiature de la région. Presque partout ces lieux se confondent maintenant avec la ville elle-même. Mais au Lac Beauport les citoyens répugnent à l'assimilation urbaine. Ils gardent leurs distances par rapport à la ville, si bien que le caractère rustique du site n'a pas disparu de ce côté-ci. Il ne disparaîtra jamais, tant l'emprise de la nature est puissante à l'intérieur de ce cirque de montagnes au milieu duquel une belle nappe d'eau a trouvé sa place. Il sera toujours facile aux citoyens du Lac Beauport de soutenir qu'ils ne sont pas des citadins.

Puis la route revient au niveau du lac, touchant le bord d'une anse où se sont logés l'hôtel appelé Château Lac Beauport et l'Auberge Normande. Le Château Lac Beauport est adossé à la montagne tandis que l'Auberge Normande s'élève sur la rive. De même que le nom de Louis-Philippe Plamondon est lié au Manoir Saint-Castin, ainsi le nom de J.G. Jolicoeur est lié au Château Lac Beauport et celui de Léo Normand à l'Auberge Normande. Notons, en passant, que l'Auberge Normande, qui s'élève sur l'emplacement de l'ancienne propriété Dombrowski,

devenue celle des dames Zuorro, s'appelait jadis l'auberge Au Fanal.

Passé ces deux établissements, voici les installations du club nautique: vaste local, véranda, quai, plage et canots. Le rendez-vous par excellence des jeunes au cours de l'été. La pépinière qui a vu tant de nageurs et d'avironneurs se faire des muscles, sous la direction d'amis de la jeunesse experts dans les disciplines sportives, de parents soucieux de la vigueur de leurs enfants et de moniteurs bénévoles. Au cours de l'été, le club nautique ressemble à une ruche d'abeilles. Sans lui les jeunes du Lac Beauport seraient privés d'un lieu de rassemblement indispensable, privés surtout de la saine émulation qui résulte des concours sportifs.

À la même hauteur que le club nautique, voici la halte routière, que domine un belvédère où chacun peut grimper et se gaver l'oeil de la vue du lac, des montagnes, des jolis cottages blottis dans les arbres.

Après avoir contourné la tête du lac, on se trouve orienté franc nord. Les yeux se heurtent cette fois à une montagne colossale. Perdez ici l'illusion qu'il existe une vallée rurale ou une ville au-delà. La taille de cette montagne et de celles qui l'entourent prouve que vous n'êtes déjà plus sur les contreforts du Bouclier canadien mais qu'en ces lieux l'énorme carapace rocheuse, vieille de plusieurs millénaires, revêt toute son épaisseur. Le mont Tourbillon se dresse, puissant et autoritaire, assailli cependant par des routes et des maisons accrochées à ses flancs. Ce nom de «Tourbillon» fait le pendant à la côte de Beaupré, là où trône le célèbre cap Tourmente, jadis l'effroi des navigateurs. Le cap Tourmente a une belle falaise de couleur ocre. Le Tourbillon se couvre en entier de verdure. Mais, quant au reste, la ressemblance est grande car le rayon de courbure de la cime est à peu près le même dans les deux cas.



Le mont Tourbillon

Au pied du mont Tourbillon une route file furtivement vers l'est, une fort belle route d'ailleurs, qu'on appelle la traverse de Laval car, passé le petit lac Tourbillon qui sommeille à l'écart de la route, on atteint Laval, frontière est du Lac Beauport. Jadis cette route n'était qu'un sentier permettant d'atteindre la rivière Montmorency à une dizaine de kilomètres en amont de la célèbre chute du même nom. Le projet de créer un réseau touristique régional n'a pas été étranger à cette réalisation surprenante, comme le passage d'une route moderne du côté nord du lac Beauport. Tant mieux pour les automobilistes! Tant pis pour les estivants et les hivernants! La Voirie gouvernementale aura tout fait pour tirer le lac du splendide isolement de son cirque de montagnes. Il aurait peut-être mieux valu barrer le passage vers l'est plutôt que de faciliter à ce point le passage entre les montagnes. Aujourd'hui les autorités tentent de freiner l'élan des véhicules. Un règlement local (il s'agit d'une ordonnance municipale et non du Code provincial de la route) veut que les automobilistes ne dépassent pas les trente kilomètres à l'heure, cela parce qu'on circule ici en chemin de montagne.

Un peu à l'ouest du mont Tourbillon, sur une colline qui lui sert comme de marchepied, se dresse une construction ambitieuse avec un portail en forme de cône à la façon des *evergreens* de la forêt. On y accède par la montée du Golf, qui conduit au terrain de golf précisément. Or, là aussi, il existe des allées, taillées à même le tissu boisé des pentes. Ces allées-ci ont quelque chose de fantaisiste. Alors que les allées de ski forment une traînée rectiligne depuis le sommet jusqu'au pied de la montagne, les allées du terrain de golf prennent au contraire toutes sortes de profils imprévus. Ces clairières de golf sont plus audacieuses que les clairières de ski mais aussi quelle récompense singulière pour les yeux! La griserie que le sportif éprouve l'hiver au sommet des pentes, il l'éprouve l'été sur les *tee offs* de cet extravagant parcours; l'ivresse que le sauteur en skis connaît quand il flotte au-dessus du vaste paysage, le golfeur la ressent quand sa balle s'élève et retombe en une courbe élégante et rejoint le paysage cent mètres plus loin.



Oeuvre presque insensée au coeur des montagnes. Le club de golf du Lac Beauport fut l'offrande de toute une génération à la région de Québec. Une somme incommensurable de dévouement et d'efforts n'a pas empêché l'entreprise de friser le désastre sous les coups d'une nature revêche et d'une économie pénible. Cette propriété demeure, après les plaines d'Abraham, la plus admirable de la région de Québec.

L'histoire veut qu'à l'époque de la construction du club de golf, l'un des promoteurs ait apporté son concours à l'entreprise dans le but de doter la région d'un sanctuaire d'oiseaux. Peu confiant d'intéresser ses concitoyens à son projet, il imagina qu'en permettant à la troupe des golfeurs de parcourir les allées découpées en pleine forêt, il n'en tiendrait qu'à eux de prêter l'oreille à la voix du pinson chanteur, d'observer le vol des hirondelles à la surface des étangs, d'admirer le plumage du jaseur du cèdre. Un terrain de golf comme celui-ci, avec ses dix-huit parcours en pleine forêt, ses pièces d'eau, ses bocages, ses taillis et ses herbes folles (les *roughs*, terreur des golfeurs), forme un parfait sanctuaire d'oiseaux. Au printemps, quand on ensemeince *tee offs* et *greens*, les pinsons niverolles y trouvent ample nourriture et leurs jolies queues grises et blanches s'y étalent. L'hiver le geai bleu et la mésange y restent en toute paix. Tant et si bien que si jamais, dans cent ans, il arrivait que tous les coteaux avoisinants soient convertis en pelouses bien lisses, peu appréciées des oiseaux, l'on pourra encore, sur les cent acres du terrain de golf, surprendre les pas furtifs du pluvier et le vol ondulatoire du pic royal. Le cap Tourmente, sur la rive du fleuve, continuera d'abriter les grandes oies blanches; le mont Tourbillon, au lac Beauport, abritera les oiseaux chanteurs. Ainsi les citoyens du Lac Beauport ont-ils, sans le vouloir, fait l'acquisition d'un sanctuaire d'oiseaux.

À partir du mont Tourbillon, en suivant le rivage nord du lac dans une direction ouest, on revient peu à peu au point de départ. Ici et là se dresse un pin majestueux, survivant de l'époque où cet endroit, même après les débuts de la villégiature d'été, appartenait sans conteste à la forêt, traversée seulement par une modeste route de gravier, laquelle demeura longtemps l'itinéraire favori des amateurs d'équitation. Ici et là, survivant à la passion des citadins pour la pelouse, quelque bosquet d'aubépine, quelque



Pin géant sur un escarpement, près du lac Beauport. Il ne reste plus guère de ces arbres magnifiques. Celui-ci croît sur l'emplacement des Simons, côté nord du lac



fourré de ces cerisiers dont le fruit vous laisse une couche rude sur les dents et d'impatientes-à-deux-fleurs ou *touch-me-not*, cette fleur vermillon en forme de cornet avec une fève qui explose si vous la pressez entre les doigts.

Nous voici maintenant dans la région historique par excellence du Lac Beauport, là où s'élevèrent jadis les maisons des pionniers. Apparaît en premier lieu l'ancienne propriété Smith, acquise plus tard par J.G. Jolicoeur, le propriétaire du Château Lac Beauport, qui la vendit au premier ministre Jean Lesage; la propriété Nightingale, héritée des Simons; la propriété Bignell, bâtie vers les 1830 et magnifiquement restaurée par ses propriétaires actuels. Puis vous vous engagez dans la pente qui vous ramènera au niveau du lac: à votre droite, le petit temple gothique qui est l'église anglicane St. James; plus loin, à gauche, une petite route disparaît sous les arbres en remontant la décharge du lac et vous conduit vers la chapelle catholique.

Vous atteignez bientôt un coteau où s'élève la jolie chapelle blanche. C'est le temple paroissial, paroissial dans la mesure où les fidèles catholiques du Lac Beauport viennent y entendre la messe du dimanche, rien de plus. En réalité il n'y a pas ici de prêtre résident si bien qu'il n'y a pas vraiment de paroisse, même si la municipalité porte le nom bien chrétien de Saint-Dunstan. Juste à côté de l'église, une clôture blanche enclôt le cimetière où les pierres tombales vous livrent les noms des pionniers irlandais catholiques. On s'est bien interrogé sur la personnalité de saint Dunstan, la quintessence de l'irlandais cela va sans dire mais aussi, paraît-il, un «bon vivant», opiniâtre et entreprenant, en somme le patron approprié des Irlandais du Lac Beauport.

S'il n'y a pas d'église ouverte tous les jours aux fidèles, cela tient à une circonstance assez inusitée. C'est que la municipalité se distingue des autres par un trait singulier, à savoir qu'elle n'a pas de village. Aussi extravagant que cela paraisse, si on devait réunir les citoyens au coeur du

territoire, c'est au milieu du lac que tout le monde se retrouverait. Habituellement il existe un groupement de maisons autour de l'église, quelques établissements publics, une petite place dégagée où se réunir. Ici, au contraire, on ne trouve pas la moindre agglomération. Il était donc impossible de construire une église vers laquelle les fidèles pourraient converger commodément. L'érection canonique de la paroisse et le patronage de saint Dunstan, cet évêque de l'ancienne Irlande, sont demeurés sans effet. Les citoyens du Lac Beauport ne sont pas des assidus de l'église, des *churchgoers*.

Pour en revenir à la chapelle blanche, un peu seule sur le bord du lac, son existence témoigne de l'histoire de cette paroisse qui n'en fut jamais une tout à fait. L'église a été construite en 1966, après l'incendie du petit temple qu'une génération antérieure avait érigé. C'est une église modeste et bourgeoise tout à la fois, due au zèle des paroissiens issus de la dernière vague des citadins qui avaient jadis pris possession du rivage du lac. Les citoyens de la localité et les villégiateurs s'y sont toujours mêlés dans un parfait esprit chrétien.

Cela donnait lieu à certains moments de gêne, à tout le moins une fois chaque été. C'était ce dimanche où les rubriques prescrivent la lecture du texte de saint Matthieu: "Nul ne peut servir deux maîtres: ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent". Or, s'il ne se trouvait parmi les auditeurs que de braves gens et de bons catholiques, certains cependant se distinguaient des autres en raison de leur fortune assez évidente. Sur les bancs de l'église, en leurs habits du dimanche, se coudoyaient et les gens du commun et les riches.

Sur le parking les autos n'étaient pas de mêmes marques, inutile de le signaler. L'aristocratie d'argent de la ville paraissait s'être approprié les bords de ce lac charmant. Et

alors quelle homélie pouvait bien satisfaire à la fois le texte sacré et la bonne conscience de ces chrétiens? Il convient toutefois de souligner que la plupart des fidèles de ce beau dimanche d'été, s'ils n'étaient pas déjà «à l'aise», n'aspiraient qu'à le devenir. En définitive tous se trouvaient à peu près dans les mêmes dispositions de coeur et d'esprit. "Mes frères, d'expliquer le «curé», nous devons replacer cette parole de l'Évangile dans son contexte historique..." Tout le monde se sentait bien soulagé. L'on pouvait respirer. En somme ce n'était qu'un mauvais moment à passer, une fois l'an.

Vous filez maintenant vers l'ouest. À droite, des terrains vagues sont à vrai dire gardés en réserve pour qu'ici vienne loger le futur centre social de la municipalité. Ce sera comme un îlot, entouré par le chemin du village. Déjà l'école s'y trouve. Et l'on revient ainsi à l'intersection principale, à côté du Relais, là où a commencé l'aventure du ski, ainsi qu'il sera raconté ailleurs.

Par un chemin résidentiel passant devant la mairie, on revient à l'hôtel Manoir Saint-Castin. Installé sur quelque large véranda donnant sur le lac, il est facile de résumer la promenade. La plupart des visiteurs s'en tiennent à ce tour du lac que l'on peut effectuer en promenant les yeux sur l'horizon.

Ils ont alors tout le loisir de se demander qui est ce personnage de Saint-Castin à qui le site est dédié. Toutes sortes d'hypothèses sont admissibles à partir de l'affirmation que ce nom n'a absolument rien à voir avec l'histoire de la région de Québec. Il est assez compréhensible que, pour une fois, on ait voulu rompre avec Champlain, Frontenac et Montcalm qui nous ont souvent prêté leurs noms. Alors quelqu'un eut l'idée d'importer d'Acadie le sieur Jean Vincent d'Abbadie, baron de Saint-Castin, qui vécut de 1652 à 1707 et qui s'illustra en épousant la princesse Mathilde Mataconando, la fille d'un grand chef abénaki. Le



Vue aérienne du lac Beauport, octobre 1937. À noter que la route moderne, qui mène les automobilistes à la pointe du lac, n'existe pas encore. L'ancien chemin, qu'on voit surgir au bas de la photo, oblique vers la gauche. Ce chemin était réputé pour ses courbes innombrables. C'est un embranchement de ce chemin qui permettait d'atteindre le Manoir Saint-Castin, qu'on aperçoit à la pointe du lac. Cette photo donne une excellente idée de la physionomie du Bouclier canadien, dont la région du lac Beauport ne forme qu'une partie infime.

choix de ce patronyme est d'autant plus astucieux que le nom de Saint-Castin n'est pas inconnu aux États-Unis. L'Acadie des Français recouvrait une partie de l'actuel État du Maine et son histoire appartient dans cette mesure à celle des États-Unis. Si on lit, par exemple, l'histoire de Bar Harbour, célèbre localité touristique du Maine, on y trouve les noms des barons de Saint-Castin, père et fils. On y apprend que le baron Bernard, le fils aîné de Jean Vincent, succéda à son grand-père maternel à la tête de la tribu. Ces barons de Saint-Castin font sûrement plus rustique que les personnages en dentelles du château Saint-Louis et, à la vue de ce lac enchâssé dans les montagnes, elles-mêmes à peu près dans l'état où les Européens les aperçurent pour la première fois, l'évocation d'un baron de Saint-Castin, d'un chef abénaki, d'une princesse indienne n'a rien de saugrenu,

bien au contraire. Bienvenue en ces lieux, Messieurs les barons!

Avant de terminer cette promenade d'été, signalons que le Lac Beauport généralement connu des touristes, celui dont le chemin principal fait le tour du lac du même nom, que ce Lac Beauport en tant que municipalité couvre une superficie totale de vingt-cinq milles carrés. Ce que nous venons de visiter à la course ne représente qu'un cinquième environ du territoire. Et sur ce territoire immense, quantité de lacs étalent leurs eaux paisibles au milieu des bois: le lac Bleu, le lac Morin, le lac Bonet, le lac Neigette, sur les rives desquels vous trouvez toujours quelques jolis cottages et des familles sympathiques. Sur ce territoire immense d'autres cottages garnissent le bord des chemins, en des lieux où règne une grande paix: le chemin du Moulin, le chemin du Brûlé, etc., où des gens habitent, fiers d'appartenir au Lac Beauport au même titre que ceux du chemin du Tour du Lac.

## PROMENADE D'HIVER



De 1830 à 1930, c'est-à-dire pendant le premier siècle de son existence comme localité, le Lac Beauport fut la destination de bien des promeneurs, pique-niques et excursions de pêche. Mais ce n'est pas avant les années '30 du présent siècle que l'on peut parler de tourisme. Jusque-là personne n'avait songé à proposer aux Montréalais, aux Torontois et aux New Yorkais de chercher au bord de ce petit lac des Laurentides l'exercice ou le repos. Vieux cultivateurs et marchands de bois avaient leur petit monde à eux et ne tentaient pas d'en sortir.

Le tourisme des années 1900 fut d'ailleurs une affaire d'été. Les itinéraires que les compagnies de navigation et les compagnies de chemin de fer suggéraient aux estivants avaient pour jalons le cap Diamant, la Baie Saint-Paul, la Malbaie, Tadoussac, Rivière-du-Loup, Cacouna, etc. On ne quittait pas le fleuve.

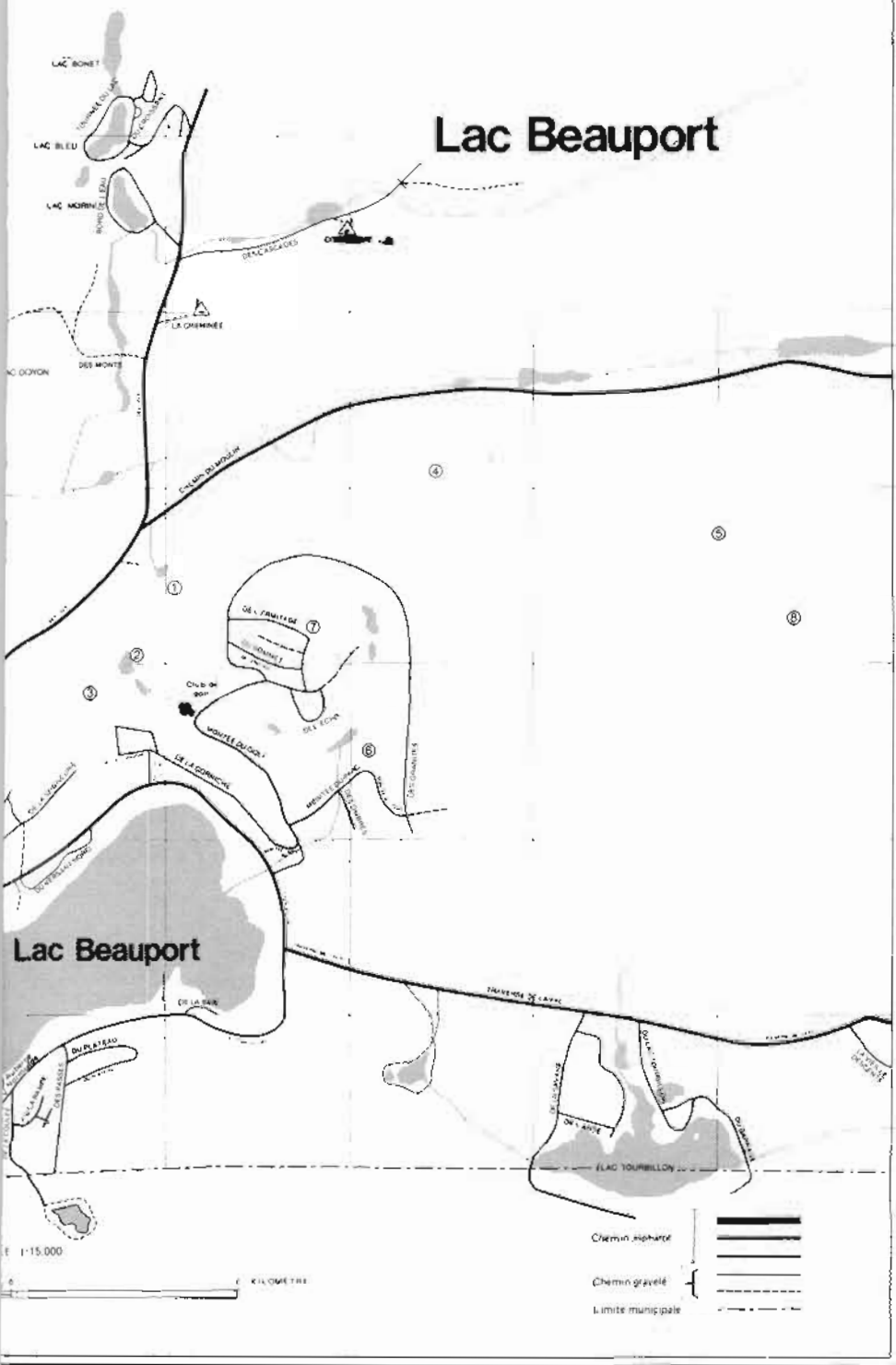
L'hiver allait révéler le Lac Beauport.

Les premières cartes postales destinées à faire connaître le Lac Beauport datent de la fin des années '30 et ce sont toutes des images d'hiver. L'une d'elles s'intitule LE RELAIS - THE RELAY. L'on y voit, toute blanche, l'une de ces allées immenses aménagées à même le flanc de la montagne. Mais



F G H I J

# Lac Beauport



E 1:15.000



- Chemin asphalté
- Chemin gravé
- Limite municipale



l'allée n'est plus déserte comme elle l'est en été. Les skieurs ont maintenant envahi le paysage. Ils font la queue près d'un poste de contrôle pour s'emparer, chacun son tour, du câble qui les tirera vers le sommet, vers l'amont de la pente, pour employer un terme de ski. Car ces sportifs s'expriment en termes de navigation. Il faut reconnaître que la descente se compare assez bien à une sorte de «nage sur la neige» et qu'elle donne lieu à bien des naufrages! Pour en revenir à cette carte postale des premières années, elle nous montre aussi comme une poussière de skieurs juchés ici et là dans la côte, et notamment un groupe aligné à mi-côte en vue d'une descente à risque limité!

Pour ancienne qu'elle soit, cette carte ne rend pas compte de l'ère des pionniers. Car, si on interroge les skieurs de la première heure - les as des temps héroïques du ski au Lac Beauport -, on apprend que les skieurs devaient alors gravir les pentes par leurs propres moyens. On oubliait les «avals», qui sont des termes de descente. Il s'agissait de parvenir là-haut, au sommet. Savez-vous bien ce que c'est: gravir une pente, avec ses simples pieds et ses simples bottines sans doute mais avec une entrave de bois de six pieds de long à chaque jambe? En somme une corvée que seul le plaisir exaltant de la descente peut expliquer. Eh bien! c'était à prendre ou à laisser: ou bien vous vous hissiez là-haut avec vos planches attachées aux pieds ou bien vous restiez en bas. Mais, si vous restiez en bas, ne parlons plus de ski... Et les skieurs de s'atteler à la montée lente et pénible. Et quand, après trois quarts d'heure d'efforts, vous atteignez le sommet, dites-vous bien que vous venez de payer le prix d'une descente, d'une seule descente! En revanche pensez à la jambe qu'un pareil exercice vous procure après la *en*nième ascension! pensez aussi aux poumons que vous aurez après ces efforts répétés! pensez à la robustesse de votre coeur après une saison de ce régime! Alors se vérifiait la proposition qu'on ne peut affronter les hautes cimes que



147  
QUEBEC MANOIR SAINT-CASTIN



LAC BEAUPORT - LE RELAIS



THE RELAY LAKE BEAUPORT QUEBEC CANADA

Nous avons groupé ici les premières cartes postales illustrant les sites du Lac Beauport. Elles datent probablement des années '40.

si on a conscience d'en être digne par la fermeté du pied, la force des poumons et la solidité du cœur.

Le *Relais*, c'est le point de départ de la promenade d'hiver puisque là s'offre la première pente aux skieurs venus de la ville. Répétons-le: c'est ici que tout a commencé. Un peu plus à l'est, sur le flanc nord-est de la même montagne - le mont Saint-Castin -, voici une seconde pente, celle de l'hôtel Manoir Saint-Castin. C'est le sujet de la deuxième carte postale des années '30. Elle nous montre cinq élèves-skieurs alignés à mi-côte en face de leur instructeur, une image familière à la publicité des sports d'hiver. L'arrière-plan est formé de ces montagnes éternelles dont les lignes ondulantes chevauchent les unes contre les autres. Au milieu de l'image l'hôtel apparaît sur une nappe blanche qui correspond à la petite clairière de la sortie du lac.



Photo de la pente dite "du relais" à l'époque des pionniers du ski local, c'est-à-dire dans les années '38 et suivantes.

Troisième carte postale: la neige recouvre le lac. Telle est le plus souvent son apparence au cours de l'hiver, celle d'une étendue de neige entourée de montagnes, pour donner d'un lac une nouvelle définition. Mais il en va parfois autrement, en de rares occasions, c'est-à-dire quand une vague de froid précède la première chute de neige. Ainsi, au début de l'hiver 1962-1963, une belle patinoire se forma à la grandeur du lac, lisse et claire comme un miroir. Les vieilles paires de patins, que chacun garde en sa garde-robe comme une relique du temps passé, connaissent aussitôt une vogue nouvelle. Car il fut un temps où le patinage était la grande distraction des Canadiens. Un voyageur des années 1870 le note dans ses souvenirs: "Les Canadiens, écrit-il, s'y montrent d'une adresse incroyable, décrivant les plus fantastiques zigzags, ou tournant sur eux-mêmes avec la rapidité d'une toupie. Les femmes sont passionnées pour cet exercice: quant aux enfants, les plus jeunes exécutent des prodiges d'agilité et d'équilibre. Décidément la population ici est, comme les véhicules, montée sur patins: on ne marche pas, on glisse. Les graves corbillards eux-mêmes sont installés sur des traîneaux; sans cahots, sans secousses, ils transportent leurs clients à leur dernière demeure: les traîneaux des parents et des amis défilent lentement; le cortège passe sans bruit et s'évanouit en silence comme une vision de fantômes". Mais les scènes qui se déroulent sur la patinoire imprévue du lac n'ont rien de macabre. Moyennant quelques vigoureux coups de patins, l'on passe du mont Saint-Castin au mont Tourbillon et de celui-ci l'on revient allègrement au premier. On s'arrête quelques instants à *l'Auberge Normande* située à peu près à mi-chemin, du côté sud. Élans enivrants! Mouvements gracieux! Joues frottées par l'air froid! La nouveauté du phénomène fait accourir les gens de la ville et bientôt une foule étonnante de patineurs décore de couleurs vives et de mouvement cette patinoire qui s'étend au creux des montagnes. Parents et amis, alertés par téléphone,

accourent; ivresse sportive qui rappelle les souvenirs de jeunesse; étonnement à la vue de cette glace bleue, d'une transparence de cristal: tournée des grands ducs... Il est arrivé que cette fantaisie de la nature dure toute une semaine. Mais, dans la mémoire des familles du Lac Beauport, le souvenir de ces fêtes ne s'efface pas, d'autant moins que la nature ramène sa patinoire à l'occasion, selon son caprice.



Promenade sur le lac recouvert de glace - novembre 1962

Mais la plupart du temps le lac demeure en hiver cette étendue blanche que des skieurs solitaires traversent parfois. Il paraît alors bien grand, aussi grand qu'il paraissait bien court aux patineurs!

L'hiver se permet aussi des fantaisies belliqueuses. Il lui arrive parfois de violentes sautes d'humeur. Tel fut le cas en 1968, entre Noël et le jour de l'an, quand une tempête à l'emporte-pièce vint barrer les routes et couper le courant électrique. Catastrophe pour tous ces citadins qui comptent sur l'auto pour aller et venir et sur l'électricité pour garder leur personne au chaud et leurs aliments au froid! Tout le

Lac Beauport prit l'allure d'un iglou collectif. Beaucoup de fêtes se déroulèrent sans invités et l'on dégusta à la chandelle, loin du reste du monde, les victuailles préparées pour les hôtes absents, victuailles que l'on cuit au feu de l'âtre, alors qu'à l'extérieur les routes sont bloquées et qu'on est séparé du reste du monde.

Mais quel régal pour les yeux, une fois les éléments apaisés, une fois le soleil revenu sur le paysage laurentien! Quand on peut enfin dégager sa porte d'entrée et jeter un regard à la ronde, quel émerveillement! C'est alors que le paysage revêt sa plus belle tenue. Une blancheur uniforme, assujettie au seul jeu des ombres, s'étend sur les arbres, sur les maisons, sur le sol. À la surface de cette accumulation des heures précédentes, on peut discerner les flocons de neige avec leurs dessins délicats. L'abondance de neige est telle qu'elle déborde en belles lignes arrondies sur les branches des épinettes, sur les bords des toits, sur le haut des cordes de bois. Clôtures et chemins ont disparu si bien que toute la région paraît n'être qu'un immense territoire communal où chacun peut circuler à sa guise, raquettes ou skis aux pieds, se frayant un chemin où sa fantaisie l'entraîne, gravir les pentes, s'enfoncer dans quelque sentier de forêt où les branches appesanties des arbres forment comme des voûtes féeriques. S'échappant des cheminées, une mince fumée blanche monte tout droit dans le firmament.



Lac Beauport,  
1830 - Dessin de  
Cockburn - Archi-  
ves Nationales du  
Canada

Un si beau paysage - celui des lendemains de tempête - évoque un peu la Suisse. On n'y découvre que du blanc sous un ciel limpide et lumineux. La neige ne se voit pas seulement partout mais elle abonde en de généreuses épaisseurs sur les toits, sur les piles de bois, sur les pieux de clôture, sur les branches d'arbre. Nos vieilles Laurentides - les plus vieilles montagnes du monde, arrondies par l'action du glacier - se trouvent soudain rajeunies. C'est notre Suisse canadienne. Il y a les maisons à demi enfouies sous la neige. Il y a le beau paysage laurentien. De n'importe quel point du grand cirque de montagnes, on peut parcourir du regard l'ovale immense que forment les sommets disposés autour du lac. Généralement les sommets des Laurentides se présentent en désordre, comme un troupeau de moutons. Autour du lac Beauport, on dirait au contraire que la nature a suivi un plan.



Manoir Saint-Castin en hiver - vers les 1950

L'idée d'une Suisse laurentienne n'a peut-être rien d'anormal, après tout. Au pied du mont Saint-Castin, un propriétaire arbore sur son cottage un écusson aux armes de la Suisse, la croix blanche sur fond rouge. Le conseil municipal ne lui a jamais demandé de l'enlever! Ici et là de

nombreux autres cottages ont emprunté le style montagnard et, des vieux pays de montagne - Suisse, Tyrol, Savoie -, se sont approprié les noms et les symboles.

Mais, une fois de plus, il n'y a pas que le tour du lac. Le Lac Beauport a son arrière-pays, ces vastes étendues dont il a été question au chapitre précédent et qui, sur la carte cadastrale, portent les noms de rang II, rang III, jusqu'à VI. L'hiver, on y voit les masses sombres des conifères au-delà des aires défrichées. Au nord du chemin du Brûlé s'étendent les champs jadis cultivés par les pionniers, dans lesquels la neige s'amoncelle plus haut que les clôtures. Il est tout à fait normal que les vieilles familles de ces lieux aient fait usage de la raquette, l'hiver, pour les courses aux bois, les visites chez les voisins, pour se rendre aux chantiers dans les hauts du territoire. Cette région déboisée se proposait bien aux sports d'hiver.

Cela est si vrai qu'en 1938, quand le Château Frontenac - l'hôtel par excellence de Québec - entreprit une grande campagne de publicité aux États-Unis dans le but de créer un tourisme d'hiver à Québec, c'est à des images du rang du Brûlé qu'il recourut. Ainsi, dans le *New York Times* du 18 décembre 1938, au bas de la vignette *At Lake Beauport, skiing center near Quebec City*, on aperçoit un couple de skieurs faisant une pause près d'un ruisseau cheminant à travers les épaules arrondies des bancs de neige. Il se fait tard dans l'après-midi car les ombres démesurément longues du skieur et de la skieuse, quatre fois plus longues que leur taille, s'étendent de façon bien romantique jusqu'au ruisseau. Plus loin on aperçoit ces vieilles clôtures de bois pour toujours liées au paysage laurentien; plus loin encore, la ligne sombre de la forêt. Une image de Maria Chapdelaine rajeunie d'à peine vingt-cinq ans! Mais vingt-cinq ans au cours desquels les sports ont supplanté l'agriculture, où les instructeurs de ski ont supplanté les coureurs des bois, où les skieuses en pantalon ont supplanté



les Maria de Péribonka.

Encore vingt-cinq ans et les choses auront changé une fois de plus. Alors qu'on voyait des skieurs dans le rang du Brûlé en 1938, on n'en voit plus guère en 1963, pas plus qu'on n'en voit à Québec sur la Grande-Allée ou sur les glacis de la citadelle. Dans les années '30 les skieurs abondaient un peu partout en ville, à ce point que la direction du Château Frontenac publiait des photos montrant des classes de skieurs et leur instructeur Fritz Loosli s'exerçant sur une pente avec la tour massive de l'hôtel à l'arrière-plan: *...skiing within a stone's throw of the Chateau Frontenac in Quebec*. Là aussi les choses avaient beaucoup changé vingt-cinq ans plus tard. Le règne de l'automobile et l'attrait des pentes ont entraîné les skieurs hors de la ville, vers les lieux de montagne à la fois faciles d'accès et dotés de belles pentes. La vocation sportive du Lac Beauport comme centre de ski surgit de ces conditions nouvelles.

Les images bien sages du ski que l'on cherchait à populariser il y a près de cinquante ans - skieurs se livrant au *cross country* près de l'église protestante, skieurs cheminant entre les sapins chargés de neige -, ces images appartiennent à un chapitre romantique de l'histoire du ski local. C'était l'époque où les sportifs étaient modestes et le public, peu sophistiqué; où certaines valeurs comptaient plus que les performances; où les jeunes skieurs du Lac Beauport chaussaient leurs skis bien avant l'heure de la compétition et se rendaient entendre la messe à cinq kilomètres de là, à Notre-Dame-des-Laurentides, puis revenaient de la même manière prendre leur rang au sommet de la montagne ou au point de départ de la course. Essayez ça! c'est bon pour l'âme.

Or, de ce patelin rural où jadis tout sommeillait durant la saison d'hiver, des skieurs ont surgi qui ont porté la réputation du Lac Beauport jusqu'aux Rocheuses et jusqu'aux Alpes. Pourtant ces skieurs n'avaient aucune

rts

Dec 29/38

# Dartmouth Triumphs Cross-Country Race

## U.S. Skiers Believed to Have Beaten McGill For Meet Honors at Lake Beauport—Await Official Verdict

LAKE BEAUPORT, Que., Dec. 29. (C.P.)—Howard Chivers, of Dartmouth, today won the eight-mile cross-country race, last event of national intercollegiate ski meet in 46 minutes and 39 seconds. McLane, a team-mate, was second, and Bob Johansson of McGill was third in 53 minutes and 11 seconds.

McGill's victory at the end of the three-day competition was the only one to have clinched the meet championship. McGill was so close, as a result of wins in two or three preceding events Tuesday and Wednesday that officials announced the winner would be known only when competitions were over.

### LEAD

LAKE BEAUPORT, Que., Dec. 29. (C.P.)—McGill skiers remain in the lead in the intercollegiate meet here today by a victory in the eight-mile race after they had been out of top place earlier by a University of Minnesota win in the hill competition.

Howard Mann who lifted the Dartmouth team to victory again ahead of the McGill team by taking first place in 60.8 seconds, more than twice as fast as the second place skiers. Mann's time was 60.8 seconds, more than twice as fast as the second place skiers. Mann's time was 60.8 seconds, more than twice as fast as the second place skiers.

## Skiers Find 6 Ft. of Snow On Heights Near Quebec

### Conditions Reported Excellent for Several Weeks to Come

QUEBEC, Jan. 10.—Conditions continue ideal for all forms of winter sport hereabouts and many Americans who came for the long New Year's week end decided to remain through the week. Parties of skiers leave the Château Frontenac daily by heated bus for Lac Beauport, where the fine points of skiing may

be learned under the tutelage of Paul Gstrein, ski ace.

The ice bridge across the St. Lawrence to the Ile d'Orleans is in daily use. Its confines outlined by a double line of spruce trees. Not only winter sports fans but the thrifty natives use the bridge constantly during the season to save toll charges.

Never have skiing conditions been better so early in the season. Almost six feet of snow and near-zero temperatures assure perfect skiing for weeks to come.

Five thousand spectators are expected tomorrow at the hockey match between Ottawa, leader of the Hockey League, and the Quebec Aces, who will try to avenge previous defeats by the Ottawa New Yorkers at the Château Frontenac this week include Mr. and Mrs. William H. Wallace, Mr. and Mrs. Foster T. Bridger, Mr. and Mrs. T. Caray, Mr. and Mrs. Jan Manners, Mr. and Mrs. Ben Walters, Mr. and Mrs. C. A. Somers and Mr. Norman T. Pri

### RESORTS

## New Ski-Trail Country in CANADA AT QUEBEC—Lac Beauport

Powder snow—by the hillside—full! Sunny skies and carefree crowds... Free bus services from Chateau Frontenac. Hot delicious lunch at Lac Beauport Inn... Ski-tow... 12 new cross country trails. Intermediate and championship jumps... downhill runs, slaloms, practice slopes. Make your headquarters at Chateau Frontenac where every smart winter sport begins, including skating rink, toboggan chutes, sleighing and hockey.



For Classified Ad Results

Jan. 8, 1939

BROOKLYN EAGLE, 9

## St. Hills Make Quebec a Skier's Paradise

Extrait du scrap book constitué par M. George J. Jessop, directeur puis directeur général du Château Frontenac, le grand hôtel du Pacifique Canadien à Québec. M. Jessop occupa cette fonction de 1945 à 1971.

tradition de ski derrière eux. Sans doute, mais en eux logeait une âme qui s'apparente à l'âme nordique. Le seul exercice d'hiver que l'on connût depuis toujours, parce qu'il se rattachait aux origines, c'était la raquette. On ne pratiquait pas la raquette en tant que sport, mais par nécessité. Il est tout à fait admirable que des athlètes se soient ainsi préparés sans le savoir. Quand l'ère du sport débuta, le Lac Beauport fut en mesure de produire des raquetteurs, qui eurent tôt fait de se révéler d'excellents skieurs. Championnats de raquette

et championnats de ski s'entremêlèrent et se complétèrent. On se plaît à voir ces émules de Radisson et de Chouart des Groseilliers se faire des muscles dès leur adolescence à parcourir le rang du Brûlé en raquettes, à une époque où le Canada ne faisait que balbutier le langage du ski, où Québec n'en savait pas encore le premier mot. Point de manuels, point d'instructeurs, point de concours organisés. Seulement des pentes prometteuses, de beaux champs de neige, de bonnes charges domestiques sur les épaules, des raquettes indiennes solidement attachées aux pieds, voilà tout ce qu'il fallait pour former des skieurs dans le rang du Brûlé.

Coupage de journal extraite du *New York Times*, 24 janvier 1940. Finalement c'était sans doute trop beau pour être vrai.



ON THE TRAILS LEADING TO LAC BEAUPORT IN QUEBEC

A weather and his dog leading one pair of the more numerous packers near the Canadian coast.

**Lac Beauport Backs Ski Fans With 35 Miles of Scenic Terrain**

**Quebec Area Provides Sport for Novice and Expert Alike—Sky Line Trail Commands Views of Striking Natural Beauty**

By FRANK BLAZER

LAC BEAUPORT, Que., Jan. 23—Many will say that it is 4,000 feet long, offering more conditions than any other in North America. The Lac Beauport area, lying only some 100 miles north of Quebec, is a skier's paradise. The hills are not only white-mountained but are also very high and offer the most beautiful views of the entire region. The trail is a real test for the skier, and the views are so striking that they are worth the effort.

The scenery is so beautiful that it is a real test for the skier, and the views are so striking that they are worth the effort. The trail is a real test for the skier, and the views are so striking that they are worth the effort. The trail is a real test for the skier, and the views are so striking that they are worth the effort.

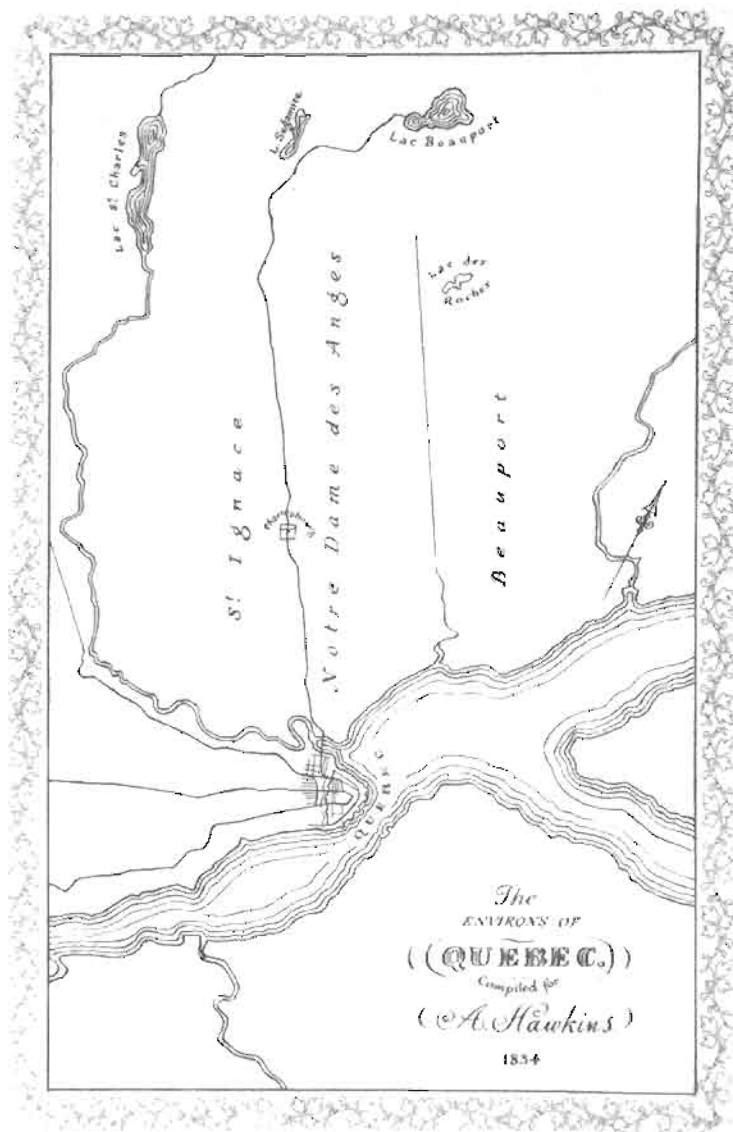
The scenery is so beautiful that it is a real test for the skier, and the views are so striking that they are worth the effort. The trail is a real test for the skier, and the views are so striking that they are worth the effort. The trail is a real test for the skier, and the views are so striking that they are worth the effort.

The scenery is so beautiful that it is a real test for the skier, and the views are so striking that they are worth the effort. The trail is a real test for the skier, and the views are so striking that they are worth the effort. The trail is a real test for the skier, and the views are so striking that they are worth the effort.

Les éléments d'un vaste dessein s'esquissèrent. Il y avait autour du lac Beauport un territoire de neige propice au ski de randonnée et à la descente, et cela à quelques milles à peine de la ville. En cette ville un immense hôtel était relié au reste de l'Amérique du Nord par des liens commerciaux puissants: le Lac Beauport lui-même comptait déjà un établissement hôtelier, fruit d'une vieille tradition sportive puisque les hôteliers de jadis y accueillaient les pêcheurs en quête de la belle truite mouchetée; ici et là, dans la région, des garçons et des filles à l'âme jeune et aux membres vigoureux s'exerçaient aux sports. Des hommes d'affaires entreprenants, qui avaient eux aussi une âme jeune, servirent de catalyseurs à ces données éparses. Le ski organisé fit enfin son apparition au Lac Beauport.

*Lake Beauport* vit son nom mentionné dans les pages sportives des grands quotidiens d'Amérique du Nord, les gamins du rang du Brûlé troquèrent leurs raquettes pour les skis, les jeunes sportifs de la région convergèrent vers les pentes accueillantes et les *trails* attirants que des mécènes avaient aménagés pour eux et pour les touristes.

L'aventure avait commencé.



Carte des environs de Québec, commandée par l'historiographe Hawkins en 1934. Nous l'avons dépouillée d'une foule de détails secondaires, de façon à ne montrer que la position des diverses seigneuries de la région par rapport à la ville de Québec. À l'extrême droite, la rivière qui aboutit au fleuve est la Montmorency, à l'est de laquelle s'étend la seigneurie de Beaupré.

## ENTRÉE DANS L'HISTOIRE



Si l'on veut comprendre la géographie de la région de Québec, rien de mieux que de parcourir les remparts de la ville; pour se mettre dans l'ambiance de la Nouvelle-France de jadis, rien de mieux également. Le cap Diamant, dont les remparts couronnent le sommet, forme un promontoire du haut duquel, comme du temps des Français, rien n'échappe à l'oeil. En un éventail immense on aperçoit les deux coteaux, parfaitement soudés l'un à l'autre, qui furent le berceau du pays: celui qui descend de la montagne jusqu'à la rivière Saint-Charles, laquelle rejoint le fleuve au pied du rocher de Québec; celui qui descend de la montagne jusqu'au fleuve même et qui s'étend de l'embouchure de la rivière jusqu'au lointain cap Tourmente. Ces deux coteaux correspondent à la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, propriété des Jésuites; à la seigneurie de Beauport, propriété du sieur Robert Giffard; et à la seigneurie de Beaupré, propriété de l'évêque François de Laval.

Par rapport au rocher de Québec, ce vaste panorama se situe au nord-ouest. Imaginons un promeneur marchant de la porte Saint-Louis vers la porte St-Jean. Il a à sa droite le parc de l'Esplanade et la rue d'Auteuil. À la hauteur de la rue Dauphine, avant la pente assez abrupte qui l'amènera un palier plus bas, sa vue embrasse un paysage qui va de l'urbain au semi-rural, puis du rural au forestier. En balayant du regard ce territoire familier, il découvre le résultat de trois siècles d'histoire. À l'ouest, là où les cimes paraissent s'affaïsser - sur la lointaine montagne de Valcartier -, voici l'église du village des Hurons; au nord-ouest, voici l'église et le couvent de Charlesbourg, que l'on sait érigés à l'intérieur du carré jadis tracé par l'intendant Jean Talon; au nord, là où les montagnes effectuent comme un mouvement de recul, voici la vallée de la rivière Montmorency, dont une échancrure dans la falaise, à l'extrême droite, indique l'estuaire. En revenant de cette échancrure vers le rocher de Québec en suivant la rive du fleuve, voici l'église de Saint-Louis-de-Courville, laquelle domine la falaise juste en haut de la célèbre chute Montmorency, l'église de Beauport avec son long toit vert, puis l'église de Giffard placée perpendiculairement au fleuve.

Les églises de Saint-Louis-de-Courville et de Giffard indiquent les bornes est et ouest de la seigneurie de Beauport. L'église de Beauport, à égale distance de l'une et de l'autre, est érigée sur le site du peuplement originaire. Or si, à partir de l'église de Beauport, on tire une ligne franc nord-ouest et qu'on enjambe les rues, les prés, les ruisseaux, les montagnes, on arrive après douze kilomètres sur le bord d'un lac qui porte lui aussi le nom de Beauport. Il est donc vraisemblable qu'il existe un lien de parenté entre l'antique paroisse de Beauport et ce lac caché dans les montagnes, à mille pieds d'altitude, et qui a donné son nom à la municipalité de Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport.

Sur le bord du fleuve, le nom de Beauport se justifie parfaitement. En face des battures s'étend en effet une rade dont les Anglais disaient avec admiration qu'elle pouvait loger toute la *Royal Navy*. C'est là que les trente-quatre navires de l'amiral Phips jetèrent l'ancre en 1690, au temps du gouverneur Louis Buade de Frontenac; là aussi que jetèrent l'ancre les navires de l'amiral Saunders, en 1759, avec à leur bord les troupes du général Wolfe. Inutile de dire que, dès le premier coup d'oeil, Samuel Champlain, le fondateur de Québec, avait jugé de la qualité du site.

Cependant, si Champlain donna à la rive le nom de Beauport, il ne faut pas y voir seulement l'expression du sentiment. Il s'agissait plutôt d'un emprunt à la France, son pays d'origine. Il y avait alors - c'est-à-dire au temps de Champlain -, près de Paimpol en Bretagne (les plus âgés parmi les Canadiens d'aujourd'hui se rappellent Théodore Botrel et ses chansons le *Petit Grégoire*, la *Paimpolaise* et autres), une île de la côte française appelée Bréhat, où se trouvait l'abbaye de Beauport. Frappé d'une certaine similarité entre la rade de Bréhat et celle qu'il venait de découvrir, Champlain donna à la rive le nom de Beauport.

En 1634, quand la Compagnie de la Nouvelle-France (on dit aussi "les Cent-Associés") concéda une seigneurie au sieur Robert Giffard, elle la choisit à cet endroit. Giffard obtint toute cette partie de la rive qui va de la rivière de Beauport (qui aboutit au fleuve un peu à l'ouest de l'église de Beauport) jusqu'à la rivière Montmorency, environ cinq kilomètres plus loin: "... une lieue de terre à prendre le long de la coste du fleuve Saint-Laurens, dit l'acte de concession, sur une lieue et demye de profondeur dans les terres..." En 1653 le gouverneur Jean de Lauzon ajouta à la profondeur deux lieues et demie..." pour se former, dit-il, avec la première concession qu'un seul fief, comme si par la première concession on lui avait donné quatre lieues de



profondeur". Quatre lieues, cela donne douze milles; douze milles, cela donne vingt kilomètres. Il ne fait donc aucun doute que le lac Beauport, situé à douze kilomètres du fleuve, se trouve sur le territoire de l'ancienne seigneurie du Français Robert Giffard. L'actuelle frontière municipale entre les corporations de Beauport et de Saint-Dunstan-du-lac-Beauport ne correspond en rien à la limite de la seigneurie.

— 496 —

Ce Joseph Gaudet né en 1740, à Tintamarre, est l'ancêtre des Gaudet de Miscouche et de Tignish, ile du Prince-Edouard. Il est le frère de Jean Gaudet, né en 1730, et décédé à Memramcook, le 24 avril 1822, âgé de 92 ans. Jean était marié à Marie Melanson, et est l'ancêtre des Gaudet du Village-des-Beaumont, à Memramcook, de ceux de St-Anselme du Ruisseau-des-Renards et du Barachois.

PLACIDE GAUDET

#### LA TRUITE DU LAC BEAUPORT

Le lac Beauport se trouve à environ deux lieues du Saint-Laurent, à l'intérieur de l'ancienne seigneurie de Beauport.

Sous le régime français, le lac Beauport était renommé pour les belles truites que l'on y pêchait.

Le 2 janvier 1678, Joseph Giffard, deuxième seigneur de Beauport, louait et affermaient le lac Beauport pour l'espace de cinq années consécutives à deux de ses censitaires Jean Bergevin et Etienne Perroteau (Proteau), "pour y faire pesche de truites durant le dit temps à l'exclusion de tous autres, et disposer de leur poisson à leur avantage et profit."

Nous trouvons dans un acte du notaire Fillion, à la date du 2 janvier 1678, les conditions imposées par le seigneur de Beauport aux sieurs Bergevin et Perroteau pour le privilège qu'il leur accordait.

Ceux-ci devaient fournir à leur seigneur, en sa maison seigneuriale, chaque année, la quantité de quatre cents truites "fraîches prises", savoir deux cents au jour et fête de Noël et les autres deux cents au commencement du carême. Bergevin et Perroteau s'engageaient, en outre, de souffrir pendant les cinq ans en question "que Nicolas Juchereau de Saint-Denys y fasse faire pêche pour la commodité de sa famille sans aucune obligation de permission ni autrement."

Au bon vieux temps, l'argent chez les seigneurs tout comme chez les censitaires était plutôt rare. Tout ce payait en nature et le poisson était la monnaie la plus commune.

Le début d'une erreur historique. Le *Bulletin des recherches historiques* d'août 1927, v. XXXIII, no 8, publiait l'entrefilet reproduit ci-contre. Les renseignements communiqués sont savoureux assurément, sauf que, pour les raisons exposées dans ces pages, le lac en question ne saurait être le lac Beauport moderne.

En 1678 deux braves censitaires offrirent au seigneur Giffard - Henri cette fois, fils de Robert - de louer son lac pendant cinq ans: "... pour y faire la pesche de truites à l'exclusion de tous autres, dit l'acte notarié passé entre Henri Giffard et ses deux censitaires, et disposer de leur poisson à leur avantage et profit". Le loyer de ce bail? - une prestation annuelle de quatre cents truites «fraîches prises», soit deux cents à Noël et deux cents au mercredi des Cendres. Le droit de pêche exclusif sollicité par les locataires subit cependant une exception en faveur d'un nommé Nicolas Juchereau de Saint-Denys, le seigneur exigeant que ce dernier - qui était son beau-frère - puisse y «faire pesche pour la commodité de sa famille sans aucune obligation de permission ni autrement». On ne sait rien de plus. Le marché des deux cents truites à livrer à Noël et au début du carême fut-il respecté? Le bail fut-il renouvelé à son échéance? Cela n'est dit nulle part. Voilà en réalité un bien petit fait de l'histoire.

Les deux censitaires s'appelaient Jean Bergevin et Étienne Perroteau. On croit généralement que le nom de Perroteau s'est mué plus tard en celui de Proteau.

On affirme que le lac portait dès lors son nom actuel. De même qu'on appelait le seigneur Giffard «Monsieur de Beauport», ainsi on aurait appelé le lac de la seigneurie le «lac de Beauport». De là vient la fable poétique, reprise par William Kirby dans son *The Golden Dog*, d'une fille des bois portant, s'il vous plait!, le nom de Caroline et errant dans ces parages. De cette Caroline, Kirby fait Caroline de Saint-Castin, une fille du baron de Saint-Castin, installé celui-ci à trois cents lieues de là, en l'Acadie du temps, c'est-à-dire sur les bords de la rivière Kennébec dans le haut Maine! Ces données étonnantes se mêlent aux fantaisies amoureuses de l'intendant François Bigot, qui avait construit un château, paraît-il, un peu à l'est de Charlesbourg, - le célèbre château Bigot -, pour dissimuler ses amours illicites.

Personne ne s'objecte à la création romanesque, bien entendu. Mais d'amener la malheureuse Caroline de Saint-Castin au lac Beauport d'aujourd'hui - le «lac de Beauport», comme dit Pamphile Lemay, le traducteur de Kirby - avant que ce mécréant de Bigot ne l'enferme en son château, cela rend un peu sceptique. Car, du site actuel de Château-Bigot au lac Beauport, il y a cinq bons kilomètres en ligne droite. Mais, quand une jeune femme vient d'un baron français et d'une princesse algonquine, on s'attend de sa part à des actions quelque peu hors de l'ordinaire. Il se mêle sans doute beaucoup d'imagination à ces récits d'un autre âge. Ils n'en sont que plus savoureux. Et puis, qu'est-ce que la pauvre enfant serait allée faire au lac Beauport?

On peut aussi se demander comment Jean Bergevin et Étienne Perroteau, les deux censitaires du seigneur de Beauport, avaient bien pu y parvenir. Pourquoi aller pêcher si loin quand le moindre petit lac du versant sud de la montagne, les ruisseaux et les rivières regorgeaient de truites? Et comment expliquer que le seigneur, dans le bail, ait réservé son privilège de pêche à Nicolas Juchereau «pour la commodité de sa famille»? Il est fort possible que le seigneur ait parlé de quelque autre lac de sa seigneurie, un lac qui serait plus rapproché des habitations.

S'agirait-il, par exemple, du lac des Roches, lequel se situe en plein coeur de la seigneurie, sur le versant sud de la montagne, à la hauteur de Château-Bigot précisément? La truite y abondait sans aucun doute puisqu'on l'y pêche encore de nos jours. En outre le seigneur n'aurait pas manqué de connaître l'endroit et il en aurait transigé en parfaite connaissance de cause.

Historiens et romanciers nagent ici en pleine légende et leurs lecteurs ne sauraient leur en tenir rigueur.

Naturellement l'incertitude demeure. Si, par hasard, le lac de Beauport n'était pas le présent lac Beauport, à partir de

quand l'actuel lac Beauport reçut-il le nom du premier? À cette question on peut répondre avec passablement de vraisemblance que les Français n'ont pas connu le lac Beauport d'aujourd'hui ou que, s'ils en ont connu l'existence, ils n'ont pas vu la nécessité de lui donner un nom. Ils l'auraient fait si les Indiens eux-mêmes l'avaient identifié. L'absence et d'un nom indien et d'un nom français approprié est significative et tend à prouver que le lac Beauport n'appartenait pas à la vie de l'époque. Le lac Beauport d'aujourd'hui serait donc une découverte postérieure. Cela explique qu'il y ait, d'une part, l'appellation française de lac *de* Beauport et, d'autre part, l'appellation anglicisée de lac Beauport, traduction littérale de *Lake Beauport*. Les Français étaient aux Lorettes et à Charlesbourg ou bien sur la côte de Beaupré, en des terres étrangères à la seigneurie de Beauport - à laquelle, soit dit en passant, Robert Giffard et ses successeurs donnèrent un élan modéré, leurs ressources étant loin de se comparer à celles des Jésuites et du Séminaire de Québec (successeur de l'évêque de Laval), leurs puissants voisins -. Ils concentrèrent plutôt leurs efforts sur les rives du Saint-Laurent, puisque le fleuve était leur seule voie de communication.

Fort bien. Admettons l'hypothèse que, sous les Français, le lac Beauport reste quelque peu à l'écart. Mais à quoi cela nous mène-t-il? Quelle situation nouvelle va-t-elle, après 1759, permettre et la découverte et le baptême du lac Beauport?

Ce fut lent, à vrai dire. Après quarante ans, lorsque l'admirable artiste que fut George Heriot, *deputy Post Master General of British North America*, auteur de *Travels through the Canadas*, publié à Londres en 1807, s'amena à Québec, personne ne lui parla d'un *Lake Beauport*. Son chapitre V, consacré à la région, porte les indications suivantes: JEUNE LORETTE - DOMICILIATED

NATIVES - MODE OF DANCING - THE SAINT CHARLES - CASCADES ON THAT RIVER - THE CHAUDIERE - DESCRIPTION OF ITS FALL - APPEARANCE IN WINTER - ISLAND OF ORLEANS - VIEWS FROM THENCE - SOIL - NORTH COAST OF THE SAINT LAWRENCE - CAPE TOURMENT - RIVER SAINT ANNE - ITS WATERFALLS - LOWER FALL DESCRIBED - LA PUCE - ROMANTIC FALLS OF THAT LITTLE RIVER - VARIOUS LANDSCAPES - LAKE SAINT CHARLES - PICTURESQUE COMBINATIONS. C'est tout. De la Jeune-Lorette et du lac Saint-Charles, Heriot nous fournit les plus charmantes aquarelles. Mais du lac Beauport, il n'est pas plus question en images qu'en paroles. Un fait nouveau pointe cependant. À la toute fin de son chapitre, Heriot parle de l'ouverture du territoire en amont du lac Saint-Charles: "À environ trois milles du lac, écrit-il, dans une vallée au milieu de montagnes abruptes, un *settlement* a débuté il y a quelques années. Son site est hautement romantique, coupé de plusieurs ruisseaux, sans compter la Saint-Charles elle-même, dont les rives tout le long de son cours sinueux sont ornées de scènes variées".

Or voici qu'en 1815, dans sa *Description Topographique de la province du Bas-Canada*, Joseph Bouchette, *surveyor-general of Lower Canada*, parle enfin du lac Beauport, sans encore le nommer cependant. "La seigneurie de Beauport, explique-t-il tout d'abord, est bornée au nord-est par la Côte de Beaupré, au sud-ouest par (la seigneurie de) Notre-Dame-des-Anges, en front par le St-Laurent, et au fond par le *township* de Stoneham". Après avoir décrit le territoire de la seigneurie, Bouchette ajoute: "Sur le devant de la seigneurie il ne reste que peu de bois; cependant dans l'intérieur et sur les hauteurs on trouve du hêtre, du bouleau et de l'érable de la meilleure qualité... À environ deux lieues du front il y a un petit lac, et un peu plus loin quelques petits

ruisseaux sortent des montagnes et coulent entre les différentes chaînes". Dans la version anglaise de son ouvrage, parue en même temps que la française, Bouchette est plus précis: *...there is a small lake, écrit-il, and at a short distance further on, the River Jaune*. Cette fois le doute n'est plus possible, il s'agit bien du lac Beauport puisque la rivière Jaune, qui reçoit ses eaux, est maintenant identifiée.

En 1832 Joseph Bouchette publie *A Topographical Dictionary of the Province of Lower Canada*. Il y reprend les explications de 1815 au sujet de la seigneurie de Beauport mais il se montre cette fois beaucoup plus explicite quant au lac. "Feu l'hon. Juchereau Duchesnay, écrit-il, a commencé en 1821 un *settlement* à l'arrière des terres concédées auparavant en deçà de *Lake Beauport* ou *Waterloo*. Dans ce nouveau *settlement*, formé par M. Duchesnay, tous les propriétaires à quelques exceptions près sont Anglais, Ecosais et Irlandais; certains sont propriétaires et marchands, d'autres marchands seulement, artisans et ouvriers; de ce dernier groupe plusieurs sont employés dans les chantiers du roi. - Les *settlers* de *Lake Beauport* capables de manier la hache et suffisamment travailleurs ont trouvé de l'emploi comme ouvriers, et ils ont été payés au tarif de dix dollars l'acre pour ébrancher, abattre et couper seulement (*branching, felling and logging only*); d'autres *settlers*, non pourvus de capital et incapables de manier la hache, ont cherché de l'emploi à Québec. La quantité de terre défrichée dans ces nouveaux *settlements* varie de trois à quatre cents arpents: le coût du défrichement à raison de dix dollars l'arpent ne comprenant pas l'essouchement; il n'y a pas de terre ni d'emplacement où les *settlers* ont enlevé les souches, l'opinion s'étant répandue chez eux que cela tendrait à appauvrir le sol; on endure plutôt les souches et on les laisse dépérir naturellement. - Le premier et principal *settler* de *Lake Beauport* est M. Shadgett, et voici un aperçu statistique de l'endroit en 1824:

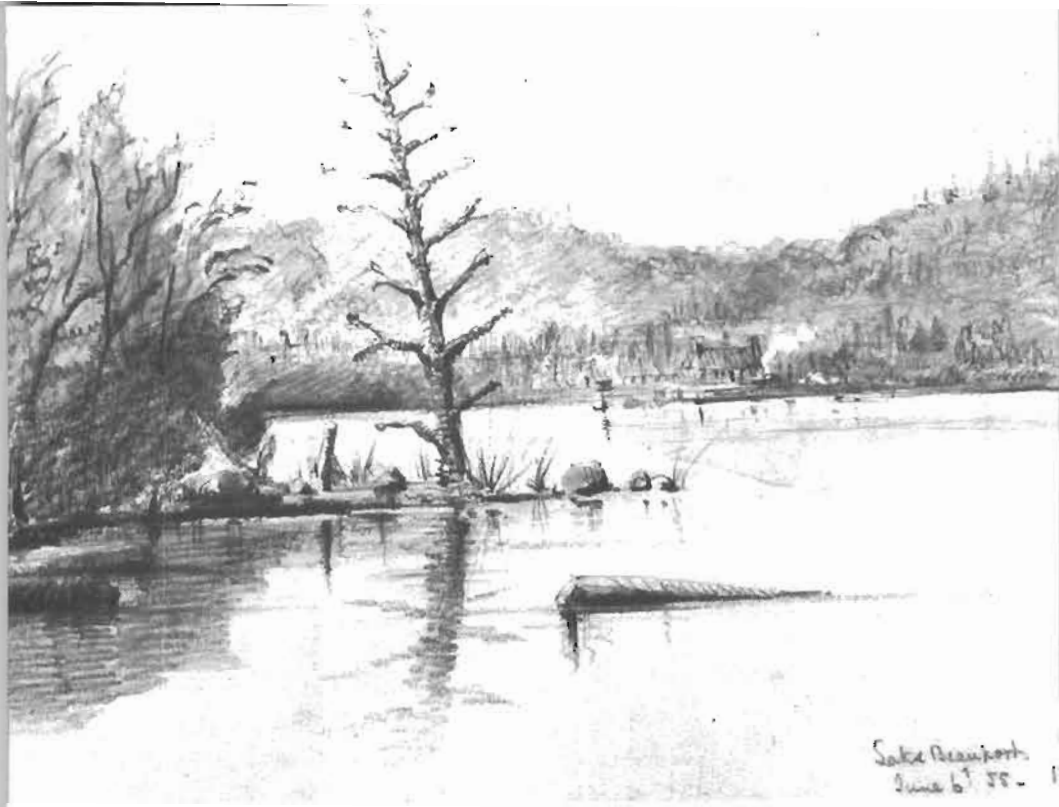


Lac Beauport 1830 - Dessin de Cockburn - Archives Nationales du Canada

population	105
terres cultivées	51 arpents
production agricole annuelle	
patates	1515 boisseaux
choux-fleurs	100 boisseaux
choux	1500 boisseaux
carottes	9 boisseaux
sirop d'érable	300 livres

Fin de la citation.

On peut supposer avec une parfaite vraisemblance que certains des nouveaux venus au Canada, désireux de s'établir dans la région de Québec, plutôt que de continuer à remonter la rivière Saint-Charles, remontèrent le cours de la rivière Jaune et s'établirent sur ses rives aux endroits jugés appropriés. Cette rivière coule en effet de l'est à l'ouest à



Courtoisie du Royal Ontario Museum

partir du lac Beauport sur une distance de huit kilomètres et elle vient se jeter dans la rivière Saint-Charles à un kilomètre environ en aval du lac Saint-Charles. Là où la rivière Jaune offre une petite vallée convenable, on est à deux pas du lac Beauport. Comme le lac se trouve dans la ligne de l'antique paroisse de Beauport, bien à l'équerre avec le fleuve, donc en plein territoire de la seigneurie, on lui donna le nom de *Lake Beauport* - lac Beauport.

C'est donc à la fin du premier quart du 19<sup>e</sup> siècle que le lac Beauport comme tel fait son entrée officielle à la fois dans l'histoire et dans la littérature. On en parlera beaucoup par la suite. Dans l'imagination populaire, il rejoindra les sites les plus célèbres, tels que la rivière Jacques-Cartier, le village de Cap-Rouge, les Lorettes, les chutes de la Chaudière, le lac Saint-Charles, la chute Montmorency et les Marches naturelles de Boischatel.



### LE WATERLOO SETTLEMENT

S'il exista jamais au Canada une seigneurie bien française, ce fut celle du seigneur Robert Giffard, qu'on se mit à appeler M. le marquis de Beauport parce que le roi l'avait anobli et parce que tel était le nom de sa seigneurie. Le seigneur de Beauport avait comme voisins l'évêque de Québec et les pères jésuites, qui étaient les agents les plus actifs de l'établissement royal et catholique dans la vallée du Saint-Laurent. D'est en ouest, les trois seigneuries de Beaupré, de Beauport et de Notre-Dame-des-Anges formèrent la première emprise française autour du rocher de Québec. Aussi bien c'est une sorte de paradoxe historique de voir la seigneurie de Beauport engendrer un *Waterloo settlement* vers les années 1820, du nom de la célèbre victoire de l'armée anglaise, commandée par le duc de Wellington, sur la petite armée de Napoléon Ier, débris de la Grande Armée des années glorieuses de l'Empire. Ce fut la fin de l'ère napoléonienne. Cet événement majeur dans l'histoire de l'Europe se déroula en 1815 dans une plaine située à quelques kilomètres de Bruxelles, l'actuelle capitale de la Belgique.

Entre le champ de Waterloo de Belgique, 1815, et le *Waterloo settlement* de la seigneurie de Beauport, 1820, le lien est évident. Mais la nature de ce lien est moins précise que son origine.

On a fait l'hypothèse qu'une fois les fantassins anglais démobilisés, c'est-à-dire après la bataille de Waterloo, le gouvernement impérial les aurait dirigés sur l'Amérique britannique, un peu à la manière du roi Louis XIV quand il fit passer en Canada le régiment de Carignan-Salières à son

retour de Hongrie où, pour quelque raison difficile à saisir de nos jours, il avait combattu contre les Turcs. Quoi de plus légitime que d'appeler «Waterloo» le lieu de séjour pacifique des anciens combattants de la célèbre bataille? Et alors on imagine le *War Office* ou le *Colonial Office* émettant de Londres des concessions foncières ou *land grants* allouant tel ou tel emplacement dans les montagnes de Beauport à tel ou tel soldat ou sous-officier. Déjà le doute envahit l'esprit cependant, car il est difficile de concevoir que, du cœur d'un empire où l'on jonglait avec des continents entiers, quelqu'un se fût avisé tout à coup de placer sur l'échiquier mondial un petit coin du Bas-Canada, absolument inconnu jusque-là, et qui ne portait pas encore de nom.

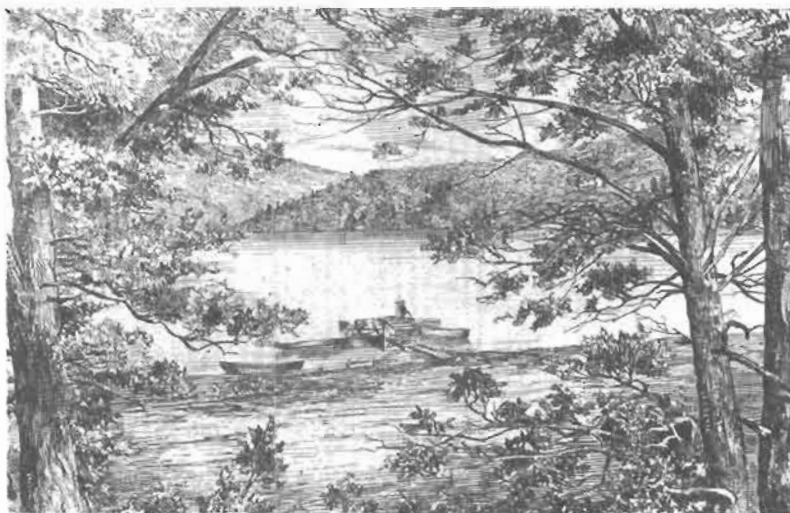


Emplacement de William Shadgett, plus tard site du Manoir Saint-Castin.

Ici surgit une objection additionnelle, c'est qu'au Lac Beauport on était en territoire privé, territoire sauvage si l'on veut, mais territoire privé. Comment le gouvernement impérial aurait-il pu distribuer des terres qui ne lui appartenaient pas? Les seules terres de la région dont le

gouvernement disposait - et encore s'agissait-il du gouvernement du Bas-Canada et non du gouvernement impérial -, c'étaient les terres des Jésuites, dont les biens avaient été confisqués dès la conquête du pays. Mais la seigneurie de Beauport n'avait pas été confisquée. Le gouvernement, local ou impérial, ne pouvait en disposer d'aucune manière.

Signalons aussi qu'au moment de signer son contrat par-devant notaire, aucun des concessionnaires ne s'identifie comme soldat ou sous-officier ou quoi que ce soit de relié à l'armée. William Shadgett, pour nommer l'un des pionniers les plus connus, se donnait comme *School Master & Instructor*. Patrick Scully, un autre pionnier, que l'on connaît un peu mieux que les autres parce qu'il témoigna en 1825 devant le Comité spécial sur les chemins et que son témoignage apparaît dans les procès-verbaux, se donne comme cultivateur, émigré du *Queen's County* en Irlande, installé au Canada depuis dix ans. D'un quelconque séjour dans l'armée anglaise, Scully ne dit pas un mot. On imagine qu'un ancien de Waterloo n'aurait pas manqué de le dire.



Dessin paru dans *Canadian Illustrated News*, septembre 1873.

Pour les fins de l'anecdote, il convient cependant de signaler qu'il y aura un jour au lac Beauport un ancien combattant de la guerre de Crimée. Mais cela viendra beaucoup plus tard, forcément, puisque la guerre de Crimée eut lieu en 1854 et 1855. Il s'agit d'un brave homme du nom de James Heal. On l'avait surnommé *the lone fisherman of Lake Beauport* parce que chaque jour, solitaire, il passait des heures à taquiner la truite. Heal avait vécu vingt-deux ans dans les camps militaires. C'était maintenant un pêcheur, taciturne par définition, donc peu loquace. Si quelqu'un cherchait à lui arracher des récits de sa vie militaire, il se refusait. "Non, disait-il, je n'ai à mon crédit aucune action d'éclat. Je cherchais à faire ce que j'avais à faire: tirer quand j'étais en ligne et me sauver quand il le fallait. De toute manière, l'histoire n'aurait pas changé, même si je n'avais jamais existé." C'est en ces termes qu'il résumait sa carrière mais la chronique n'a pas conservé ce qu'il disait de ses prises sous la surface des eaux paisibles de son paradis de pêche. - Mais laissons Sébastopol et revenons à Waterloo.

D'où peut venir alors cette appellation de *Waterloo settlement* que l'on trouve dans tous les actes de concession du siècle dernier? Qui eut l'idée de donner le nom de Waterloo à un lieu qui n'avait aucun lien quelconque avec l'authentique bataille de 1815? à des montagnes boisées qui n'avaient rien de commun avec la célèbre plaine de Belgique?

Il suffit de reconstituer le contexte des années 1800 à Québec pour tout comprendre. Le concordat de 1801, signé à Paris entre le pape Pie VII et le premier consul Bonaparte, avait inspiré une certaine faveur aux Canadiens à l'égard de Napoléon. Mais à partir du moment où l'empereur eût retenu le pape captif à Fontainebleau, le sentiment à son sujet tourna du rose au noir. L'évêque en tête, on dépeignit désormais l'empereur des Français comme l'antéchrist, comme une menace satanique contre Dieu et contre

l'Église. L'élément canadien fit chorus avec les Anglais, qui n'avaient toujours vu en Napoléon 1er qu'un usurpateur et un despote et qui lui refusaient le titre d'empereur. Alors qu'avant la rupture avec le pape, Québec française et catholique avait tendance à se réjouir en secret des victoires de Napoléon, après Fontainebleau ce fut tout le contraire. On mit de côté cette hargne contre les Anglais, toujours latente au coeur des Canadiens, et l'on se mit à applaudir sans restriction aux succès des armées du roi d'Angleterre. La chute de Napoléon fut donc acclamée à Québec comme un événement providentiel et le nom de Waterloo, soudain entré dans l'histoire, devint à la fois le sujet d'une immense fierté pour les Anglais et, pour les Canadiens, la revanche du pape et la délivrance de l'Église. Pour tout le monde Waterloo fut synonyme de paix retrouvée et de liberté assurée, de grandeur britannique et de réconfort catholique. Les situations de ce genre foisonnent dans l'histoire du Canada.

Une idée germa alors dans l'esprit de l'honorable Antoine-Louis Juchereau Duchesnay, seigneur de Beauport.

Mais qui était ce personnage? - Le nom Juchereau Duchesnay, non moins que celui de Robert Giffard, nous ramène aux origines du Canada. En 1658 naissait à Québec Ignace Juchereau Duchesnay, issu du mariage de Nicolas Juchereau de Saint-Denis et de Marie Thérèse Giffard. Les historiens sont bien discrets sur la mutation du nom, de Juchereau de Saint-Denis à Juchereau Duchesnay. Ils font alors comme si c'était une affaire entendue. L'important n'est pas là. L'important, c'est que son oncle Henri Giffard, fils de Robert Giffard, légua à Ignace Juchereau la seigneurie de Beauport. Antoine-Louis, le petit-fils d'Ignace Juchereau, fut donc à son tour seigneur de Beauport.

Antoine-Louis Juchereau Duchesnay était né le 18 février 1767. En 1804 les électeurs du comté de Hampshire -

## LOCATION TICKET.

The Bearer, *Michael Dum*, - a *Labourer*  
*of the Parish of Quebec*  
 having been recommended to me for lands, under the usual Seignorage provisions, I agree and consent, that he be put in possession of the lot number *1176* containing about *1/2* arpents, more or less, in the *North* Concession of land, at this time conceding by me, *at Lake Beauport, at the place called the Pointe* on condition, that he shall immediately cut, branch, and log, or cause to be so done, four arpents at least of the said land, on the front or fronts traced on every lot; and by the first day of *November, 1822*, have burned off, cleared and cultivated the same, and have erected a dwelling House of 20 feet front by 15 in depth; and that HE, or SOMEBODY FOR HIM, do inhabit the said house, and continue to improve the land; and give all reasonable time that may be necessary in assisting to open, work at, and annually repair, and keep up the line of Roads determined upon by the Seignior, his Agent, or other legal authority; such Roads being understood at all times, to be opened and repaired as by Law required in this Country, by the joint labour of the Settlers.

And it is hereby further stipulated and provided, that when the said *Michael Dum* shall be certified to me, as having fully complied with the above conditions, and caused to be run by an authorized Surveyor, at least one cross line, giving the Boundaries and Bearings of his lot or lots, but not otherwise, he shall receive a grant of the said land, to him, his heirs, &c. for ever, on paying annually three pence of Cens, five dollars of rent, and one journey of Corvée, or two shillings and six pence at the choice of the Seignior, for each Lot; the said rent to commence to be paid on the *1st* day of *November* of the year 18 *22* reserving to the Seignior the Right of Redemption in case of transfer, by paying back the purchaser his purchase money, with all the other lawful reservations of Seignorage lands, of whatever nature they may be, such as mill seats and situations for mills, where found and required, with one square acre of land, and convenient road through whatever Property it may be necessary to pass; also, the right of taking stone for building, lime stone and sand, and all sorts of wood for the purpose of such buildings, as the Seignior may contract and want for his own use only, together with all mines, lakes and rivers, and that in the case of

Première page d'un *location ticket* accordé par Antoine Duchesnay, seigneur de Beauport, le 3 novembre 1828, à Michael Dum, ouvrier, de Québec. Le preneur a un an pour défricher, faire son brûlis, nettoyer l'emplacement et construire. Les dimensions de cette page sont de 19.5 cm x 31 cm.

maintenant le comté de Portneuf - l'élirent à la Chambre d'assemblée. Il entra au Conseil législatif en 1810. Il devint conseiller exécutif, c'est-à-dire membre du gouvernement, en 1817 et fut dès lors désigné comme "l'honorable" Juchereau Duchesnay. À Québec, il habita tout d'abord côte du Palais, qui était une rue bien *fashionable* à l'époque. En 1824, il transporta sa famille à la rue Mont-Carmel, près du château Saint-Louis. Il mourut cependant en son manoir de Beauport, le 17 février 1825.

Il était bien normal que l'hon. Juchereau Duchesnay, à la fois homme politique et propriétaire foncier, songeât à tirer profit des régions encore inexploitées de sa seigneurie. Sur le bord du fleuve, toutes les terres étaient occupées depuis longtemps. Mais au-delà des montagnes? Il n'y avait là personne, absolument personne. Puisque, des îles britanniques, des immigrants s'amenaient à pleins navires et qu'il fallait bien loger quelque part ces Anglais, ces Écossais et ces Irlandais désireux de s'établir au Canada, pourquoi ne pas leur offrir les terres non encore défrichées de la seigneurie? Les entreprises de lotissement ne sont pas l'apanage du 20<sup>e</sup> siècle. De fait, dès le temps du seigneur Juchereau Duchesnay, les grands propriétaires fonciers de la région, le Séminaire de Québec, les Ursulines, l'Hôpital-Général et surtout l'Hôtel-Dieu de Québec allaient se lancer à fond dans cette voie.

Le seigneur Juchereau Duchesnay s'avisait donc de mettre sur pied une entreprise de lotissement. Il fit imprimer de belles formules avec comme en-tête les mots *Seigniority of Beauport* en caractère d'un demi-pouce de haut et, en sous-titre, les mots *Location Ticket*. Ce qu'on appelait alors *location ticket* a survécu dans les régions de colonisation sous le nom de "billet de location". Le mot important dans cette expression n'est pas *ticket* ou "billet" mais *location*, qui est un terme juridique. Le porteur ou détenteur d'un *location ticket* du seigneur Juchereau Duchesnay, mis en possession d'un emplacement, emplacement désigné par un

1109

3<sup>d</sup> November 1828 -  
**LOCATION TICKET,**  
 Lot No. 9 - 1<sup>st</sup> Range,  
 A. Duchesnay Esq.  
 to  
 Michael Dunn  
 made over to Jas Doyle  
 3<sup>d</sup> April 1830 -  
 W.L.  
 2<sup>d</sup> Oct 1830 assigned  
 over to George McNicoll  
 W.L.  
 25<sup>th</sup> April 1831 - transferred  
 to Roger Luckliam  
 W.L.

Endos d'un *location ticket*, le tout premier instrument juridique utilisé au Lac Beauport. C'était l'équivalent de nos modernes "promesses de vente", en ce sens qu'il permettait à un acheteur de prendre possession d'un emplacement sous condition. Il lui fallait d'abord défricher un quadrilatère, ériger une maison, etc. L'endos du *location ticket*, porté sur l'une des faces du document une fois qu'il a été plié et replié, sert de mémo et de résumé du contrat tout à la fois. Celui-ci se lit ainsi: 3<sup>rd</sup> november 1828 - Location Ticket - lot No 9, 6th range - A. Duchesnay, Esq. to Michael Dunn - made over to Jas Doyle 3<sup>rd</sup> April 1830 - 2<sup>nd</sup> Oct. 1830 assigned over to George McNicoll - 25<sup>th</sup> April 1831 transferred to Roger Luckliam. Les initiales sont celles du notaire William de Léry, l'agent du seigneur. Les dimensions de cet endos sont de 8 cm x 19.5 cm.

numéro d'ordre et de rang (par exemple *lot number twelve, first Range, near the Lake Beauport*), prenait l'engagement d'en défricher un minimum de quatre arpents (*cut, branch and log*), de les mettre en culture et d'y construire une maison de vingt pieds de longueur sur quinze de profondeur. Le *location ticket* était en principe un arrangement provisoire, l'équivalent de la promesse de vente dont l'emploi est courant de nos jours. Le locataire avait droit, une fois ses obligations dûment remplies, à un acte de concession en bonne et due forme pardevant notaire.



**BEFORE** the undersigned Notaries Public for the Province of Lower Canada, residing at Quebec, was present Antoine Narcisse Juchereau Duchesnay, Esquire, Seigneur of Beauport residing at *the said city of Quebec* who by these presents hath transferred, granted and conveyed, subject to the Cens, and Seigniorial ground rent, perpetual and irredeemable, hereunder mentioned to *Barnard McCue* *McCue* residing at *the Beauport* *Notaries Settlement, Quebec*

present and accepting hereof for himself his Heirs, Representatives, and assigns, He the said Antoine Narcisse Juchereau Duchesnay, Esquire, promising and warranting to maintain and secure under such terms and conditions to him the said *Barnard McCue* His Heirs, Representatives, and Assigns for Ever, the lot of ground or land herein mentioned, that is to say: — *a lot of land situate, lying and being in the said Seignior of Beauport at the said Notaries Settlement being lot No. fifteen of the sixth range containing three arpens in front by twenty arpens in depth bounded in front by the fifth range in rear by the end of the said depth, on the north east by lot No. fourteen belonging to William McCue and on the south west by William Spratt*

This transfer, Grant and Concession of the said lot of ground or land, made on the condition, and subject to the Charges, Clauses, Conditions, Reserves and Restrictions following, that is to say, THAT, he the said Grantee, His Heirs, Representatives and Assigns, will pay to the said Antoine Narcisse Juchereau Duchesnay, Esquire, His Heirs, Successors, Representatives or Assigns, Seigneur of Beauport, at such place as may be appointed, *yearly on the eleventh of November, three pence of cens, five dollars of ground rent and one journee de corvee, a day laboration shillings and six pence at the choice of the Seigneur, the said corvee for each lot that the said property shall be divided into and the said rent to commence to be paid on the eleventh of November eight hundred and thirty on the said Barnard McCue*

Cet extrait de l'acte de concession accordé par le seigneur Antoine Narcisse Juchereau Duchesnay à Barnard McCue, du Lac Beauport, vaut mieux qu'un manuel, si l'on s'intéresse au droit féodal. Le concessionnaire s'engageait envers le seigneur: 1°, à une redevance fixe, appelée "cens", à titre de vassal (redevance évaluée dans le cas présent à trois pence); 2°, à une rente foncière correspondant au prix d'acquisition du terrain (étale à cinq dollars dans le cas présent); 3°, à "une journée de corvée" ou à deux shillings et six pence, au choix du seigneur. Tel était le système en vigueur dans la seigneurie de Beauport, comme dans toutes les seigneuries. Les seigneurs joussaient d'autres privilèges, outre les cens, la rente et la journée de corvée. Les Canadiens bataillèrent ferme, après la conquête, afin de conserver ce système auquel ils mirent fin eux-mêmes en 1854.

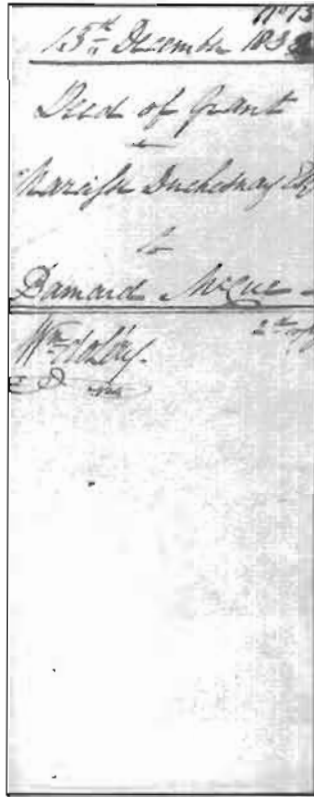
C'est pourquoi le seigneur Juchereau Duchesnay fit aussi imprimer des formules d'acte notarié. La phraséologie légale de ces contrats fut donc toujours la même puisque c'était écrit d'avance: "... *was present the Honorable Antoine Louis Juchereau Duchesnay, Seignior of Beauport and other places, residing in this City of Quebec, Palace Street, who by these presents hath transferred, granted and conceded, subject to the Cens, and Seigneurial ground rent, perpetual and irredeemable, hereunder mentioned, to...*" Suivait, écrite à la main, la description de l'emplacement. Un certain manque de logique voulut que, dans le *location ticket*, on parlât de *Lake Beauport* alors que les actes notariés parlent volontiers de *Lake Duchesnay*. À vrai dire les deux appellations étaient interchangeable. L'on disait indifféremment lac Duchesnay ou lac Beauport, de la même manière que l'on disait indifféremment seigneur Duchesnay ou seigneur de Beauport. L'acte de concession consenti à William Shadgett en fournit la preuve. Il y est écrit que l'emplacement Shadgett se trouve "... *about two arpents one perche or there about to Lake Beauport now Lake Duchesnay...*" Il va sans dire que le nom de "lac Duchesnay" disparut pour toujours à partir du moment où la famille Duchesnay perdit la seigneurie.

L'acte notarié, et définitif - en ce sens qu'il conférait la qualité de propriétaire au détenteur, *bearer*, du *location ticket* -, portait le titre de *deed of concession*. On ne disait jamais *deed of sale* ou "acte de vente", comme de nos jours. Quand un concessionnaire vendait à un tiers, on disait *transfer of property* ou "transfert de propriété". Cela tenait aux particularités de la tenure seigneuriale, dont plusieurs disparurent en 1854, grâce à la *Loi abolissant la tenure seigneuriale*, et dont les survivantes disparurent en 1931 grâce à la *Loi du rachat des rentes seigneuriales*. Ces questions n'intéressent plus guère les gens de nos jours. En revanche il est d'un intérêt assez piquant de voir les nouveaux Canadiens de langue anglaise aux prises avec les

institutions françaises, et la langue anglaise elle-même, aux prises avec le vocabulaire extraordinairement compliqué de la tenure seigneuriale. On connut dès lors les délices du bilinguisme. Certaines expressions refusaient de se laisser traduire. On peut se demander ce que les rudes *farmers* du Lac Beauport pouvaient comprendre et retenir quand le notaire donnait lecture de la clause relative à la rente annuelle: "... *the said Cens bearing, when the case occurs, Lods et Ventes, saisine et amende according to Law...*"

On approche ainsi du jour où le premier acte notarié va être signé. Il n'est pas hors de propos de noter le nom du premier notaire à instrumenter en l'occurrence, à la réquisition du seigneur Juchereau Duchesnay, naturellement, puisque les immigrants ne connaissaient rien au système notarial propre au Bas-Canada. Eh bien! ce premier praticien appelé à servir d'instrument à l'histoire fut nul autre que Me Jean-Baptiste Taché, l'un des membres de l'illustre famille Taché qui allait fournir au Canada tant d'hommes éminents: l'hon. Étienne-Paschal Taché, premier ministre du Canada lors de la Conférence de Québec en 1864; Joseph-Charles Taché, journaliste et écrivain; l'évêque Alexandre Taché, de Saint-Boniface, au Manitoba; l'architecte Eugène-Étienne Taché, l'auteur du palais législatif de Québec. Me J.B. Taché appartenait à la branche aînée des descendants de l'ancêtre Jean-Paschal Taché et il était le frère d'Étienne-Paschal.

"*Before the undersigned Notaries Public for the Province of Lower Canada, residing at Quebec and Kamouraska, was present...*", ainsi débuta le tout premier *deed of concession* du seigneur Duchesnay, pour se terminer par la signature dudit seigneur, celle d'un dénommé John French, le concessionnaire, celle du notaire J.B. Taché et celle de son confrère (car la loi exigeait alors la signature de deux notaires). Tous les Taché étaient originaires de Kamouraska et Me J.B. Taché continuait d'y exercer sa profession non moins que dans la capitale. Le premier



*Deed of grant* ou acte de concession. Quand le détenteur du *location ticket* avait rempli les conditions de son contrat, il avait droit à un titre permanent. C'était précisément le *deed of grant*. Celui-ci fut consenti par le seigneur Narcisse Duchesnay, *Esquire*, à Bernard McCue, le 15 décembre 1832. Le terme *esquire* - dérivé du latin *equus*, ce qui en français a donné "chevalier" - est un ancien titre de noblesse que les Anglais avaient étendu à tous les hommes de profession et qui devint finalement une appellation de courtoisie. Le seigneur Duchesnay s'appelait indifféremment Antoine Duchesnay ou Narcisse Duchesnay; il portait en réalité les deux prénoms. L'endos montré ci-contre mesure 8 cm x 19,5 cm.

notaire du Lac Beauport fut donc un notaire de Kamouraska. Ce contrat fut signé au domicile du seigneur le 2 janvier 1823. Si ce n'est pas là le tout premier contrat, c'en est bien proche et si John French n'est pas, selon la chronologie des contrats, le tout premier citoyen du Lac Beauport, il en est bien proche. Cela ne signifie pas qu'il soit nécessairement le premier habitant du *Waterloo settlement* car on s'imagine bien qu'on se présenta là plusieurs hommes ensemble. Il est assez peu probable qu'un jour de 1820 ou de 1821 un brave colon eût frayé son chemin, fin seul ou même accompagné de l'agent du seigneur, jusqu'au lot 12 du deuxième rang, au sud du lac Duchesnay. Les lots voisins avaient été accordés à Peter Courtney et à Evan Rees. Cela

est mentionné dans le contrat de French. Il est donc plausible qu'on s'enfonça à quelques-uns dans les profondeurs de la seigneurie sans se demander lequel l'histoire allait appeler le fondateur du *Waterloo settlement*. D'ailleurs huit contrats furent signés dès le surlendemain, cinq le furent le 7 janvier, deux le 8 et ainsi de suite, jusqu'à environ cinquante concessions de 1823 à 1825. Il y a aussi ce brave homme de William Shadgett, que le seigneur Juchereau Duchesnay avait engagé comme agent et qui signait toujours le *location ticket* à titre de témoin. Il est normal de supposer que Shadgett fut le véritable chef de file. Il obtiendra d'ailleurs son *deed of concession* dès le 10 avril 1823, de sorte que, tout compte fait, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir été le premier citoyen du *Waterloo settlement*, le premier citoyen, disons même le fondateur du Lac Beauport en tant que peuplement. Si jamais l'on parlait d'élever un monument à la mémoire des pionniers, c'est à lui que cet honneur reviendrait. Car selon toute vraisemblance le *Waterloo settlement*, et par le fait même la municipalité du Lac Beauport, fut l'oeuvre de William Shadgett.

Shadgett n'était pas le dernier venu. Dès son installation au *Waterloo settlement*, il fit preuve de sens civique en s'occupant de la question des chemins et en y ouvrant une école, laquelle obtint une certaine renommée. Antoine-Aimé Dorion, futur homme politique au temps de la Confédération, y aurait appris l'anglais. Shadgett projetait d'établir au Lac Beauport une école d'agriculture, ce qui était en parfaite harmonie avec la vocation agricole que l'on attribuait à cette région nouvelle. De fait il fonda son école d'agriculture, quitte à la fermer un an ou deux plus tard, faute de subsides. Cela se passait au cours des années '30.

Le seigneur Juchereau Duchesnay avait donc réuni les éléments nécessaires à une profitable entreprise de lotissement. Il disposait de grands territoires dans les montagnes, il avait recruté un bon agent en la personne de

William Shadgett, il avait ses formules de *location ticket* et de *deed of concession*, il avait retenu les services du notaire, les clients se présentaient nombreux en raison de l'immigration européenne. Fort bien! Mais cela ne résout pas l'énigme du nom de "Waterloo" donné à l'ensemble des terrains concédés! - Bien au contraire, cela l'explique parfaitement. C'est qu'à l'entreprise commerciale du seigneur de Beauport, comme à toute entreprise commerciale, il fallait un nom. "Waterloo", tel fut le nom choisi par Juchereau Duchesnay, sûr en cela de plaire aux Britanniques, sûr en cela de ne point déplaire aux Canadiens. Comme on appelait *settlers* les immigrants s'établissant sur des terres et leur territoire, un *settlement*, cela donna l'expression *Waterloo settlement*. De nos jours on dirait *Waterloo development*. Le *Waterloo settlement* fut l'ancêtre de nos développements domiciliaires modernes, qu'il s'agisse des ensembles créés le long de la rivière Jaune, de ceux du lac Bleu et du lac Morin, de la jolie colline de l'Ermitage (autrefois Mont-Sport) au centre du terrain de golf, du Parc du mont Tourbillon, du Parc du Dôme, bref de toutes les entreprises de lotissement surgies au cours des dernières années.

Le seigneur Juchereau Duchesnay et William Shadgett envisageaient-ils de convertir le *Waterloo settlement* en région agricole? - Tout porte à le croire. Duchesnay adopta le mode de subdivision cadastrale que les Français avaient pratiqué jadis dans la vallée du Saint-Laurent, c'est-à-dire celui de terres étroites et profondes, toutes alignées les unes contre les autres comme un plancher de planches de bois. Ainsi l'acte de concession de Peter Courtney, du 7 janvier 1823, lui octroya le lot 10 du deuxième rang... *consisting in about three arpens in front by twenty arpens more or less in depth*. La profondeur de vingt arpents (un arpent équivaut à 58,47 mètres et à 191,8 pieds), proposée à ses clients se retrouve aujourd'hui dans les six rangs ou *ranges* ou concessions qui forment l'ancien *Waterloo settlement*. De

son côté, Shadgett rêvait d'agriculture puisqu'il fonda une école pour l'enseigner. Les deux hommes s'imaginaient sans peine que le territoire des Laurentides pouvait être défriché et mis en culture à l'instar des terres de la vallée du Saint-Laurent. Ce n'était pas la prairie de la Saskatchewan, il va sans dire, mais pendant tout le 19<sup>e</sup> siècle le Canada fit l'erreur de croire que le Québec et l'Ontario offraient de merveilleux territoires de colonisation et il élaborait en conséquence sa publicité dans les pays d'Europe. Juchereau Duchesnay et Shadgett partagèrent l'erreur de leurs contemporains. Au Québec l'illusion s'est maintenue jusqu'à la deuxième grande guerre, donc jusqu'en plein 20<sup>e</sup> siècle, témoins les mouvements de colonisation qui défrayèrent si longtemps les chroniques politiques et religieuses. Le *Waterloo settlement* est en somme un bon échantillon de la méthode avortée de peuplement de l'est du Canada au 19<sup>e</sup> siècle. Les hommes politiques finirent par se rendre compte de l'erreur conçue de bonne foi et propagée à l'étranger. Joseph Cauchon, par exemple, Québécois d'origine, ministre commissaire des terres de la Couronne vers les années 1860, réclamera à cor et à cri l'ouverture de l'Ouest canadien à la colonisation. Mais cela est une autre histoire.

Et le *Waterloo Settlement* de prospérer. Antoine-Louis Juchereau Duchesnay étant décédé en 1925, son fils Antoine-Narcisse prit la relève. Il fit imprimer de nouvelles formules de *location ticket*: "*The Bearer un tel having been recommended to me for lands, under the usual Seignorage provisions. I agree and consent, that he be put in possession of the lot number... on condition, that he shall immediately cut, branch, and log, or cause to be so done, four arpents at least of the said land... and by the first day of... have burned off, cleared and cultivated the same, and have erected a dwelling House of 20 feet by 15 in depth...*" L'agent qui signe pour le seigneur n'est plus William Shadgett mais un notaire, Me de Léry, probablement le "confrère" de Me J.B. Taché. Le

nouveau seigneur fit aussi imprimer de nouvelles formules de deed of concession: "*Before the undersigned Notaries Public for the Province of Lower Canada, residing at Kamouraska and Quebec, was present Antoine Narcisse Juchereau Duchesnay, Esquire, Seigneur of Beauport residing at Beauport, ...*" Alors que son père signait "A.L. Juchereau Duchesnay", le nouveau seigneur signera seulement "Narcisse Duchesnay". Les Canadiens aiment les noms courts. Quant à Me J.B. Taché, il disparaîtra bientôt de la scène et Me de Léry lui succédera, ayant à son tour un "confrère" en la personne de Me A.B. Sirois, fondateur de la dynastie des notaires Sirois qui ont illustré un coin du vieux Québec, c'est-à-dire les rues Couillard et Christie, et dont le dernier représentant s'est éteint en 1979.

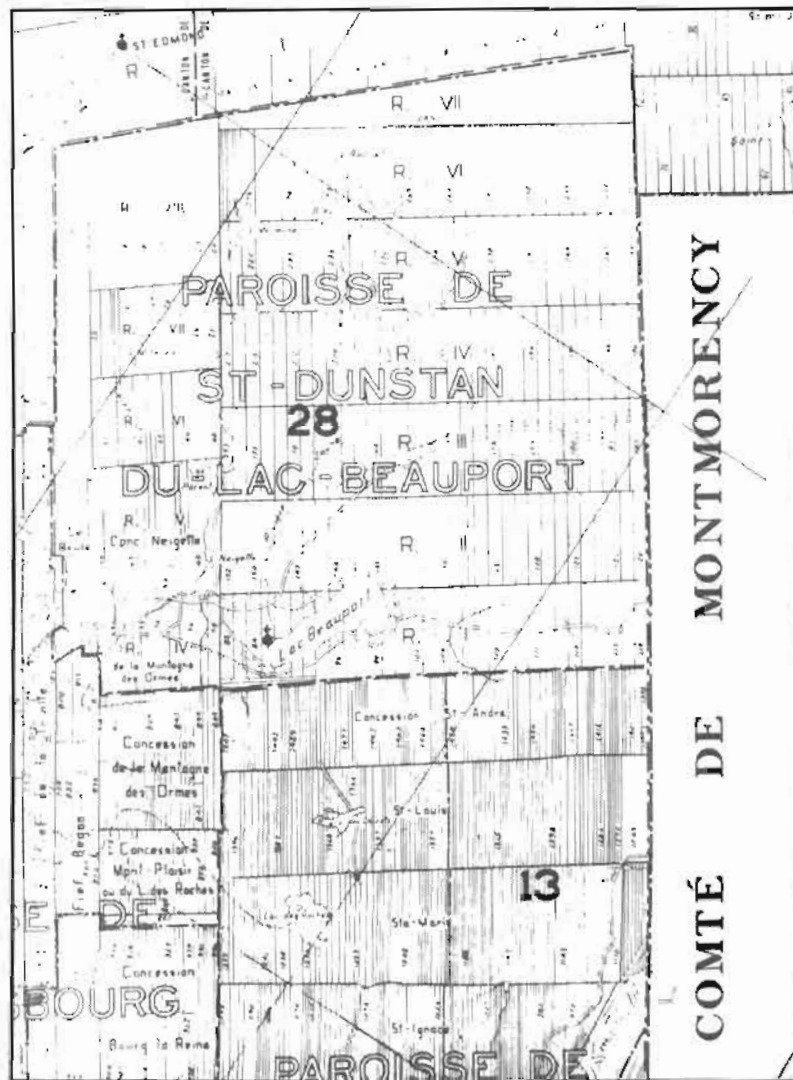
Le seigneur Narcisse Duchesnay signa des billets de location et des actes de concession jusqu'en 1837. Puis quelque chose de fâcheux survint. Une catastrophe financière précipita sa ruine. À la suite de ce qu'on pourrait appeler une nouvelle bataille de Waterloo, on se retrouve soudain avec un seigneur anglais et un notaire anglais. Le *Waterloo settlement* devient désormais anglais à tous égards. Et même plus, la seigneurie de Beauport tout entière devient anglaise le 27 mai 1844 quand le shérif de Québec, nanti de tous les droits et biens du seigneur déchu, adjuge à Peter Patterson les créances du seigneur Duchesnay, ses terres sous billet de location et ses territoires non encore loués ni concédés, absolument tout sans exception ni réserve. Le shérif signe le contrat de vente et d'adjudication le 19 juin 1844.

On ne s'arrête plus aujourd'hui à la tristesse de ce 27 mai 1844, où l'antique seigneurie du sieur Robert Giffard fut adjugée à un constructeur de navires, depuis cinquante ans installé au Canada, associé de la firme londonienne Usborne & Co. À Beauport le régime français prit fin, non pas le 12 septembre 1759, jour de la bataille des Plaines d'Abraham, ni le 10 février 1763, jour de la signature du



traité de Paris, mais en ce fatidique 27 mai 1844 quand la banqueroute du seigneur Narcisse Duchesnay se trouva officiellement confirmée par l'adjudication de ses biens à Peter Patterson. Ce fut tout à la fois un nouveau traité de Paris et une nouvelle bataille de Waterloo quant à cette seigneurie qui avait mené sa bonne vie féodale pendant deux siècles sur les rives françaises d'un grand fleuve d'Amérique et quant à cette brave famille incapable de survivre au choc de l'Amérique moderne. Les Duchesnay vinrent grossir les rangs des familles seigneuriales dépossédées pour s'être obstinées dans leur passé, les Taché justement, les Dessaulles et tant d'autres, hélas! Pour avoir refusé le premier traité de Paris, les Juchereau Duchesnay se virent acculés à la faillite et forcés de revenir à la condition de l'ancêtre Robert Giffard avant son anoblissement par le roi Louis XIII. Mais cela est aussi une autre histoire.

Le seigneur Peter Patterson - ma foi, comme ce titre et ce nom font étrange ensemble! - se souciait peu de l'agriculture. Ce que MM. Henry et John Osborne lui réclamaient de Londres, c'étaient des mâts et d'autres pièces de bois entrant dans la construction des navires requis pour la puissante flotte britannique qui, à elle seule, effectuait à cette époque la police des mers. Que les citoyens du Lac Beauport ne se demandent pas plus longtemps ce que sont devenus les pins et les chênes qui croissaient jadis sur leurs montagnes! Ce beau grand pin solitaire qui subsiste aujourd'hui sur un escarpement, côté nord du lac, sur l'ancienne propriété Simons, ou ce chêne centenaire qui survit au bord du chemin appartiennent à des races décimées. Les enfants qui s'amuse sous leurs branches ne s'arrêtent pas à la pensée qu'une coupe systématique a éliminé des bords du lac tout ces aimables géants. Mais les cèdres du Liban ont aussi disparu... Heureux, tout de même, le propriétaire qui possède sur son emplacement un pin solitaire ou un chêne centenaire!



Territoire de la municipalité de Saint-Dunstan-du-Lac Beauport. C'est à dessein que les environs du Lac Beauport ont été inclus dans cette photo, de façon à montrer le lien avec les concessions de Beauport, marquées "St-Ignace", "St-Marie", "St-Louis", "St-André". Le même système fut appliqué au Lac Beauport, lequel formait l'arrière-pays de la seigneurie de Beauport, ce qui donna les *ranges* I, II, III, IV, V, VI et VII. Une partie du territoire présent du Lac Beauport lui vient de la seigneurie voisine, à l'ouest, celle de Notre-Dame des Anges, qui est à l'origine de la paroisse de Charlesbourg.


Ce Peter Patterson passait pour l'homme le plus riche de l'empire britannique. Le Paul Getty de l'époque, quoi!

Sous Patterson et sous Mary Jane, épouse de John Benson Hall, sa fille, les concessions reprîrent de plus belle. Le notaire était Me J. Greaves Clapham. De nouveaux actes de concession furent imprimés, cela va de soi. La phraséologie demeura la même: "... *the said Grantee shall and will forwith make a habitable house and a settlement on said lot of ground or land...*" Mais il est probable que l'on s'adonna de plus en plus au commerce du bois et de moins en moins à l'agriculture, comme la nature du sol et le climat le proposaient.

À la famille Patterson succéda Archibald Simons. Un acte du 15 décembre 1900 - un acte de vente cette fois et non un acte de concession, signe des temps - récite la comparution suivante: "Ont comparu: Sieur Archibald Simons, de la paroisse de Saint-Dunstan du Lac Beauport, Seigneur de la Seigneurie du Lac Beauport, comté de Québec, d'une part; Et Sieur Luc Pelletier, de la paroisse de Charlesbourg, comté de Québec, manufacturier et propriétaire de scieries, d'autre part..." Cet acte figure parmi les titres de propriété d'une dynastie de marchands de bois, la famille Morneau. Cette fois, c'en est fait de l'agriculture. C'en est fait aussi du *Waterloo settlement*, dont il n'est aucunement question dans ce premier acte du siècle nouveau. On se rend compte aussi que l'historique seigneurie de Beauport a été démembrée puisqu'Archibald Simons se présente au notaire comme le titulaire de la seigneurie du lac Beauport, ce qui est une fiction puisqu'il n'exista jamais de seigneurie du lac Beauport comme telle, n'étant qu'un démembrement de l'antique seigneurie.

Avec la disparition du seigneur Narcisse Duchesnay prend fin l'histoire de la famille du premier seigneur Robert Giffard. Avec la disparition de la famille Patterson prend fin l'histoire du *Waterloo settlement*. C'est le début de l'ère moderne.

## DES COLLINES DE GREENOCK AUX MONTAGNES DU LAC BEAUPORT

« uelqu'un peut s'ennuyer de l'Oxfordshire par ici, mais non pas de l'Écosse, écrivait en 1936 le gouverneur-général du Canada lord Tweedsmuir, car le Canada c'est en somme l'Écosse en plus étendu». Mise à part une certaine exagération, lord Tweedsmuir a raison. Les Québécois, par exemple, ont une vieille ville qui fait penser à Edimbourg et la rue Saint-Louis, avec ses solides constructions de pierre grise, a l'air du *royal mile* de l'antique capitale de l'Écosse. Quant au Lac Beauport, cette localité abritait au début du siècle une vigoureuse communauté écossaise, dont les membres vivaient côte à côte avec les Anglais et les Irlandais. Le récit qui va suivre prend figure d'exemple.

De nos jours, pour retrouver au Lac Beauport l'ambiance des *Highlands*, il faut s'arrêter à la plus vieille maison du chemin du "Brûlé". La demeure familiale des Simons trône sur une élévation, à une centaine de pieds de la route. Vous entrez par la porte marquée du numéro 95, à l'extrémité



Maison d'Archibald Simons, au rang du Brûlé, le numéro 95. On peut à bon droit lui accorder le titre de demeure seigneuriale puisque ledit Archibald Simons s'était porté acquéreur de tous les droits seigneuriaux touchant cette partie de la seigneurie de Beauport qui correspondait au *Waterloo Settlement*. Dans les actes notariés, on le désignait couramment comme le "seigneur du Lac Beauport". Cette maison a toujours été habitée par les Simons

ouest de la maison. La porte principale, celle du centre, ne s'ouvre que dans les grandes occasions, c'est-à-dire à peu près jamais. La pièce où l'on pénètre est une addition au corps de logis. Les cultivateurs eurent toujours cette vieille habitude d'utiliser une rallonge pour la vie de tous les jours, de façon à épargner un usage excessif aux pièces augustes où sont disposés les beaux meubles et les portraits des ancêtres. La personne qui vous accueille appartient à la plus authentique lignée des Simons, puisqu'il s'agit de l'arrière-petite-fille de Peter Simons, né à Greenock (prononcez "gren-oc"), en Ecosse, en 1796, et décédé au Lac Beauport en 1869 à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Hilda Simons est la soeur de Roger Simons, qui fut dix-huit ans membre du

conseil municipal et dont le fils Peter Alan Simons poursuit la lignée ancestrale. Elle est pour l'instant la propriétaire de la maison des Simons et la dépositaire de l'héritage qui sera, demain, transmis à son neveu Peter Alan.

Cette maison, malgré son air vénérable - Hilda Simons lui prête l'âge de cent quarante ans -, n'est pas la toute première maison des Simons et le site qu'elle occupe n'est pas le lot que l'ancêtre Peter Simons acheta au Lac Beauport en 1825. C'est au bord du lac, au coeur du *Waterloo Settlement* du seigneur Duchesnay, que le marin écossais venu des rives de la Clyde acheta l'emplacement où il comptait s'établir avec sa femme Margaret McNeil, comme lui native de Greenock. D'ailleurs la toute première maison de Peter Simons, Hilda Simons peut vous la montrer. Et alors elle vous invite à traverser la maison d'un bout à l'autre. Au-delà du grand salon, sur lequel donne la porte d'entrée principale, vous atteignez un vivoir où elle vous indique au mur une toile signée du peintre D.C. Goose. Elle est datée de 1846. Si ce n'était de la maison de bois à pignon et à lucarnes, vous croiriez qu'il s'agit d'un paysage d'Écosse. La peinture n'y fait voir qu'une fraction du lac Beauport, c'est-à-dire la partie qui baigne l'emplacement de Peter Simons, ce qui réduit la nappe d'eau à la grandeur d'un *loch* - ou petit lac - des montagnes d'Écosse. En plein milieu de la composition trône le mont Tourbillon. La maison de Peter Simons apparaît au premier plan, à gauche, au milieu d'un petit pré escarpé. Des arbres, plus écossais d'apparence que canadiens, bordent le rivage et leur feuillage se reflète dans l'eau. Au tout premier plan, une clôture de bois longe le chemin rocailleux.

Le peintre Goose ne fut pas le seul artiste à se laisser charmer par le site enchanteur de la propriété de Peter Simons. Les Archives du Canada possèdent une aquarelle de J.P. Cockburn, ce militaire anglais qui nous a laissé de si jolis dessins de Québec et de Montréal, où il fut

successivement en garnison. L'aquarelle de Cockburn, exécutée vers les 1830, s'intitule seulement *House at Lake Beauport*. Mais, à la comparer à la toile de Goose, on se rend compte immédiatement qu'il s'agit de la maison de Peter Simons. La construction est toute petite, ce qui n'est guère étonnant puisqu'elle datait alors de deux ans à peine. Entre 1830 et 1846, c'est-à-dire entre l'aquarelle de Cockburn et la toile de Goose, Peter Simons se sera agrandi, selon l'expression, tout comme son fils Archibald allait s'agrandir au rang du Brûlé, cinquante ans plus tard, en ajoutant à la maison de la veuve Benson Hall, achetée en 1877, la rallonge qui porte aujourd'hui le numéro 95. Peter Simons avait, le tout premier, ajouté une rallonge au carré élémentaire bâti en 1828.

Pour quelle raison le fils Archibald délaissa-t-il le bord du lac pour s'installer au rang du Brûlé, ses descendants l'ignorent. Ce faisant, il se trouva à quitter le *Waterloo Settlement* de la seigneurie de Beauport pour devenir censitaire de la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, à laquelle le rang du Brûlé appartenait. Le *Waterloo Settlement* payait rente au seigneur Duchesnay tandis que le rang du Brûlé payait rente à la Couronne, qui avait succédé aux Jésuites comme seigneur de Notre-Dame-des-Anges. La ligne des deux seigneuries se retrouve facilement de nos jours puisqu'elle correspond à l'actuel chemin du Village, la seule artère de la localité - si l'on en excepte quelques récentes - qui soit parfaitement rectiligne et placée dans l'axe nord-sud. En 1917, quand le successeur d'Archibald Simons décida de se défaire une fois pour toutes de sa redevance foncière, la Couronne lui demanda la somme de \$23,84 contre une quittance générale et finale. Ainsi prendra fin le dernier vestige de l'origine bien française d'un emplacement occupé par une famille écossaise.

De l'époque des pionniers les Simons ont conservé plusieurs témoins émouvants. Il y a ce tableau du peintre Goose, en



Les descendants de Peter Simons croient qu'il était aveugle quand, au cours des années 1850, il fabriqua cette jarre de bois exécutée de façon impeccable. Elle mesure 26 cm de hauteur. Il s'agit probablement d'une tinette (tonnelet dont le fond est plus large que le haut), pour le transport du beurre mou.

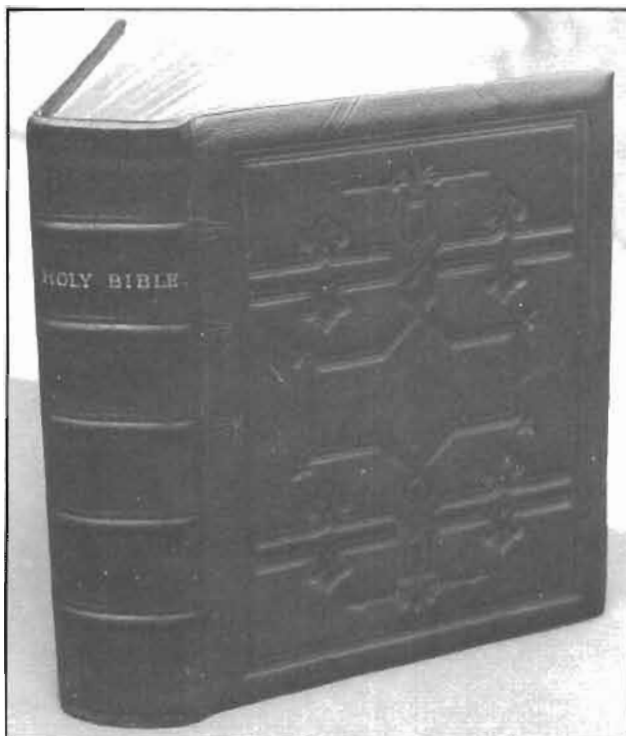
fort bon état de conservation, impeccable dans son bel encadrement doré. Il y a aussi une jarre de bois, due à la main de l'ancêtre Peter (que son arrière-petit-fils Roger désigne comme un *sail maker*), pour laquelle un amateur d'antiquités donnerait cher de nos jours. Pour Hilda Simons, ce n'est qu'un *bean jar* parce que ses parents y gardaient des fèves mais il s'agit probablement d'une tinette de beurre. Des languettes de chêne, tenues ensemble par trois bandes métalliques à la manière d'un tonneau, sont si bien taillées et si bien assemblées qu'elles forment un rond parfait et que toutes ces planchettes, pourtant épaisses d'un demi-pouce, se touchent en un joint irréprochable. Il y a aussi une causeuse de style victorien, avec la traditionnelle rose anglaise, faisant face à la toile de Groose. Il y a surtout cette bible d'Oxford de 1891, solidement reliée, que Peter



McNeil Simons, le fils d'Archibald, et Mary Ann Sangster reçurent en cadeau à l'occasion de leur mariage le 12 décembre 1894. Entre les pages aux tranches dorées de l'épais volume, voici le certificat de première communion de Mary Ann Sangster, "*baptized at Lake Beauport, confirmed at the same place by the Bishop of Quebec on the 22nd of February 1885, admitted to the Holy Communion for the first time at Lake Beauport on the 22nd of February 1885*". Touchante attestation du sentiment religieux d'une descendante de ces irréductibles *Scottish Covenanters* de la mère-patrie! Ce Peter Simons se trouvait le petit-fils du pionnier. Pour le distinguer de son grand-père, on l'appela Peter McNeil, du nom de fille de sa grand-mère.

On discute encore chez les Simons à savoir s'il faut écrire "McNeil" ou "McNiel". Pour Roger Simons il ne fait aucun doute que "McNeil" est la bonne orthographe. En revanche la main pieuse de sa tante, la défunte Grace Simons, a toujours écrit "McNiel" dans les premières pages de la bible familiale où elle consigna les noms des siens de génération en génération: Peter Simons, époux de Margaret McNiel, Archibald Simons, Peter McNiel Simons, Roger Simons, Peter Alan Simons.

Grace Simons signait "Grace D. Simons", du nom de sa mère Julia Anna Dodd, celle-ci de souche irlandaise. Les Simons d'aujourd'hui ont donc une goutte de sang irlandais dans les veines. À Grace Simons les amis de l'histoire doivent un petit écrit, daté de 1948, intitulé *Memoirs of Lake Beauport*. Au sujet de la maison de l'ancêtre Peter Simons, elle y fournit des détails assez précis, à savoir qu'elle aurait été bâtie en 1828, qu'on lui avait donné le nom de «Doneroving», que Peter Simons cessa de l'habiter en 1866 quand il se retira chez son fils à «Grove Cottage», dans la maison qui allait devenir plus tard la propriété de son arrière-petit-fils Henry Nightingale (maintenant propriété de M. Kenneth Semple), que «Doneroving» fut démolie en 1890.



Ce magnifique exemplaire de la Bible, édité à Oxford, Angleterre, en 1891, avec reliure de cuir, fut offert à Peter McNeil Simons et Mary Ann Sangster à l'occasion de leur mariage, le 12 décembre 1894. Ce livre a servi de classeur à toutes sortes de documents familiaux. On y trouve notamment le certificat de baptême, de confirmation et de première communion de Mary Ann, 22 février 1885.

On obtient ici certaines précisions sur le déplacement de la famille. Le fils Archibald - que sa petite-fille Hilda appelle familièrement *Archie* - avait donc quitté la maison paternelle en 1864 pour fonder son propre foyer, c'est-à-dire *Grove Cottage*. Son frère aîné John Hamilton en avait déjà fait autant et s'était établi à Québec pour y fonder la maison de commerce *Simons*, côte de la Fabrique, à Québec.

En 1877 Archibald achètera l'emplacement du Brûlé et tout le monde s'y transportera. En 1896 Archibald Simons «se donnera» à son tour à son fils Peter McNeil. Comme l'on

voit, les Simons pratiquèrent la longévité de père en fils puisqu'Archibald, fils d'un père qui avait vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, devait lui-même décéder à l'âge de quatre-vingt-deux ans en 1907. Un autre fils de Peter Simons, William, *warden* du port de Québec, devait mourir en 1908 dans les quatre-vingts ans également. Quant à Grace Simons, elle décédera en 1967, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Les appellations de *Doneroving* et de *Grove Cottage*, données aux maisons de Peter Simons et d'Archibald Simons respectivement sont bien sympathiques. La première pourrait se traduire par «Mon Repos» car, *doneroving*, pris à la lettre, signifie «terminé le vagabondage»; et la seconde, «Villa du Bocage». De fait l'ancêtre Peter avait passablement cheminé de par le monde. Dès l'âge de seize ans, il s'était enrôlé dans la *Royal Navy*. Il avait quitté, en somme pour toujours, les jolies collines qui entourent l'estuaire de la rivière Clyde, sur les bords de laquelle se dresse la grande ville de Glasgow. Les Écossais ont toujours des mots curieux. L'estuaire de la Clyde, c'est *the Firth of Clyde*. C'est un nom fameux dans l'histoire de l'Écosse. Au début du 19<sup>e</sup> siècle Glasgow était devenue le plus important centre de construction de navires au monde. Ses chantiers maritimes gagnèrent les localités voisines, dont Greenock, quelques milles plus bas. Greenock devint ainsi un port très actif. Rien d'étonnant à ce que le jeune Peter Simons écoutât l'appel de la mer. On croit qu'il rapporta d'Égypte, où il avait servi, une maladie des yeux qui laissait les médecins perplexes. Quelqu'un lui suggéra alors de s'établir au Canada, dans l'espoir que les couleurs de la nature vierge épargnent sa vue. Il échangea donc les collines de Greenock pour les montagnes du Lac Beauport, disons plutôt qu'il échangea les quartiers encombrés et brumeux de sa ville natale pour les profils verdoyants des Laurentides. Il mourut aveugle sans doute mais sa maladie avait tout de même connu, dans son

progrès inexorable, une halte bienfaisante.

Son fils Archibald s'éleva rapidement au rang de notable. Son foyer du Brûlé devint une sorte de demeure seigneuriale car Archibald Simons se porta acquéreur en 1877 de toutes les créances seigneuriales de la succession de Peter Patterson, qui était lui-même l'ayant cause de l'ancien seigneur Duchesnay, si bien que tous les propriétaires du *Waterloo Settlement* devinrent ses débirentiers. On se mit à l'appeler le seigneur du Lac Beauport, ce qui - d'une certaine manière - n'était pas faux. Il fut aussi maire de la municipalité. Tant et si bien que le nom de Simons venait en premier lieu quand il s'agissait d'énumérer les familles en vue du Lac Beauport. Dans les *Historic Tales of Old Quebec*, que George Gale publiait en 1923, on peut lire au chapitre consacré au Lac Beauport: "*Lake Beauport is another of Nature's beauty spots in the vicinity of Québec... The parish was organized for municipal purposes in 1845, and among the earliest settlers were such well known families as the Simons, Smiths, Sangsters, Fackneys, Berrymans, Goslins, Morgans, Whelans, Lannens, Blakes, Jewells, Browns, McDonoughs, Murphys, Sheas, Taylors, McCarthys, Fitzgeralds, Montgomerys, McCorkills, Charters, Heazles, Mooneys, Woods, Bermishs, Guthries, Thompsons, Beattys, Chestnuts, Steins, O'Neils, Moores, Redmonds, Tucketts, McIntyres, Fitzpatrick's, etc.*" Le lecteur aura noté qu'on trouve dans cette énumération des Écossais, des Anglais, des Irlandais, formant de la sorte le parfait panorama du Lac Beauport au début du siècle.

À cette époque, c'est-à-dire à l'âge héroïque des pionniers, deux choses comptaient par-dessus tout pour ces Écossais, sains de coeur et de corps. Ces deux choses, c'étaient la religion et la loyauté au souverain. Ainsi, comme Grace Simons le raconte, les Simons offrirent leur maison aux fidèles de toute dénomination - elle mentionne expressément les Presbytériens et les Épiscopaliens -



Peter Simons, d'après la photo conservée par ses descendants.

désireux d'avoir leur office au Lac Beauport. George Gale, de son côté, parle des Anglicans dont le ministre, le révérend Burrage, prêchait à ses fidèles à *Doneroving*. Ce révérend Burrage serait-il le révérend Burrows dont parle Grace Simons et de qui elle fait un épiscopalien? - Peut-être. De toute façon, elle soutient que le révérend Burrows faisait souvent le trajet à pied de Québec au Lac Beauport (et retour sans doute), ce qui est fort édifiant. Naturellement le ministre montait au Lac Beauport un jour de semaine, retenu qu'il était en ville le dimanche par sa congrégation. Quand un ministre se trouvait chez lui, Peter Simons hissait au mât son drapeau de la marine, un fanion appelé le *Blue Peter*, pour en informer les voisins. On peut imaginer le respect suprême que l'ancêtre éprouvait pour son drapeau. Un drapeau qui porte le nom d'un particulier, c'est déjà tout un honneur. Mais c'était là une pure coïncidence. Par

tradition le *Blue Peter* flottait au mât d'un navire pour annoncer qu'il allait bientôt quitter le port et prendre la mer. Il était fait d'un carré blanc sur fond bleu et il sert encore, sous un autre nom, dans le Code international des signaux. Au Lac Beauport, le *Blue Peter* rappelait à Peter Simons sa carrière de marin et sa lointaine Ecosse.

Comme le disait le poète:

*Mountains divide us and the waste of seas.*

*Yet still the blood is strong, the heart is Highland.*

Presque autant que le Dieu créateur et Seigneur, on révérait le roi George IV, que le Bas-Canada avait d'ailleurs connu alors qu'il était duc de Kent et que, l'été, il logeait au *Kent House*, au sommet des chutes Montmorency. C'était la grande époque où le *king worship* se mêlait à la puissante fierté des fils de l'Empire. On racontait, chez les Simons, des histoires que l'on jurait authentiques et qui, si elles ne le sont pas, témoignent en tout cas de l'ardeur du sentiment d'allégeance à la Couronne britannique. Par exemple la princesse Louise, fille de la reine Victoria et femme du marquis de Lorne, gouverneur général du Canada vers les années 1870, aurait un jour fait une promenade au lac Beauport et, en proie à la soif, elle se serait dirigée vers une maison pour y demander à boire. La ménagère, sans soupçonner l'identité de la visiteuse, l'aurait accueillie fort aimablement bien qu'elle fût occupée à faire son repassage. Elle aurait alors prié la princesse de prendre le fer à repasser et de poursuivre sa tâche pendant quelques minutes, le temps pour elle d'aller puiser de l'eau fraîche. La princesse Louise aurait donc repassé la chemise d'un brave *farmer* du Lac Beauport, sans parler des moustiques qui ne durent pas l'épargner. C'est un bien joli récit; et, si c'est une légende, une bien jolie légende.

Un autre récit de Grace Simons voulait que le duc de Connaught - le futur George V -, faisant de l'équitation dans les sentiers du Lac Beauport, ait perdu son chemin et

qu'il se soit présenté à la maison des Simons pour se faire indiquer la voie du retour. On l'aurait prié de s'adresser à l'école, où l'institutrice - une fille Simons, peut-être Grace elle-même - le renseignerait de façon appropriée. Et le duc de s'amener à l'école, où l'institutrice le reconnaît. Grand émoi! Elle fait la révérence, les enfants chantent le *God save the King*, etc., etc. Les enfants auraient rapporté à leurs parents, paraît-il, que le duc de *Gun out* leur avait rendu visite ce jour-là. - Ce fut un autre grand jour dans l'histoire locale, l'un de ces événements qu'on aime se remémorer de temps à autre, si bien qu'on en vient à ne plus se demander si cela s'est produit ou non.



Vue du lac  
Beauport, à partir de  
l'emplacement des Simons, 1960

La propriété de Peter Simons, qu'il avait cédée à sa petite-fille Martha, qui avait épousé l'Américain Harry Nightingale, passa à Henry Nightingale, leur fils. Après la mort de ce dernier, la propriété fut vendue et, sur le bord du lac, il ne reste plus que le souvenir des Simons. Mais il y a encore la belle demeure du Brûlé, «au lieu appelé Neigette», comme disent les vieux actes, juste à l'orée de la forêt, où soufflent des vents dignes des *Highlands*.

Au Lac Beauport, les grands arbres et la brise qui descend du mont Tourbillon sont remplis de tels souvenirs.

## PROMENADES ANCIENNES

**L**e premier membre de la grande famille des touristes américains à visiter Québec fut sans doute ce voyageur philosophe-sociologue-écrivain qui, par un beau jour de juillet 1817, s'amena à Québec, n'ayant pour tout bagage que son "portemanteau" - entendez *satchell* selon le langage du temps -. Joseph Sansom avait quitté Philadelphie le 30 juin. Il arriva en la capitale du Bas-Canada huit jours plus tard. En bon patriote Sansom se rend tout d'abord au pied de la falaise du cap Diamant, là où tombèrent le général Montgomery et son aide de camp McPherson le 31 décembre 1775, lors de la vaine tentative des Américains pour s'emparer de Québec. Peut-être, dès ce jour fatidique, les Américains éprouvèrent-ils un certain désenchantement de Québec. "Les hommes décontenancés furent aisément faits prisonniers après un combat sans espoir, de signaler Sansom. Quatre pieds de neige recouvraient alors le sol". Puis il s'adonne à la visite systématique des sites et



monuments de la capitale. Après avoir satisfait sa curiosité, le voici qui se rend à pied aux chutes Montmorency. Au retour il dîne et couche à Beauport en une modeste auberge - *a tolerable inn* - plutôt que de rentrer à Québec. Le lendemain il se dirige de là vers Charlesbourg et la Jeune-Lorette, où il visite avec attention le village huron.

Sansom s'aperçoit alors qu'il a pratiquement atteint les montagnes. "Les rochers, écrit-il dans ses notes de voyage, qui forment cette chaîne de montagnes, dessinant un vaste amphithéâtre derrière le village de Lorette pour se terminer au promontoire du cap Tourmente, consistent, me dit-on, en quartz de couleur ambre, parfois blanc, avec une trace de noir et quelques grains de spath brun. À peu de distance de ce cap, il y a, paraît-il, un grand lac au sommet de la montagne". De toute évidence, s'il s'agit là du lac Beauport, les informateurs du touriste américain étaient eux-mêmes assez peu renseignés sur la région des montagnes.

Joseph Sansom appartenait à la classe des touristes désireux de s'instruire. C'était un membre de *l'American Philosophical Society* et il avait déjà publié un livre intitulé *Letters from Europe*. Il parlait couramment français. Son livre sur le Canada allait recevoir le titre de *Travels in Lower Canada*. Assez peu intéressé aux régions que la civilisation n'avait pas encore touchées, il ne manifestera aucun désir de pénétrer à l'intérieur des Laurentides. Après lui viendront des touristes relativement indifférents à l'histoire et à l'architecture mais passionnés de chasse et de pêche. De ce groupe un bon représentant fut l'Américain Kit Clarke, qui appelait sa canne à pêche son banjo et pour qui Dieu n'avait rien créé de plus beau que la truite de ruisseau. On ne s'étonne pas trop des propos de ce pêcheur enthousiaste: "Le nom même de Québec, écrit-il, évoque des associations d'un grand intérêt historique, ses monuments élevés à la mémoire de Wolfe et de Montcalm, les plaines d'Abraham, les chutes de Montmorency, et le village des derniers des braves Hurons. Cependant Québec jouit d'un attrait encore

plus grand, et plus proche du coeur du *sportsman*, car au-delà de la ville, et moyennant une course de quelques heures, gît une vaste contrée, que la forêt primitive recouvre, parsemée de jolis lacs et rivières sans nombre où les animaux à fourrure, à plumage et à nageoires s'en donnent à coeur joie. C'est un pays de bois enchevêtrés et dépourvus de sentiers, de myriades de lacs délicieux, et celui qui aime la solitude impressionnante de la nature ou bien la musique de l'eau claire murmurant dans les ruisseaux, celui-là trouvera ici l'utopie absolue du contentement". On croirait lire la description même du lac Beauport. Combien de fois on a vu, près du ruisseau de la chapelle, dans un bocage où la lumière du soleil se jouait à travers les feuilles, quelque amant solitaire de la nature! Ces plaisirs délicats ont fui les rives du lac quand le 20<sup>e</sup> siècle s'y installa avec tous ses excès mais il fait bon s'imaginer le temps où les hommes, s'ils n'avaient pas à leur disposition les autos, les camions, les hors-bord, les scies mécaniques, les tondeuses à moteur, les motos et autres manufactures de bruit, pouvaient en revanche gagner, fût-ce de peine et de misère, un petit coin dans la grande nature et jouir de ce que le Créateur propose à l'homme. On doit à la sensibilité du peintre David Milne une jolie gravure intitulée *Un coin pour peindre*. Avec sa belle nappe d'eau, les conifères et les couleurs de l'artiste, ce coin pour peindre pourrait être le lac Beauport. Mais il y a des toiles où vraiment l'artiste a montré le lac Beauport, par exemple celle du peintre D.C. Groose, 1865, au musée du Québec, et celle du peintre Antoine Dumas, 1960, appartenant à une collection privée. Le petit livre de Clarke *Where the trout hide*, publié en 1889, ne nous indique pas à partir de quand les *sportsmen* américains commencèrent à affluer à Québec pour les plaisirs de la pêche et de la chasse.

En 1831, quand le futur parlementaire anglais John McGregor publia son ouvrage *British America*, sa description des environs de Québec ne différait guère de

celle de Heriot quelque trente ans plus tôt. Voici le titre de son chapitre sur le sujet: ENVIRONS OF QUEBEC. - ST. ROCH. - ROAD TO MONTMORENCI. - FALLS. - PATTERSON'S MILLS. - ROAD TO ST. FOIX. - SILLERY. - JEUNE LORETTE. - HURONS. - CASCADES. - LAKE ST. CHARLES. - FALLS OF THE CHAUDIERE.

La faveur accordée au lac Saint-Charles dans la littérature vient de la rivière Saint-Charles et de l'agréable route qui permettait d'en remonter le cours jusqu'au village huron. La rivière Saint-Charles fut le premier chemin d'introduction aux montagnes.

Un Anglais du nom de Frederic Tolfrey vint à Québec vers les années 1815 et voici ce qu'il rapporte dans son livre *The Sportsman in Canada*, publié en 1845. "Les *dancing beaux* étaient en grande demande, écrit-il, si bien que six jours sur sept, ou plutôt six nuits, je fus rarement libre. En l'an de grâce mil huit cent seize, ces *parties* éminemment libres autant que sociables qu'on appelle *pic-nics* jouirent d'une grande popularité à Québec, et ces réunions sans cérémonie avaient lieu deux ou trois fois par semaine. Je ne connais aucun endroit capable d'offrir à l'admirateur de beaux panoramas, comme à l'amateur de tarte au pigeon, d'agneau froid et de salade *al fresco*, autant d'attractions que les environs de Québec. Ici les *grass-squatters* (les "assis sur l'herbe"), couteau et fourchette à la main, sont dans leur élément; et que le lieu d'attraction soit les magnifiques chutes de la Chaudière, l'imposante cascade de Montmorency, la pittoresque île d'Orléans, ou les romantiques villages de l'Ancienne et de la Lorette Indienne, l'oeil (à supposer que les enthousiastes des pique-niques soient aussi des amants et des admirateurs de la nature) l'oeil se réjouira en même temps que l'homme intérieur se sentira réconforté par la bonne gaité qui se manifeste en ces occasions". Les pique-niqueurs repéraient dans les villages la maison du principal propriétaire, où ils

étaient assurés à l'avance d'une réception cordiale. On organisait des concerts impromptus, l'on mangeait et l'on dansait. À partir d'informations fournies par l'hôte bienveillant sur les possibilités de pêche ou de chasse, les hommes s'organisaient en conséquence et ils revenaient à la première occasion. On les trouvait tout à fait sympathiques, ces militaires bien faits, polis, gais, à la solde généreuse.

Le lac Beauport n'allait pas tarder à faire son entrée sur la scène. C'est à un écrivain anglais du nom de George Warburton, auteur d'*Hochelaga or England in the New World*, que nous devons, semble-t-il, la toute première mention du *Lake Beauport* dans la littérature. Entre-temps, c'est-à-dire entre les années '20 et les années '50, la maigre population du rivage de la rivière Jaune et des rives du lac avait quelque peu augmenté. Elle dépassait maintenant les quatre cents. Et surtout il y avait désormais une route, une route carrossable, s'il vous plaît! Aussi bien l'on verra George Warburton, écrivain sans doute mais en l'occurrence pêcheur ardent, quitter Québec en calèche pour se rendre au lac Beauport. Les Québécois d'aujourd'hui ne connaissent les calèches que par les touristes qui veulent bien verser quelques dollars au cocher, moyennant lesquels une vieille rosse les promène d'un pas dolent de la statue de Champlain au palais législatif et les ramène au point de départ par les plaines d'Abraham et le manège militaire. La calèche du siècle dernier, c'était bien autre chose: c'était le taxi de l'époque. Pas question de ménager le postérieur des clients! "La *Calèche*, s'écriera un touriste yankee au siècle dernier, cette manière de *buggy* à deux roues, où le conducteur se tient sur le *dashboard* pendant que ses passagers vont rebondissant avec l'impression de monter un chameau ou d'affronter une tempête en mer, c'est tout le contraire du confort, surtout sur un mauvais chemin".

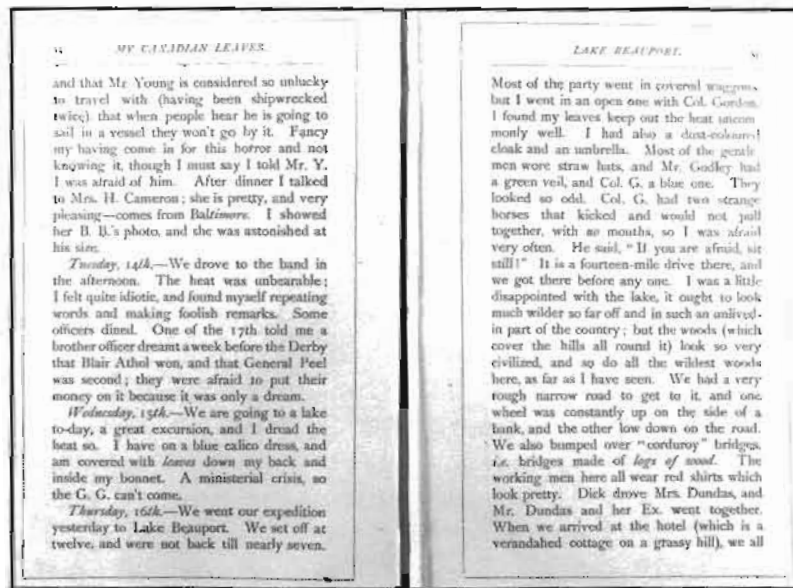
Il convient de lire le récit de cette visite au lac Beauport, visite historique - historique pour la localité plus que pour Warburton lui-même - puisque ce fut la première qui soit

rapportée. "Le lac Beauport, écrit George Warburton, est situé à quinze milles de Québec et jouit d'une grande réputation de beauté. La pêche y est assez profitable et cela ajoute au désir de visiter les lieux. Comme le lac se trouve dans les bois - *in the bush* - ce désir pour l'étranger devient bientôt irrésistible. Par un beau matin de septembre, le Capitaine, un jeune enseigne et moi, partîmes donc pour nous y rendre. L'enseigne, étant donné son jeune âge, montait un cheval de trot tandis qu'une petite haridelle canadienne tirait notre calèche. Les cinq ou six premiers milles nous offrirent une excellente route, laquelle commença bientôt à se rétrécir, avec des ornières de plus en plus larges. De belles maisons s'alignaient de chaque côté, avec ici et là une église et des croix de bois érigées sur des sites bien en vue, que les Canadiens simples et religieux décoraient de rubans, de plantes et d'autres modestes offrandes. Après quelque distance les fermes se firent plus rares et les massifs d'arbres les séparant, plus nombreux et plus grands. Dans les derniers milles le chemin n'était plus qu'un sentier à travers la forêt, dans laquelle on avait coupé les arbres pour permettre d'y passer. Nous atteignons enfin une grande clairière. Au-delà s'étend le lac, entouré de collines ondulantes à la ligne plutôt banale, recouvertes de forêt jusqu'au bord de l'eau et même plus loin puisque les vagues paisibles pénétraient jusqu'aux troncs nus et noircis des arbres les plus bas, réfléchissant leurs branches tordues sur la surface de l'eau. - Il est à peu près impossible de donner une idée des couleurs somptueuses qui recouvrent le feuillage d'un automne canadien. Le pin sombre, le hêtre lustré, le chêne roux, le frêne élégant, l'orme majestueux, chacun a sa teinte particulière; mais, les surpassant tous en beauté, l'érable égaye la masse sombre de sa large feuille du cramoiisi le plus riche. Pendant trois semaines il reste en cet heureux stade de mutation. Après cette flambée de fièvre, la feuille tombe et meurt. Cet arbre est l'emblème du Canada comme la rose, celui de l'Angleterre, le trèfle, celui de

l'Irlande, et le chardon, celui de l'Écosse. - L'enseigne avait galopé jusqu'à la ferme où nous devions nous arrêter. Nous le trouvâmes étendu sur un mauvais sofa, se plaignant d'une certaine indisposition et déterminé à rester à l'intérieur, car la chaleur du soleil était grande et il se sentait faible et fatigué. À contrecœur nous le laissâmes derrière. Employant une drôle de petite embarcation, nous gagnâmes une baie à l'aspect prometteur, avec une plage caillouteuse, sur la rive opposée. - La bonne brise du matin était tombée. Le soleil de midi chauffait puissamment la surface immobile de l'eau, pas une feuille ne bougeait dans les bois multicolores; on n'apercevait dans l'air ni oiseau ni insecte, ni rien de vivant sur la terre ferme et, le plus fâcheux de tout, il n'y avait pas de truite dans le lac; du moins nous n'en prîmes aucune, malgré les plus alléchants mets de choix de nos carnets de mouches. Les bras nous faisaient mal à force de lancer la ligne; les yeux également à cause du miroitement éblouissant de la lumière se réfléchissant sur les eaux; les oreilles enfin, en raison du lourd silence. Déposant nos cannes, nous nous mettons à longer la rive avec paresse dans l'ombre des grands arbres jusqu'à l'opposé de notre débarcadère, pour traverser alors franc à travers le lac et regagner la maison de ferme."

Peut-être la postérité n'aurait-elle pas eu droit à ce récit charmant - malgré la pêche manquée - si le jeune enseigne, de plus en plus malade, n'était venu mourir quelques jours plus tard à l'infirmerie de la caserne. George Warburton fut vivement frappé du malheur de ce jeune homme enlevé de l'existence sur une rive étrangère, à des centaines de milles de chez lui.

L'histoire aura gardé trace d'un autre *party* organisé au cours de ces années-là - les années '50 et '60 - un *party* qui ne connut pas l'épilogue malheureux de celui de George Warburton. Nous nous trouvons cette fois au plus haut échelon de la hiérarchie militaire.



Extrait de *My Canadian Leaves*, paru à Londres en 1891, par Frances E.O. Monck. Le livre a comme sous-titre: *an account of a visit to Canada, in 1864-1865*. Nièce du gouverneur général lord Monck, Frances Monck demeure chez son oncle à Spencer Wood (aujourd'hui le bois de Coulonges), sa résidence officielle. En 1891, l'éditeur groupera en un livre les missives que la voyageuse, alors jeune mariée, adressait à sa mère. Les ponts de bois rond ("*corduroy bridges*") tenaient lieu des massages vibratoires inventés au 20<sup>e</sup> siècle!

Le 29 mai 1864, à Québec, une jeune femme débarquait au quai de la Reine. Un officier d'ordonnance, qui l'y attendait, la fit monter dans une voiture ouverte et l'emmena à *Spencer Wood*. Les Québécois de la présente génération se rappelleront sans peine la somptueuse résidence des lieutenants-gouverneurs, à laquelle on a substitué l'appellation de Bois de Coulonges depuis que le représentant du roi ou de la reine a cessé d'y résider, la maison elle-même ayant passé au feu et n'ayant pas été reconstruite. À *Spencer Wood* on avait préparé une chambre pour la visiteuse, chambre qu'on avait ornée de feuilles et de couronnes, portant en lettres dorées le mot *welcome*.

Le châtelain de *Spencer Wood* était alors le vicomte Charles Stanley Monck, depuis 1861 gouverneur général de l'Amérique du Nord britannique. L'année 1864 allait marquer un jalon important de sa carrière. Les hommes politiques canadiens travaillaient déjà au projet de confédération canadienne, dont le vicomte Monck était un chaud partisan. La conférence de Québec, prévue pour l'automne, allait de fait donner naissance au Canada moderne. Déjà les principaux acteurs étaient en scène, notamment le premier ministre sir Étienne-Paschal Taché, qui allait présider la réunion des délégués en octobre, et son procureur général George-Étienne Cartier. La jeune femme, la nièce propre du gouverneur, répondait au nom de Frances E.O. Monck. Elle allait rendre un service signalé à l'histoire - à la petite histoire du moins - grâce à une saillie de son tempérament. Primesautière, rieuse, coquette, perspicace, la pétulante Frances avait la passion de la correspondance. Ses lettres, réunies en 1891 sous le titre de *My Canadian leaves*, forment l'éphéméride des menus événements de la vie de la bonne société dans la capitale du Bas-Canada en 1864-65. Frances Monck était à peine installée en la résidence de son oncle que généraux et colonels l'entouraient et que toutes les dames de qualité rivalisaient d'empressement auprès d'elle. Frances fut de tous les *dinner-parties*, de toutes les réceptions au palais législatif et à *Spencer Wood*, de toutes les revues militaires sur les plaines d'Abraham et de toutes les promenades.

Justement on organisait une grande excursion "à un lac" le 15 juin. Le gouverneur général - le *G. G.*, comme Frances le désigne dans ses lettres - devait en être. Mais une crise ministérielle l'empêcha de se joindre au groupe. On n'en partit pas moins pour le lac Beauport sur le coup de midi. La plupart des excursionnistes voyageaient en voiture fermée mais un colonel invita Frances à faire route avec lui dans une voiture ouverte. Le défilé nous paraîtrait bien singulier aujourd'hui. Il l'était probablement le jour même. Frances



portait un manteau gris et arborait un joli parasol. La plupart des messieurs portaient un chapeau de paille, sauf certains officiers qui s'étaient affublés de voiles de diverses couleurs pour se garer des moustiques. Frances et son colonel furent les premiers rendus. La vue du lac la déçut un peu, car si loin de la ville et en un lieu à peu près inhabité elle s'attendait à un panorama beaucoup plus sauvage. De façon générale elle trouvait d'ailleurs que les bois du Canada avaient l'air tout à fait civilisés. Mais elle ne dit pas comment elle les imaginait. Il faut reconnaître que ces bonnes montagnes laurentiennes, avec leur allure assoupie, n'inspirent guère de crainte à première vue. La route conduisant au lac était étroite et raboteuse, si bien qu'une roue de la voiture appuyait sur l'épaulement tandis que l'autre roulait plus bas sur la route même. Les ponts étaient faits de troncs d'arbres alignés côte à côte et cela entraînait des secousses fort désagréables. On les appelait les *corduroy bridges* en raison de la ressemblance avec le tissu de ce nom. Ici et là des hommes étaient au travail. Comme tous portaient une chemise rouge, Frances trouve cela bien joli. Une fois tout le groupe parvenu à l'hôtel - on apprend de la sorte qu'il y avait un hôtel au lac Beauport en 1864, "un *cottage* avec véranda sur une colline verdoyante", de préciser la visiteuse -, chacun reposa ses membres quelque peu endoloris. Le programme ne différa pas de ce qu'il serait de nos jours: on s'assied à l'ombre des arbres pendant que les préposés s'affairent aux victuailles; on mange à l'intérieur de l'hôtel - toujours les moustiques! (Frances Monck écrira qu'ils "peuvent faire perdre patience à un saint", ... *would drive a saint mad*); on fait un tour sur le lac, malgré la chaleur suffocante de quatre-vingt-douze degrés Fahrenheit, à l'ombre à l'intérieur même de la citadelle - *in the shade at the cool citadel* - ; puis l'on rentre à la maison. Et ce récit du 19<sup>e</sup> siècle de se terminer sur une autre perspective de la vie mondaine: "... le capitaine Hope et le capitaine Crichton sont arrivés de Montréal pour la danse de ce soir".

En 1901, ce sera à un écrivain *yankee* de façonner une description enthousiaste, non dépourvue d'émotion, du lac Beauport. L'écrivain Anson A. Gard, à qui nous devons ce bijou de littérature admirative qu'est *The Yankee in Quebec*, dédie son livre à la ville *dearest, quaintest, most picturesque, most - well get Webster and copy them all in - for they all belong to Quebec, where I had the most delightful visit of my life, in the Summer of 1901*. De cette exubérance une partie revient au lac Beauport, où Gard et un compagnon s'accordent un week-end. Par un beau dimanche matin, alors que l'autre sommeillait encore, le touriste inscrit dans son carnet le "petit tableau" que voici: "Vous portez votre regard vers l'est sur le lac. L'eau est calme, à peine quelque ride se dessine à la surface, l'ombre des montagnes de la rive opposée se reflète sur la surface limpide comme dans un miroir. Le soleil se lève au-dessus des sommets et vous protégez vos yeux de ses rayons obliques, en même temps que vous peignez votre tableau. Ici et là vous décelez une clairière, avec une maison de ferme placée quasiment contre le versant de la montagne. Rien ne rompt la paix du matin si ce n'est le tintement de la clochette attachée au cou d'un animal qui broute là-haut, de l'autre côté du lac, ou le chant du coq tout près. Les oiseaux se mettent bientôt à chanter et la campagne s'anime. À vos pieds, un canot moderne attend, et votre esprit remonte à l'époque où l'on voyait à sa place l'embarcation rudimentaire de l'Indien. À quelques milles à votre gauche, dans un affaissement de la chaîne de montagnes, deux sommets se distinguent alors que, plus près, du côté nord, se dresse le mont Albert, où la légende situe la touchante et bien tragique histoire des Algonquins."

Cette légende algonquine, reliée au mont Albert - l'actuel mont Tourbillon - ressemble à celle de Caroline de Saint-Castin, telle que relatée dans *The Golden Dog* de William Kirby. Mais elle est en algonquin seulement en ce sens que, selon la tradition, une fille algonquine aurait été tenue enfermée ici. Pour la libérer et faire d'elle sa femme, son



Les années heureuses. Photo prise au Lac Beauport, au tournant du siècle, sur les terrains de l'hôtel Bigaouette. Au bord de l'eau on aperçoit une embarcation à fond plat, renversée sur le sable. Cette famille, dont les noms ne nous sont pas connus, posait en réalité pour la postérité.



Photo des années 1900, prise contre la véranda de l'hôtel Bigaouette

fiancé devait tuer l'ennemi farouche du grand chef qui la retenait captive. L'Indien y parvient mais au moment de retrouver sa fiancée, il ne voit plus qu'une malheureuse dont l'esprit s'est égaré et qui ne parvient pas à le reconnaître.

Il convient de signaler que, dans *Tales of the St. Lawrence* de Gardner B. Chapin, 1874, l'héroïne de Château Bigot est une algonquine pure et simple, que le triste intendant rencontre par hasard après s'être égaré en forêt et qu'il séquestre en son soi-disant château.

À la lecture de ces récits du siècle dernier - Warburton, Monck, Gard -, on se demande si les Québécois de vieille souche venaient au lac Beauport. Des promenades de ce genre étaient un luxe assurément. Seuls les touristes et les officiers de la garnison pouvaient se les permettre. Le petit hôtel du lac Beauport qui accueillit Frances Monck et ses colonels eut surtout les militaires comme clients. Les militaires ne furent pas sa clientèle exclusive cependant

### Reconnaisances

Reconnaissance à St Antoine de Padoue.

E. D.

### Les hôteliers s'amuse

Les hôteliers ont paradé, hier, dans les principales rues de la ville et sont allés passer le reste de la journée au lac Beauport. Le cortège se composait d'une douzaine de voitures avec cors et clairons.

### Petites notes

L'ambulance a transporté, hier, à l'Hôtel Dieu, une servante dans une famille sur le Cap, souffrante de congestion des poumons.

Allez où vous êtes certains de vous procurer les meilleurs et les plus raisonnables conditions, et c'est à la pépinière de Sillery pour fleurs et plantes aussi bien que pour champignons et rhubarbe. On

Extrait du quotidien *Le Soleil* du 23 février 1897.

puisque les villégiateurs firent leur apparition au lac vers ces années-là. L'illustre Joseph-François Perrault, surintendant de l'Instruction publique, décédé en 1844, mentionne dans son autobiographie qu'il fit, un jour d'été, une promenade au lac Beauport pour y visiter des membres de sa famille. D'autres citoyens s'accordaient un séjour de vacances à l'hôtel. Courtes vacances sans histoire. On ne venait pas d'assez loin, il faut croire, pour en écrire le récit.

Une description du lac Beauport à la fin du siècle nous est fournie par George Moore Fairchild dans son livre *Rod and Canoe, Rifle and Snowshoe in Quebec's Adirondacks*, publié à Québec en 1896. Né à Québec, Fairchild reçut son éducation à New York, où il parvint à s'enrichir assez tôt pour rentrer à Québec et vivre de ses rentes à partir de 1880. Il se tourna alors vers la littérature et l'histoire, sans pour autant négliger ses devoirs de bon citoyen puisqu'il fut maire de la charmante localité de Cap-Rouge, où il demeurait. Fairchild nous apprend que de jolis cottages d'été s'attachaient aux pentes des montagnes du lac Beauport et qu'un petit hôtel - *known as Bigaouette's* - logeait plusieurs pensionnaires installés là pour l'été. On y accommodait les pêcheurs de passage en leur fournissant des canots et des avironneurs.

Voilà sans doute un beau chapitre de Québec romantique.

## NOS TROIS PLUS VIEUX CONCITOYENS



u moment où le présent livre s'écrit, les trois plus vieux citoyens du Lac Beauport sont trois hommes aussi différents l'un de l'autre qu'on puisse imaginer. D'élément commun dans leur vie, on ne trouve que ce patelin boisé de collines, de plateaux et de lacs que le destin avait procuré à chacun comme théâtre de sa manifestation extérieure. Car l'existence est ainsi faite que chaque être humain doit se produire de quelque manière durant le laps de temps mis à sa disposition. S'il faut en juger par la parabole des talents dans l'Évangile, l'auteur même de la nature ne conçoit pas autrement le destin de l'homme: chacun doit faire quelque chose. Voyons ce qu'ont fait Gerald Whelan, F.X. Dubé et Arthur Matthews.

Deux de ces trois hommes sont nés au Lac Beauport, à l'époque où la localité ne comptait qu'une poignée de familles. À la fin de la première décennie du siècle, au bout

du chemin Fleming, dans le *third range*, naissait Gerald Whelan, qu'il convient de nommer car le destin lui réservait d'être le "dernier cultivateur" du Lac Beauport. Quelques mois plus tard naissait, près du lac Jaune, François-Xavier Dubé, qu'il convient de nommer lui aussi car, malgré les aléas de l'existence, son existence précaire de journalier, il n'allait jamais se laisser entraîner à l'extérieur du Lac Beauport, méritant bien le titre d' "enraciné" que nous lui conférons. Quant à Arthur Matthews, il arriva au Lac Beauport à la manière des extra-terrestres, qui n'ont jamais cessé de le passionner. Ingénieur et savant, il acquit la ferme Beaubien au pied du mont Saint-Castin et se mit à y expérimenter cent projets scientifiques divers, principalement la transmission sans fil de l'électricité.

En 1955 la municipalité du Lac Beauport gardait sur son rôle d'évaluation les noms de Mc Donough, *farmer*, et de Whelan, *farmer*. Elle pouvait donc se donner encore comme municipalité rurale, même si les deux hommes étaient devenus les deux seuls chefs de famille à s'identifier de la sorte. Cette année-là Mc Donough, qui était âgé, vendit sa terre et partit vivre ailleurs. Le Lac Beauport compte encore des Mc Donough cependant, des neveux du vieux Patrick Mc Donough, mais ce sont des contracteurs et, s'ils vivent sur la route du lac Bleu, près de l'intersection du chemin Fleming, c'est-à-dire au coeur de l'ancien *settlement*, ils ne retirent absolument rien de l'agriculture. Quant à Whelan, en cette même année 1955, il cessa de cultiver, de faire les foins pour nourrir ses deux chevaux, de se donner comme *farmer*. Il devint simple *labourer* - on dirait "journalier" en français - comme l'étaient jadis les pionniers de la localité. C'était une sorte de retour en arrière puisqu'à l'époque où William Shadgett et compagnie signaient les billets de location du seigneur Duchesnay, la plupart de ces *settlers* se donnaient justement comme *labourers*. Mais c'étaient des journaliers de la ville, d'une ville où les travailleurs vivaient en des conditions misérables, rue Champlain par exemple,



La maison des Whelan au *third range*, juillet 1981. Quand Gerald Whelan a cessé de cultiver, il a vendu sa terre et la maison du même coup. Du temps des Whelan cette maison était un *log house* ou maison de bois rond. Le lambris de planche est relativement récent.

au pied du cap Diamant, ou dans le quartier Saint-Sauveur. Comparativement les cultivateurs de la région de Québec avaient pignon sur rue, si bien que de journalier devenir cultivateur, c'était une forme d'ascension sociale.

Le *third range*, c'était la petite patrie des Whelan. Il n'y faisait ni plus froid ni plus chaud qu'ailleurs au Lac Beauport, les terres n'y étaient ni meilleures ni pires, les gens n'y étaient ni moins travailleurs ni plus exigeants qu'ailleurs. C'était le vrai *settlement* de jadis, bien différent de la villégiature bourgeoise qui allait bientôt fleurir sur les bords du lac. Quand d'aventure on passe en ces lieux, on s'étonne que des hommes se soient amenés dans ce vallon solitaire, au milieu des bois, pour y vivre leur vie. Il fallait vraiment que l'existence à la ville n'offrît rien qui vaille aux



gens de leur condition, il fallait surtout une vaillance à toute épreuve pour s'attaquer à la nature brutale et s'y faire une place neuve plutôt que de continuer à croupir dans les quartiers malsains où, dans un manque absolu d'hygiène, les prolétaires s'entassaient. En rendant hommage à Patrick Gerald Whelan, en somme le dernier de ces pionniers, c'est toute une génération d'hommes courageux à qui l'on rend hommage.

Patrick Gerald Whelan, du 13 chemin du Village, aura donc été le dernier cultivateur du Lac Beauport.

Même redevenu simple *labourer*, Whelan menait une existence préférable à celle de bien des travailleurs de la ville. Car le travailleur moderne dépend essentiellement d'un employeur. Il tend à devenir un employé spécialisé, comme l'on dit en France, ce qui n'a rien d'exaltant dans la mesure où il exécute sans cesse les mêmes gestes. Avant l'instauration des programmes de sécurité sociale et l'extension des conventions collectives, à l'existence monotone du travailleur s'ajoutait une condition d'insécurité dont un cultivateur, fût-il installé sur les terres arides et froides de Stoneham ou du Lac Beauport, s'affranchissait sans peine. La vie de Gerald Whelan à partir de 1955 retenait la dignité de la vie sur la ferme, à laquelle s'ajoutaient les gains du travail à l'extérieur. Il y a toujours, dans un rayon raisonnable, des gens qui recourent à vous pour quelque "jobbine" (mot probablement dérivé de *jobbing* ou "petit contrat de travail"), il y a toujours quelque entreprise désireuse d'engager un homme à titre temporaire. Un journalier peut alors gagner sans contrainte, sans aliéner sa liberté, en arrangeant son emploi du temps suivant le déroulement des saisons. C'est là un mode de vie que les chefs de famille du Lac Beauport avaient toujours connu. Le temps venu ils allaient travailler *in the bush*, à la lettre "dans la savane". Mais on n'a jamais parlé ici de "savane". Disons alors qu'ils s'enfonçaient dans

les bois, ce qui en bien des régions du Canada était parfaitement exact. Au Lac Beauport, c'était plus simple que cela puisqu'on était à la lisière de la forêt: on y allait travailler comme on va causer chez le voisin. En 1955, cela était d'autant plus facile pour Whelan que la *Brown Corporation*, la grande compagnie d'exploitation forestière de l'époque, possédait presque toutes les terres à bois du *third range*. Son travail *in the bush* procurait à Whelan amplement de numéraire pour ses besoins et ses économies, sans lui enlever l'honnête supériorité d'un chef de famille qui dispose d'un patrimoine immobilier. Quand il rentrait chez lui, il retrouvait sa maison et les *bleeding hearts* que sa femme cultivait par centaines tout alentour et qui jetaient une note gaie dans l'ensemble par ailleurs assez revêche de la nature laurentienne.

Le terme français approprié pour *range* paraît être "concession". C'était d'ailleurs le terme utilisé dans la partie française de la seigneurie, où le seigneur avait cependant préféré le langage de la religion à celui des chiffres. Du village de Beauport jusqu'au pied des montagnes, on trouvera successivement les concessions Saint-Joseph, Sainte-Thérèse, Saint-Ignace, Sainte-Marie, Saint-Louis et Saint-André mais pas de numéros. Ou bien le seigneur Duchesnay n'avait pas la piété de ses ancêtres, ou bien il n'osait proposer les saints protecteurs de la Nouvelle-France à ses clients britanniques, ou bien il tenait tout chrétien de langue anglaise pour un païen - ce qui fut traditionnellement l'attitude des Canadiens français vis-à-vis des anglophones -. Quoi qu'il en soit, on s'en tint aux chiffres, ce qui était au fond un signe des temps. Comment la municipalité en vint-elle dans ces conditions à porter le nom d'un saint? Cela est un peu étonnant. L'arrivée de cet évêque anglais des années 900 qui a nom saint Dunstan est évidemment liée à la tentative d'érection d'une paroisse catholique au Lac Beauport. Saint Dunstan fut donc le premier - et le seul - saint protecteur du *settlement*. Il n'a

donc pas à craindre la concurrence de quelque saint français qui l'aurait précédé, comme c'est le cas à Sillery où l'on vient de détrôner ce bon vieux moine irlandais de saint Colomban au bénéfice de son prédécesseur français saint Michel.

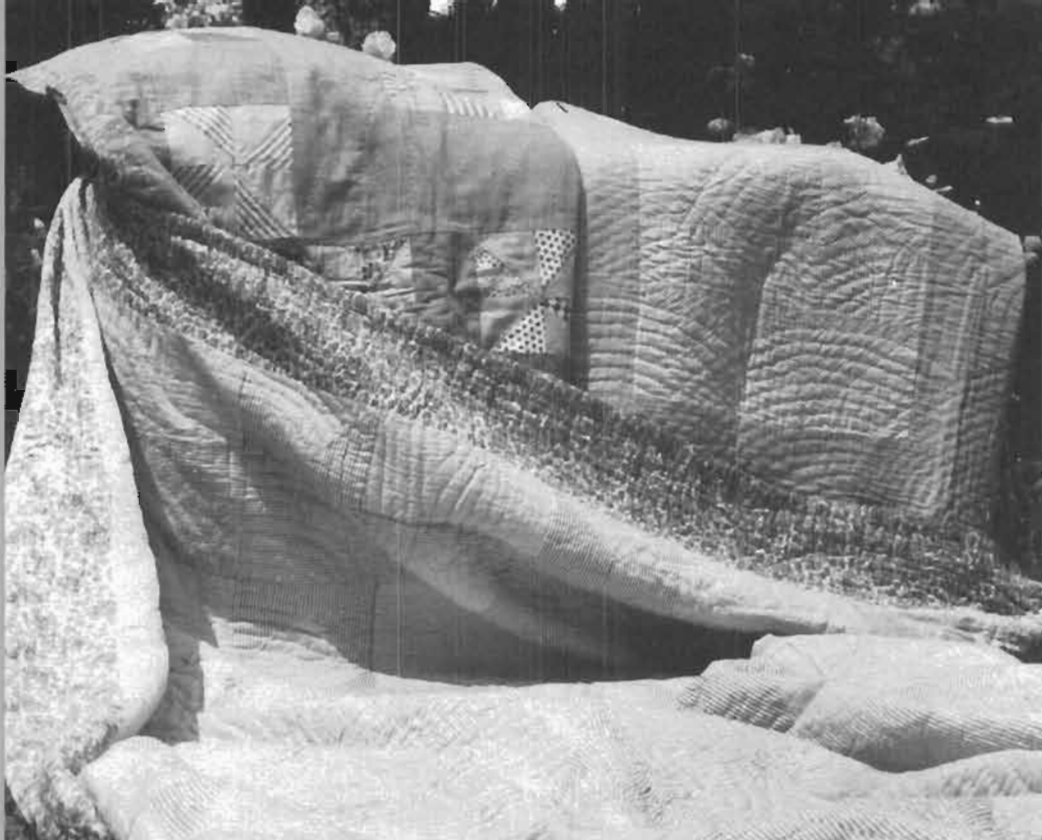
Élément particulièrement sympathique de la vie de Gerald Whelan, c'est qu'il naquit au *third range*. Ce renseignement n'est pas à prendre à la lettre toutefois puisque, le 27 janvier 1909, il vint au monde à l'hôpital Jeffery Hale, à Québec, - non pas celui du chemin Sainte-Foy et du boulevard Saint-Sacrement mais l'ancien, celui du boulevard Saint-Cyrille et de la rue Turnbull -. Un mois plus tard ses grands-parents ramenèrent le poupon au *third range*. Chemin faisant, ils s'arrêtèrent à l'église de Notre-Dame des Laurentides, où le curé le baptisa. Cet aller et retour du grand-père John Whelan et de la grand-mère, née Laetitia McVay, dut leur prendre toute la journée, car il fallait compter quatre heures au pas de cheval pour passer du *third range* à la rue du Pont, à Québec - *Bridge Street*, comme disent encore les Whelan -. Ajoutez à cela la nécessité pour la brave pouliche de gravir la côte du Palais jusqu'à la rue Saint-Jean puis de parcourir la rue Saint-Jean jusqu'à la côte Turnbull, puis de gravir cette dernière pente jusqu'à la porte de l'hôpital. Comme c'était en plein hiver, il arrivait souvent que les fers des chevaux ne mordent pas la surface enneigée. Pour le cheval la descente des côtes n'était pas moins pénible que leur ascension puisqu'il lui fallait retenir tout le temps la voiture et ses occupants. Le cheval des Whelan dut préférer à jamais *Bridge Street* à *Turnbull Hill!* Puis il y eut le retour et le temps du baptême à Notre-Dame des Laurentides. Journée mémorable vraiment que ce 27 février 1909!

Le grand-père de Gerald vécut soixante-deux ans au *third range*, où il s'était établi en 1879, alors âgé de vingt-trois ans. Originaire de Sainte-Brigitte de Laval, il avait acheté de Ned Brown le lot 179 de Saint-Dunstan du Lac Beauport,

soit une terre de 3 arpents et 6 perches de largeur sur 21 et 8 de profondeur, d'une superficie de 66 arpents et 12 perches. Rappelons qu'un arpent mesure 191.828 pieds et qu'un arpent carré fait 0.8448 acre. Son fils Daniel, le père de Gerald, mourut prématurément en 1914. Les générations ne se ressemblent pas. John Whelan, le grand-père, devait vivre jusqu'à l'âge avancé de quatre-vingt-cinq ans. De 1879 à 1973, c'est-à-dire depuis l'arrivée du grand-père John au *third range* jusqu'à la vente de la maison paternelle par le petit-fils Gerald, les Whelan auront donc passé quatre-vingt-quatorze ans sur la terre.

Appeler cela une "terre", c'était beaucoup dire. Tout autre mot aurait mieux convenu, comme "lot de montagne" ou "emplacement de forêt" ou "terre à bois", car la terre était l'élément naturel que l'on trouvait en moindre quantité au *third range*. Mais ce n'était pas la faute du seigneur de Beauport. Ainsi l'avait voulu dame nature. Le seigneur était là pour percevoir sa rente foncière, une somme annuelle de cinq dollars (au capital de cent dollars probablement) que les Whelan, successeurs de Ned Brown, finirent par racheter aux mains du soi-disant seigneur du Lac Beauport, Archibald Simons, qui fut maire de la municipalité. En 1877 Simons avait acheté des héritiers du défunt seigneur Peter Patterson toutes les rentes affectant le territoire du Lac Beauport. Alors que Ned Brown n'avait pas hésité à percher sa maison de bois rond au sommet d'une colline, le grand-père en construisit une nouvelle sur le bord du chemin, celle-là justement que les Whelan ont habitée jusqu'en 1973 et qui subsiste encore, modernisée et occupée maintenant par une autre famille du Lac Beauport, laquelle se livre à l'agriculture comme occupation secondaire.

Aujourd'hui les Gerald Whelan habitent un petit cottage, lambrissé de planches d'aluminium peintes en blanc. On chercherait en vain chez eux quelque objet rappelant la vie de la ferme, si ce n'est de belles courtpointes assemblées par les mains adroites de la fermière de jadis, née Bridget



Courtes-pointes ou *quilt*s assemblées par Bridget Emma Donahue, la femme de Gerald Whelan, du *third range*. Celle d'en haut à gauche s'appelle le *wind mill*, celle d'en haut à droite s'appelle le *honey dish*, et celle d'en bas le *star*. A remarquer la qualité de l'envers de cette dernière. Cette photo a été prise dans le jardin des Whelan, à l'été de 1981.

Emma Donahue. Seul un petit potager, à côté de la maison, rappelle au passant la vocation première de ses propriétaires. Tout indique que les Whelan ont choisi de finir ici leurs jours: ils n'ont pas d'enfants pour les attirer à l'extérieur, ils se sont inscrits au club de l'âge d'or du Lac Beauport, ils ont acheté un lot au cimetière catholique où tant de Whelan dorment déjà de leur sommeil éternel. Ce chemin du Village, où ils habitent maintenant, est un endroit bien avantageux. Comme dans les régions rurales de la vallée du Saint-Laurent, où l'on distingue le village de la paroisse et la paroisse, du village, ainsi au Lac Beauport l'on peut distinguer le *third range* des abords du boulevard du Lac. À la campagne les vieux quittent les rangs et viennent

finir leurs jours au village. Ainsi ont fait les Whelan. Au Lac Beauport. où il n'y a guère de village, l'intersection du chemin du Village et du boulevard du Lac tient lieu de village, d'où l'on peut, hiver comme été, atteindre sans difficulté l'épicier, le bureau de poste, l'église de Notre-Dame des Laurentides, la ville.

Emma qui, l'été, cultivait ses *bleeding hearts* à profusion et faisait les foins avec les hommes, avait assez de loisir, l'hiver venu, pour travailler à ses courtepointes. Elle utilisait les modèles que sa mère lui avait enseignés et aussi les modèles que suggéraient le *Farmer's Magazine* et le *Family Herald*, qui avec le quotidien *The Chronicle Telegraph*, fournissaient sa lecture à la maisonnée. Encore aujourd'hui elle exhibe avec fierté les *quilts* aux dessins classiques pour ainsi dire: le *Windmill*, le *Star*, le *Dutchman's Puzzle*, le *Honey Dish*, etc., qu'elle confectionnait avec de vieux tissus et aussi du tissu neuf, qui coûtait alors 25 cents la verge. Nettoyer le tissu, le cas échéant, et le teindre n'était pas une mince affaire, même si elle utilisait un excellent colorant, la marque *Ofix*, qui a maintenant disparu. Il lui fallait tout d'abord nettoyer le tissu, qui devait être immaculé. Elle devait ensuite surveiller l'opération de teinture sans s'éloigner un seul instant. Quand tout était prêt, elle s'installait à sa vieille machine à coudre *Singer* avec son pédalier, sa bobine de fil et ses aiguilles. Et ici l'on coud. Les fillettes modernes ne savent pas ce que c'est: c'est bien juste si leurs mères le savent. La technique de la courtepointe - *quilting* - consiste à attacher l'une à l'autre deux pièces d'étoffe en introduisant généralement entre les deux un matériel léger et plus ou moins épais. Les coutures multiples résultant de l'assemblage des morceaux - on utilisait beaucoup de retailles - servent à garder le matériel bien en place non moins qu'à former le dessin. C'est un art très ancien, auquel l'invention de la machine à coudre donna une forte impulsion.

Gerald et Emma Whelan sont heureux au Lac Beauport. Ils n'ont jamais cessé de l'être, réalisant dans leur vie simple, digne et modeste, plusieurs des béatitudes du Sermon sur la montagne. Il y a donc au *third range* des montagnes qui auront servi à cela.

La vie de François-Xavier Dubé diffère surtout de celle de Gerald Whelan en ce qu'il n'y est pas question d'agriculture. Parlez-moi de peler des patates à l'hôtel Bigaouette, de bûcher les arbres pour la *Brown Corporation*, de travailler à la fabrication du charbon de bois à Notre-Dame des Laurentides, d'actionner les moteurs du monte-pente du Relais, d'être concierge à l'hôtel de ville, d'agir comme sacristain de la chapelle, parlez-moi de n'importe quel travail proposé à un journalier et vous y trouverez Xavier Dubé, sauf dans l'agriculture.



F-X Dubé et sa première auto.

Donc Dubé n'eut jamais de cheval. Et quand on n'a pas de cheval dans les années '30 et qu'on touche seulement les gages d'un journalier, eh bien! l'on marche. Il faut avoir le temps, bien entendu. Mais le temps, on l'avait dans ces années d'entre-deux-guerres. Vers les quatre heures, le

samedi après-midi, notre homme prenait tout bonnement le chemin de la ville afin d'y rendre son tribut hebdomadaire à sa blonde. Vous pourriez croire qu'il va couper par la côte Bédard. Non! *The longest way round is the shortest way home!* F.X. Dubé fait le tour de la colline que traverse la côte Bédard, histoire de ménager ses jambes afin qu'elles tiennent sans défaillance jusqu'au pont Dorchester. Et il chemine d'un train-train égal, hiver comme été, jusqu'au quartier Saint-Roch, où l'attend sa dulcinée, Irène Bédard. Une marche de trois heures, en rêvant à l'amour. Retour le lendemain. C'était bien le moins que les Bédard lui accordent l'hospitalité de la nuit! Car le retour, cela signifiait encore trois bonnes heures de marche, sur la voie montante cette fois. Le plus étonnant de cette histoire, c'est que les époux Dubé, domiciliés au Lac Beauport, se mettront à faire le même périple - à pied, bien entendu - au cours des premières années de leur vie de ménage. Aujourd'hui, près de cinquante ans après ces randonnées pédestres Lac Beauport - Québec et Québec - Lac Beauport, ils vous racontent ces prouesses comme si de rien n'était. "Cela se faisait bien, disent-ils, sauf l'hiver, dans les tempêtes!" Le secret, c'est d'en avoir le temps.

La philosophie de F.X. Dubé était toute simple: mieux vaut marcher trois heures à l'aller et trois heures au retour que d'habiter en ville. C'était aussi simple que cela. De la ville Dubé avait fait l'essai pendant une quinzaine de mois. Il fut guéri à jamais. Québec, même avec sa salle Frontenac, la belle-mère et les tantes toutes proches, l'église Jacques-Cartier à deux pas, Québec n'était pas faite pour retenir François-Xavier Dubé.

Il faut dire que cet entêtement à demeurer au Lac Beauport était le fruit d'un atavisme. Non seulement F.X. Dubé était né au Lac Beauport, mais son père et son grand-père y étaient nés avant lui. Sauf erreur, cela nous ramène à l'époque du *Waterloo Settlement*. Dubé croit que son ancêtre, l'arrière-grand-père, venait de Sainte-Brigitte de



Laval. Il s'installa au pied du mont Tourbillon. Il défricha un emplacement, avec l'intention de cultiver pour sa famille, rien de plus. Il eut un cheval, pas un animal de plus. Les Dubé n'eurent jamais la vocation agricole. Alfred Dubé, le père de F.X., qui ne fut pas cultivateur, eut son cheval lui aussi. Un seul. Pour cette raison il le ménageait, si bien que, pour se rendre en ville, il préférait marcher.

Quand Alfred Dubé, le père de F.X., quitta le foyer paternel, il alla s'installer au chemin du lac Bleu. Plus tard, désireux sans doute de se rapprocher du chemin de Notre-Dame des Laurentides, par lequel on communiquait avec l'épicerie, l'église, le docteur, il démantela sa maison pièce par pièce, chargea le tout dans sa voiture en autant de fois que nécessaire et descendit dans la région du lac Jaune, tout à fait à l'est de la localité. Il y rebâtit sa maison. F.X. n'a guère quitté cette région, où il naquit en 1910, le seul plateau à vrai dire que l'on trouve à Saint-Dunstan du Lac Beauport. Il est un peu étonnant que le rang du Brûlé soit demeuré longtemps le seul essai de mise en valeur de ce territoire si accueillant, parsemé de plusieurs lacs que la plupart des gens ne connaissent que de nom: le lac Neigette, le lac Parent, le lac de la Vermine, le lac McKenzie, le lac Bleu. Depuis quelques années le lotissement s'étend au-delà du Brûlé, en direction du lac McKenzie, ce qui a permis l'ouverture de plusieurs jolis chemins, d'où le regard porte sur la montagne du Relais, au sud-est, et ses allées de ski alpin. C'est là que vit F.X. Dubé, retiré, avec sa femme, l'un et l'autre membres du club de l'âge d'or; c'est là qu'ils espèrent finir leurs jours, car ils ne conçoivent pas qu'on puisse demeurer ailleurs. Ils comptent quarante-sept ans de mariage et vont coeur à coeur comme au premier jour.

Ils en sont maintenant à cette époque de la vie où l'on se plaît à rappeler ses souvenirs. Pendant les dix-neuf saisons où F.X. Dubé opéra le monte-pente du Relais, sa femme allait l'y rejoindre et elle distribuait les tickets aux skieurs.

Après cinq heures, quand on stoppait les machines, Dubé et quelques autres chaussaient les raquettes et l'on "tapait" les pentes afin de les remettre en condition pour le lendemain. Dubé rentrait à la maison après douze heures de travail. Quand venait le temps de faire leurs Pâques, les deux époux se rendaient à Notre-Dame des Laurentides, à pied et à jeûn depuis minuit. Après la messe, ils allaient manger quelques biscuits secs à l'épicerie Lafrance, près de l'église, avant de rentrer à la maison. Ce régime austère prit fin toutefois en 1943 quand les Dubé purent acheter leur première automobile, une de Soto, modèle "coupé" avec *rumble seat*. La fréquentation dominicale de l'église y gagna sans doute mais l'existence du couple perdit en poésie ce qu'elle gagnait en commodité. Si l'on remonte plus loin encore, Dubé se rappelle le temps où ses parents achetaient des fonds de tonneaux de mélasse pour nourrir les dix bouches avides qui entouraient la table familiale. Pas trop étonnant que la mère soit morte diabétique et que F.X. ait encore le goût du sucre! Car une technique dictée par l'économie consistait à retirer du fond du tonneau le résidu que le marchand ne s'était pas donné la peine d'utiliser. Toute la famille graissait son pain de cette mélasse bon marché. Et le père de rester en possession du tonneau aux multiples usages.

Bravo F.X. et Irène Dubé! En un grand nombre de petites choses, vous avez été fidèles...

Bien différente des deux vies précédentes est celle d'Arthur Matthews, dont le vieux cottage, peint jaune serin, boulevard du Lac, n'existe plus maintenant. Un homme pas tout à fait comme les autres, dans une localité pas tout à fait comme les autres!

Le trois mai 1951, si quelque savant de la vieille capitale s'était donné la peine de fouiller le ciel de son télescope, il aurait aperçu par instants une tache noire s'abîmant dans le disque du soleil. Comme l'observatoire de l'aéroport n'avait rien signalé d'inusité pour ce jour-là, le phénomène

passa entièrement inaperçu. Les journalistes du *Soleil* et du *Chronicle-Telegraph*, toujours si passionnés d'éclipses et d'étoiles filantes, n'en dirent pas un mot.

Or, un peu avant minuit, une lueur étrange envahit le vovoir d'une maison du Lac Beauport, au pied des côtes de ski, à l'endroit précis où une petite vallée s'étend entre la montagne et le coteau sur lequel on a bâti la rue qui porte le nom de boulevard du Lac. Le brave père de famille qui habitait cette maison n'était pas couché, une vieille habitude l'entraînant à lire tard dans la nuit et à imaginer des systèmes susceptibles d'améliorer les conditions de vie sur la terre. Par une psychologie que personne n'a encore bien expliquée, on ne peut se livrer à de telles lectures si ce n'est en pleine nuit. C'est peut-être bizarre mais on y voit alors plus clair, sans doute parce que l'obscurité de la nuit dégage les profondeurs de l'univers. Arthur H. Matthews - tel était le nom de ce père de famille - n'aurait pas dit, à l'instar de Pascal: "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie". Car lui, la vue des planètes et des étoiles le stimulait et lui suggérait des hypothèses qui paraissaient entièrement ridicules à ses contemporains. Il imaginait sans peine, maintenant que les hommes disposaient des ressources de l'atome, qu'on pourrait se rendre à la lune. Mais l'inverse ne lui répugnait aucunement, à savoir que les habitants des autres planètes - et même des étoiles, pourquoi pas? -, s'il s'en trouvait, puissent un jour ou l'autre faire leur apparition sur la terre. Il imaginait aussi qu'un jour ou l'autre, il allait lui-même - car Arthur Matthews était un ingénieur électricien, fils d'un père passionné des phénomènes électriques -, qu'il allait lui-même inventer la transmission sans fil du courant électrique. Déjà il se livrait là-dessus à des expériences singulières. L'hiver précédent, par exemple, de chez lui et sans aucun lien direct avec les monte-pentes du centre de ski Saint-Castin, il avait fait sauter à trois reprises les fusibles des moteurs qui actionnaient les monte-pentes justement. Chaque fois il

s'était précipité vers le garde-moteur, son concitoyen Roger Simons, pour lui dire son regret de l'incident et offrir de payer les dommages. Chaque fois Roger Simons, n'y comprenant rien, l'avait regardé d'un air ahuri et l'avait renvoyé chez lui en lui affirmant qu'il était bien capable de voir à ses moteurs tout seul. C'était quand même bizarre, ces fusibles qui sautent comme ça, sans raison apparente!

Donc, en cette nuit du trois mai 1951, Arthur Matthews s'élança hors de sa maison. Et voici ce qu'il raconte:

— Tout d'abord je ne vis rien de plus que les étoiles scintillantes. Puis quelque chose attira mon regard vers la montagne. Elle me parut plus sombre que d'habitude. J'eus tôt fait d'en trouver l'explication: c'est qu'un objet énorme s'interposait entre elle et moi. Fort intrigué, craignant peut-être un trouble de ma vue, je m'approchai avec précaution. Bientôt j'ouvris les yeux de façon démesurée en me trouvant devant un gigantesque vaisseau marqué de douze X alignés, dont la couleur aluminium brillait dans la clarté diffuse de la nuit. Le vaisseau avait l'allure d'une soucoupe, je devrais plutôt dire de deux soucoupes posées l'une sur l'autre par leurs parties concaves. Un anneau immense, que rien ne semblait retenir à la construction centrale sauf vraisemblablement une force magnétique, encerclait le vaisseau. Je remarquai aussi un énorme moyeu vertical traversant les deux soucoupes en plein milieu. L'ensemble prenait donc l'allure d'une toupie d'une taille phénoménale mais je n'observai aucun mouvement giratoire. Le tout tenait parfaitement sans bouger, sur une seule jambe pour ainsi dire, comme une pintade qui dort. Les parois extérieures du vaisseau me parurent de verre mais l'anneau magnétique m'empêcha de voir à l'intérieur.

On n'a cessé de poser toutes sortes de questions à Arthur Matthews au sujet de cette visite peut-être pas céleste, mais spatiale, du 3 mai 1951. C'est l'un des rares cas où les extra-

terrestres ont laissé un signe tangible de leur atterrissage sur la terre. Naturellement les vénusiens ont beaucoup à faire avec les innombrables étoiles de notre galaxie. On ne peut s'attendre à les voir souvent sur la terre. C'est même beau qu'ils y soient venus une fois ou deux. Et s'ils aboutirent au Lac Beauport, près du cénotaphe du jeune aviateur Ray Matthews, c'est qu'il fut le seul enfant de sa génération à porter ce prénom cosmique.

Il s'agit là d'un récit fantaisiste que l'auteur du présent chapitre a quelque peu remanié, car le récit authentique d'Art. Matthews remplit une brochure de pas moins de huit pages.

Arthur Matthews faisait amplement usage des colonnes du quotidien *The Chronicle Telegraph*, quand le journal voulait bien publier ses lettres. Un jour, par exemple, il avait écrit au sujet des soucoupes volantes. Comme beaucoup de gens nient leur existence en prétendant que, si elles existent, on les aurait vues bien avant le 20<sup>e</sup> siècle, il voulut donner son avis là-dessus. Il se mit à expliquer que ce feu nocturne qui guidait les Israélites au désert, selon le récit de la Bible, eh bien! c'était déjà une soucoupe volante; et que ce vaisseau de feu qui enleva le prophète Élie, eh bien! c'était encore une soucoupe volante! Cette fois l'éditeur du journal se laissa convaincre, en tout cas il publia la lettre.

L'une des raisons qui amenaient si souvent Arthur Matthews à écrire aux journaux, c'était son horreur du tabac sous toutes ses formes. Le tabac est l'instrument du diable - *devil's tool* -, ne cessait-il d'affirmer. La violence de ses écrits sur ce sujet étonne quelque peu et certains lecteurs ne manquèrent pas de protester. On jugeait excessives ses apostrophes comme quoi le fait de fumer constitue le pire péché au monde, comme quoi l'usage du tabac embrouille l'esprit au point d'empêcher de distinguer le bien du mal, comme quoi le tabac s'interpose de façon irrémédiable entre l'homme et Dieu. Il est tout à fait révélateur de la mentalité



Arthur Matthews, du Lac Beauport, recourait volontiers à la tribune libre du quotidien le *Quebec Chronicle Telegraph* pour propager ses idées. Les lecteurs lui donnaient parfois la réplique. Ainsi la lettre *Where smoking is a sin, God has a remedy for sin* tend à réfuter les vues de Matthews comme quoi c'est un péché de fumer. Ces diverses communications remontent aux années '60.

de Matthews comme de celle de ses interlocuteurs qu'ils aient ferrailé les uns contre les autres à grands coups de Bible, d'essence du christianisme et de sincérité religieuse. En 1961 la controverse durait toujours et le *Chronicle-Telegraph* continuait de publier les lettres de Matthews, où il n'était toujours question en définitive que de religion. L'une de ses lettres commence ainsi: *The other day a man asked me if smoking was a sin...*

Art. Matthews fut toujours un travailleur infatigable et un savant productif. Il n'a pas soumis moins de cent quatorze inventions au Conseil national de recherche, par exemple: method to protect ships from submarines; hovercraft; control of insects; power snow sled; development of microwaves; beacon for Arctic; gas turbine; auto controls for oil furnace; recording bird music; snow plow; short-wave radio; tide power; fire alarm; electric control of insects in gardens, etc.

Il nous a paru approprié, en vue de l'édification des générations futures, de réunir dans un même chapitre ces biographies abrégées du "dernier cultivateur", de l'"enraciné" et du "savant original" du Lac Beauport.

## «EN VIRANT SUR LES SPATULES»



L'esprit humain se tourne naturellement vers l'histoire. On veut toujours savoir l'origine des choses. Même quand un épisode de vie sociale est encore assez jeune, les gens se demandent: «Quand cela a-t-il commencé?» Ainsi en va-t-il du ski au Lac Beauport.

Au Canada, jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, il n'est guère question de ski. Comment se fait-il que, dans les pays nordiques, l'ingéniosité humaine ait inventé le ski alors qu'en Amérique du Nord elle inventa la raquette, cela reste une question pour les ethnologues. Mais, à première vue, cela est en somme bien normal. L'Amérique du Nord, recouverte de forêts, ne se prêtait pas à l'usage des skis, qui n'auraient jamais pu manoeuvrer dans les fourrés inextricables de nos bois. En revanche les grands espaces libres de la Scandinavie et des Alpes invitaient leurs populations à recourir à un mode approprié de circulation sur la neige. On eut donc la raquette en Amérique du Nord et le ski dans les contrées nordiques de l'Europe.

Dans l'histoire du sport au Canada, les raquetteurs auraient droit à un beau chapitre. *L'American Snowshoe Union*, qui



## En virant sur les spatules

(Par Michel Dehouck)

Les directeurs de la zone de ski de la vallée du St-Laurent organisaient, dimanche dernier, un concours de sauts final sur le tremplin du Saint-Castin favorisé par d'abondantes chutes de neige.

Les nombreux spectateurs qui firent le déplacement assistèrent non seulement à un concours de toute beauté, mais surtout furent témoins d'un exploit extraordinaire dont le piment déchaîna un délire d'enthousiasme.

Avec le recul de la piste d'élan et l'aide d'un temps couvert qui permettait à la neige du sautoir de conserver sa légère couche de glace, on avait un presentiment que le record du Saint-Castin serait battu, mais on ne s'attendait pas à un "jeu de massacre".

Ce fut donc dans une atmosphère de fiévreuse agitation que ce concours se déroula, car trente sauteurs inscrits se promettaient bien d'accomplir quelque chose d'homérique. Le record du tremplin qui fut longtemps l'apanage de Pierre Jalbert avec 124 pieds, fut ensuite battu au dernier championnat de la ville,



Spécimen de l'une des chroniques de ski de Michel Dehouck. Celle-ci parut dans *Le Soleil* du 11 avril 1946. On ne lit pas sans émotion la description du saut exceptionnel exécuté par Jacquelin Saucier, de regrettable mémoire, le 7 avril 1946.

conjointement par Gaston Angers et Laurent Bernier qui, tous deux, portèrent la distance à 126 pieds.

Le tournoi débuta et pourtant, avec la première descente des seniors, ne semblait vouloir rien offrir de transcendant. Le meilleur saut frisa le 120 pieds, puis vint le tour des juniors et ce fut le drame dans toute sa palpitante péripétie.

A l'appel de son nom, Jacquelin Saucier qui au sommet de la tour attendait le signal, accroupi sur ses skis et sur ce lointain promontoire ne semblait être qu'une minuscule boule noire, s'élança du sommet par un bond prodigieux, dégringola la piste inclinée à une vitesse vertigineuse et par une formidable détente se détacha du tremplin dans un style rageur et puissant, et ce fut la plus belle chose qui puisse se concevoir.

Il monte comme un boïde prenant le ciel pour cible. Vers les lointaines cimes il monte toujours, semblant mêler son ombre à celle des nuages, puis à l'apogée de son vol, pour un instant il plane sous le dôme éternel. Et sa silhouette dans l'air se détache comme l'hippogriffe que chevaucha "Roland" aux feux du ciel vermeil, aux pourpres du couchant. Ayant enfin terminée son essor auréolé du bleu laurier des aînés et de la gloire du risque, il revient vers le sol dans une course fulgurante, pour atterrir enfin sur la piste lointaine par un bruit set et mat.

Que l'on s'imagine à quelle hauteur il dut flotter, quel orbe il dut tracer pour atteindre la distance de 126 pieds. Quelle admirable coordination de mouvements n'a-t-il pas fallu pour acquérir une telle puissance, obtenir une telle vitesse et battre d'un seul coup un record par neuf pieds qui, normalement ne s'annihile que par quelques pouces. Il n'est pas excessif d'exalter ce fait d'armes glorieux de Jacquelin Saucier ni d'affirmer son bel esprit sportif et son électisme. Cette prouesse consacre définitivement son éblouissante maîtrise, et il s'avère comme notre meilleur représentant aux prochaines Olympiades.

### CHEZ LES SENIORS

Chez les seniors, le vainqueur fut Henri Picard qui se hisse de nouveau au premier plan de l'actualité. Aux



*The Seifert Trophy.* Cette plaque argentée - *silver shield* - se compose d'une épaisse feuille de cuivre coulée sur un moulage et plaquée d'argent. Elle est signée "Korshamm". Elle fut offerte au Quebec Ski Club en 1915 par la maison G. Seifert & Sons, joailliers et diamantaires, de la rue de la Fabrique, à Québec, à l'occasion de sa seconde course de cross-country, le 20 février 1915. Elle demeura exposée dans la vitrine de Seifert pendant la semaine qui précéda la compétition. Ce remarquable trophée est devenu la propriété de Tom Dennie, du Lac Beauport, après qu'il l'eut remporté en 1942, 1944 et 1945. Son frère Roger l'avait remporté en 1940 et 1941 et son concitoyen Alex Alain, en 1943. Il était bien légitime que le trophée demeure au Lac Beauport. Le temps du premier récipiendaire avait été de 48 minutes (depuis la côte de Sillery jusqu'à la porte Saint-Louis, à Québec, par le chemin des Foulons, la côte Gilmore et les plaines d'Abraham).

incluait les États-Unis et le Canada, tint bon jusqu'en 1950. Il en va de même de l'*Union Canadienne des Raquetteurs*. L'une et l'autre connurent leurs heures de gloire. L'une et l'autre eurent leurs concours et leurs champions. Le Lac Beauport brillait déjà dans ce domaine. Deux de ses athlètes, Thomas Dennie et Alexandre Alain, prenaient part aux compétitions au cours des années '40 à Québec, à Montréal, à Lewiston, Maine, et râflaient tous les championnats. Cela correspondait au goût de l'époque.



# Comité International du Sport de la Raquette International Snowshoe Committee



Montréal, 30 janvier 1954

Ce présent certificat est décerné à M. Thomas Dennie  
du Club L'Union Commerciale Québec pour détenir le record de la  
course en Raquettes pour la distance de trois milles championnat mondial  
temps 19 minutes 30 et établi à Montréal Ce record sera reconnu jusqu'à ce  
qu'il soit abaissé.

Union Canadienne de Raquetteurs

J. G. G. G.  
PRÉSIDENT  
J. G. G. G.  
SECRÉTAIRE  
J. G. G. G.  
DIRECTEUR DES COURSES

Union Américaine de Raquetteurs

J. G. G. G.  
PRÉSIDENT  
J. G. G. G.  
SECRÉTAIRE  
J. G. G. G.  
DIRECTEUR DES SPORTS

Fac-similé du certificat décerné à Thomas Dennie, du Lac Beauport, par l'American Snowshoe Union - Union américaine de raquetteurs à Montréal, le 30 janvier 1954, lui reconnaissant le record de la course de trois milles. Ce club appelé "Union commerciale de Québec", dont Thomas Dennie faisait partie, avait une propriété au Lac Beauport pour l'agrément de ses membres.

Le vieil emblème de la tuque de laine au-dessus des deux raquettes croisées décora pendant longtemps l'habit des sportifs et les médailles décernées aux champions.

Le plus étonnant, c'est qu'entre-temps Thomas alias Tom Dennie et son frère Gerald et Alexandre Alain s'adonnaient au sport nouveau du ski. Ils s'illustrent dans cette discipline autant que dans l'autre. Tom Dennie ira jusqu'à participer aux Ves jeux olympiques d'hiver, à Saint-Moritz, en 1948, à titre de membre de l'équipe canadienne de ski.

Vers 1937 le Lac Beauport fit son entrée officielle dans le monde du ski. On y faisait déjà du ski, il va sans dire, imitant en cela les pionniers de ce sport nouveau, déjà à l'oeuvre dans les Laurentides au nord de Montréal, c'est-à-dire au-

LE SOLEIL, QUÉBEC, MARDI 27 DÉCEMBRE 1938

LE CONCOURS DE SAUTS HIER AU MONT ST-CASTI

LE SOLEIL, QUÉBEC, VENDREDI 30 DÉCEMBRE 1938

Il a conduit les étudiants de Dartmouth à la victoire

Une cérémonie de bénédiction a ouvert officiellement les activités de nos sports hivernaux, dans la région du Lac Beauport, dans la région du Lac Beauport. Le curé de Notre-Dame des Laurentides, M. Lacombe, a prononcé une messe à 8 heures. Les élèves de nos écoles catholiques ont participé à la messe. Les élèves de nos écoles catholiques ont participé à la messe. Les élèves de nos écoles catholiques ont participé à la messe.

La remarquable performance de leur capitaine a permis aux étudiants de l'université américaine de gagner le deuxième concours de ski intercollégial, au Lac Beauport. McGill, vainqueur l'an dernier, perdit par une marge de près de 12 points. — Conrad Delisle et Manuel Lavoie se sont distingués, hier, dans le cross-country.

CLASSEMENT FINAL DES ÉQUIPES

Après la victoire prometteuse de son capitaine, Donald Clarke, l'équipe de l'Université américaine a gagné le deuxième concours de ski intercollégial, au Lac Beauport. McGill, vainqueur l'an dernier, perdit par une marge de près de 12 points. — Conrad Delisle et Manuel Lavoie se sont distingués, hier, dans le cross-country.



EDWARD CHIFFREAU. À la fin de la saison sportive, l'équipe de l'université américaine a gagné le deuxième concours de ski intercollégial, au Lac Beauport. McGill, vainqueur l'an dernier, perdit par une marge de près de 12 points. — Conrad Delisle et Manuel Lavoie se sont distingués, hier, dans le cross-country.

CLASSEMENT FINAL DES ÉQUIPES

ÉQUIPE	POINTS
McGill	12
Université américaine	24
Université de Toronto	36
Université de l'Ontario	48
Université de l'Alberta	60
Université de la Colombie-Britannique	72
Université de l'Ontario occidental	84
Université de l'Ontario oriental	96
Université de l'Ontario nord	108
Université de l'Ontario sud	120

Le Lac Beauport fit, avant la guerre de 1939-45, une entrée très prometteuse dans le monde du ski. Ci-dessus trois titres s'étendant sur huit colonnes, parus dans *Le Soleil* les 27, 28 et 30 décembre 1938.

delà de Saint-Jérôme. Shawbridge et le mont Tremblant faisaient alors parler d'eux et lançaient en quelque sorte les Laurentides comme territoire prédestiné des sports d'hiver. À Québec l'organisation du ski était restée à l'état embryonnaire. Dès les années '20 le ski local avait fait l'essai de divers sites mais cela prit plusieurs années au Lac Beauport pour s'imposer. Les plaines d'Abraham, les glacis de la citadelle (mieux connus sous le nom de *Cove Fields*) et le versant nord du cap Diamant, un peu à l'ouest de la ville, servaient de théâtre d'essai. Des tentatives se faisaient à Beauport, à Boischatel, à Lévis, partout où de modestes pentes procuraient un peu d'accélération aux skieurs. À Québec, comme à Montréal d'ailleurs, le ski avait débuté en pleine ville. On voit par là jusqu'à quel point, en tant que



Ci-dessus, dans l'ordre habituel, Alex Alain, Tom Dennie et Gerald Dennis à Ottawa, 1948. Il s'agissait d'une course de cross-country, individuelle et par équipe. L'équipe du Lac Beauport fut victorieuse, l'emportant sur une équipe américaine.

moyen de marche en hiver, il était demeuré étranger aux habitudes des Canadiens. Le ski ne naquit pas de l'utilité mais uniquement de la recherche de l'effet sportif. Il ne naquit pas davantage d'un empressement affectif envers la nature mais plutôt de la mise à profit des loisirs. Un certain désaccord surgira ici entre le public local et les célébrités de l'extérieur à qui les bonnes volontés, réunies en une *Association des Sports d'hiver*, firent appel pour initier à ce sport peu connu une première génération d'amateurs.

Pour exposer la situation en termes plus explicites, signalons que le ski au Lac Beauport fut la résultante de trois tendances étrangères l'une à l'autre mais qui, en raison de certaines circonstances, formèrent une heureuse coalition, une coalition qui s'élabora au cours des années.



André Bertrand, du Lac Beauport, la grande vedette de ski des années 1950. Ce stop a été exécuté au pied de la côte no 1 du Manoir Saint-Castin en 1952, au retour d'André Bertrand des jeux olympiques d'Oslo, en Norvège.

*L'Association des sports d'hiver* était née de préoccupations d'ordre économique. Il s'agissait d'harnacher en quelque sorte l'hiver québécois pour attirer dans la région, de décembre à avril, un tourisme qui ne songerait pas à y venir sans l'attrait du ski. L'on parlait de «sports d'hiver» alors que l'on pensait «ski». Il ne faut pas y voir une supercherie cependant. Depuis longtemps Québec avait eu ses raquetteurs, ses courses de chiens, ses monuments de glace, sa descente de «traînes sauvages» sur la terrasse Dufferin, ses carrioles et leurs grelots qui tintaient si agréablement au pas du cheval, ses *sleigh rides*, ses rues couvertes de neige. Tout cela formait une ambiance assez exceptionnelle pour les visiteurs. Si on avait pu la préserver de l'invasion du progrès, la région de Québec serait restée ce que le Château



A.

B.

A. L'apogée de sa carrière fut, pour Tom Dennie, du Lac Beauport, d'avoir participé aux Vies jeux olympiques d'hiver, à Saint-Moritz, en 1948. Ci-dessus, dans le haut de la photo, son bouton de concurrent. Au-dessous, quelques autres attestations de la valeur de Dennie comme skieur.

B. Versatile, Alex Alain, du Lac Beauport, partage avec les Dennie, ses concitoyens, la distinction d'avoir été champion raquetteur, champion skieur et champion avironneur. Ci-dessus quelques médailles glanées au cours des années.

Frontenac représentait à sa clientèle américaine en 1937. De cette publicité le ski formait la donnée fondamentale mais tout le reste lui servait de cadre hivernal. On reliait le ski, ce nouveau venu, à une tradition de saine joie de vivre rattachée à la neige et au froid. Il était donc approprié de profiter à la fois des habitudes blanches de Québec et de la faveur du public américain envers le ski pour mousser le commerce de l'hôtellerie durant ce qu'on avait toujours appelé la «saison morte».

On eût tôt fait d'abandonner les sites à peine bons pour les gamins et leurs traîneaux fabriqués de quelques planches posées en travers sur deux lisses recouvertes d'une bande métallique. Car le ski à ses débuts, c'était cela: à *Sandy Bank* sur le versant nord du cap Diamant, à la *Côte Gilmour* sur les Plaines d'Abraham, à la *côte du Roi* à Beauport, tous les véhicules de descente s'entremêlaient dans une anarchie de carnaval: traînes sauvages et traîneaux, vulgaires tape-culs et skis rudimentaires. Le ski avait une plus noble vocation que cette promiscuité. Au Lac Beauport, le ski s'érigea en discipline autonome. Montréal avait déjà donné l'exemple avec le célèbre *Maple Leaf Trail*, lequel courait le long de la voie ferrée depuis Shawbridge, près de Saint-Sauveur-des-Monts, aussi loin que Labelle, au-delà de Saint-Jovite. On ne voyait pas pourquoi la région de Québec, avec les Laurentides littéralement à portée de la main, ne ferait pas aussi bien que "le nord de Montréal". De là naquit le Lac Beauport en tant que centre laurentien de ski.

Pour en revenir à 1937, le Château Frontenac publia cette année-là une brochure intitulée *Ski Map of Lac Beauport in the Laurentians Near Quebec City and the Chateau Frontenac, showing trails and elevations*. Le Château Frontenac y était désigné comme *Quebec Winter Sports Head-quarters*, ce qu'il était effectivement puisque le *Quebec Ski Club* y avait pris naissance et qu'il y avait son pied-à-terre. Il y avait d'ailleurs une boutique de ski à l'intérieur même de l'hôtel. "Il serait difficile, explique la brochure, de découvrir une région de collines ondulées, de pentes abruptes et de chaînes de montagnes boisées convenant plus naturellement aux enthousiastes du ski que cette partie des Laurentides qui s'étend juste au nord de Québec - *of old Quebec* - et du Château Frontenac. C'est dans ce royaume pittoresque d'altitude moyenne - *of moderate altitude* - que se situe le lac Beauport, niché dans les collines d'un blanc hivernal immaculé, à quelque douze milles seulement de la vieille ville canadienne-française". Et





SKI EQUIPMENT

*Parallel Sking, a method of skiing first devised by Fritz Loosli, seeks to take the dangers out of the novice's life by stressing balance from the very start.*

Those who enjoy a side order of scenery with their skiing will find the Sky Line Trail made to order. It commands as thrilling a view as can be had anywhere in the Laurentians. The trail begins at the top of the ski tow on Mount St. Catharines.

## SKIING WITHOUT TEARS

**F**RITZ LOOSLI'S first inkling of the parallel sking technique came in a Swiss Alpine town where he watched some youngsters "riding" their skis as a cowhand rides a bronco. He noticed that the children were instinctively "playing" their skis for balance, just as the cowhand improvises a shifting balance from his bounding seat. Loosli thereupon decided to scrap the inherited lore of plodding steps and wearying snowshoes. And just as the beginner on a bicycle soon acquires a sense of balance and becomes almost a part of his instrument by keeping his body low parallel with the vertical plane of his wheel, so can the skier use the same principle. In other words, the snowshoe stage can be left out if the skier learns from the very first to retain stability by keeping his skis parallel, using only a knee- or foot motion to steady himself.

Lac Beauport's snow-clad hills have witnessed the unfolding of a new

psychology of ski instruction. For Fritz Loosli insists that a ski instructor must have unusual ability, but must never in effect reveal it. The "show-off" type of teacher only discourages his classes by the very perfection of his style. Loosli's method further avoids boredom or monotony by offering his exercises in rotation. Learning is made easy by the quick changes from one set of muscles to another.

Loosli chooses a smooth, packed and gentle slope with a flat outrun for the first attempts. To avoid the glued-to-the-snow feeling everyone experiences when trying to ski, the beginner in going downhill is taught to change constantly his running position. The erect and low crouch becomes an alternating up-and-down folding motion. The low crouch here is not a squat position prescribed by the early Arlberg school, but is obtained by pressing the knees forward as much as possible, trying to keep



### Fritz Loosli

#### Exponent of the "Parallel Sking" Technique

A veteran in both competitive and instructive skiing, Loosli was three years old when he took up the sport in his native Switzerland. There, after intense study in the Alps, he became one of Loosli's best. During his years at Lausanne University he was a star member of the institution's noted ski team. Loosli later became ski instructor at St. Moritz.

Fritz came to Canada in 1926 and became a charter member of the Ontario Mountain Ski Club at Vancouver, B. C. He spent the winter skiing at Revelstoke and at Banff, in the Canadian Rockies. He taught the spectacular winter sport at Muskoka and Collingwood, Ont., at the latter place founding the Blue Mountain Ski Club, largest such organization in the world. He is now the chief instructor at the Chateau Frontenac and for the Lac Beauport area.

Page du magazine *Ski Illustrated*, second numéro, hiver 1941. Fritz Loosli, ici photographié, a fait beaucoup pour la réputation du Lac Beauport à l'étranger, grâce à sa technique du ski parallèle, dont il est largement question dans ces pages.

# ernier remporte les honneurs

Au premier concours de sauts de la zone

du

ence ou -  
la partie  
sont prit  
e dix mil-  
avait ac-  
certaine Mo-  
Ses Houe.  
r la glace  
chargé un  
un dix mil-  
avoir dis-  
er.  
UP - Les  
les Black  
amodi salit  
et une fou-  
rue points  
devant une  
ary, la sim-  
chaly cette  
le quadric-  
amodi le  
cinq vir-  
Il se re-  
les joueurs  
l'union au  
suis. Il me-  
sur tenu-  
sur pro-  
les filets.



● Une température fraîche, une neige sèche et propre aux sauteurs de sauts, un soleil radieux, tout a contribué hier aux succès du premier tournoi de la zone de ski de la Vallée du Saint-Laurent. Les sauteurs, les amateurs du district et même de Trois-Rivières ont descendu le tremplin du mont St-Casimir et exécuté des sauts de toute beauté sous les regards d'un millier de spectateurs groupés dans le bas de la piste. Les applaudissements n'ont cessé de toute part à chacun des sauts des concurrents et les juges n'ont pu qu'accorder de nombreux points à la suite des essais des mieux réussis. On remarque sur la photo du centre l'aspect du tremplin dont on a corrigé la piste d'atterrissage sur une bonne longueur. La tête des juges qui s'appuient sur un banc se trouve à droite. Elle fut déplacée d'une quinzaine de pieds, ce qui facilita le travail des officiers qui surveillent des sauts pour la distance, le style et la beauté du saut de chaque skieur. Les sauteurs de droite et de gauche nous donnent une idée des exploits réalisés par les seniors et les juniors hier lors du premier concours de sauts de la zone, au lac Beauport. (Photo: "Action Catholique", Roger Bédard)

Les  
Mig  
Le c  
serv  
des  
mier  
de l  
St-C  
vité  
éme  
se c  
dip  
du l  
poin  
sais  
Pico  
port  
resp  
distr  
de l  
cour  
Il n'y  
au cou  
ves. Le  
deuxie  
de vit  
teurs é  
ring de  
d'atter  
Les  
pou. Pi  
le lieu  
ment  
Lalibe  
Ski Cl  
charg  
ves Go  
bert S  
Jean-G  
vrenu  
ligne.

Il exista, au cours des bonnes années du Lac Beauport dans le monde du ski, une zone de ski appelée *la Vallée du Saint-Laurent*. Le groupement de tous les centres de ski paraissait avoir une vocation naturelle mais les faits démentirent cette espérance. Le temps des ligues provinciales était révolu, du moins pour le ski. La coupure de journal ci-dessus se rapporte au premier tournoi de la zone de ski de *la Vallée du Saint-Laurent*, le 2 janvier 1944.

la présentation des lieux de se poursuivre dans cette veine. Un élément ne manque pas cependant d'étonner le lecteur de 1980, s'il est un tant soit peu familier avec le monde du ski à Québec pendant les années '50 et les années '60. Cet élément, c'est la mention de *Cross-country Runs* ou pistes de ski de randonnée.

De fait la carte qui fait l'objet de la brochure, et dont le lac Beauport tient le milieu, comporte diverses lignes numérotées, s'éloignant plus ou moins du centre et indiquant autant de *ski trails*. On n'en comptait pas moins de huit. Les noms en sont assez pittoresques pour être retenus, d'autant plus qu'ils ont tous disparu maintenant. Ces noms, c'étaient les *Simard's Trail*, *Trail Bélanger*, *Trail de la Misère*, *Trail des Roches*, *Trail de la Coulée*, *Beauport's Trail*, *Trail du*

### New Yorkers Don't Need Weather Reports to Ski in Canada



**WALL STADIUMS**  
 2000th Street  
 2000th Street  
 2000th Street  
 2000th Street

With no prospects near by and conditions favorable at a fair distance, New Yorkers will be heading for spots like the Laurentians this week end. NY

Central ones an entrance to Montreal tonight, home Monday a.m., at 11:30. These pictures were taken at Lac Beauport, near Quebec.



Quebec's finest champions, Mary Foster and Ed Thom, take all from the summit of Mount St. Charles. Many visitors are enjoying the sport at this resort.



Champs Charles Foster and George Lussier don't seem to take in strategy like this, but it's worth anyway. Photos by Wade World

Photos prises en 1940.

*Lac, Trail de la Chapelle, Trail Manseau, Trail Fiset, Trail Caribou et Trail Sapinière. Le Sky Line Trail, le seul dont le nom ait survécu dans la mémoire des skieurs de l'époque, paraît être de confection ultérieure. Il figure dans le Guide pratique du skieur publié à Québec en 1948 et que l'on doit, nous assure-t-on, à deux jeunes skieurs de l'époque, Georges Gauvreau et Julien Chouinard (plus tard respectivement commissaire d'Hydro-Québec et juge de la Cour suprême). Les tracés de 1937 étaient pour la plupart assez courts. Le Trail de la Misère était le plus long, mesurant huit milles; il se dirigeait vers l'est, et du haut des sommets il permettait aux skieurs d'apercevoir la rivière Montmorency, laquelle, de ce côté, marque la limite du territoire de Beauport. Un neuvième trail semble avoir existé, à l'ouest du lac cette fois. Il envahissait le territoire voisin de Notre-Dame des Laurentides et, au moyen d'une courbe immense, plongeait en quelque sorte vers le sud jusqu'à la route menant au lac Saint-Charles.*

Ces lignes de *cross-country runs* reliaient l'un à l'autre le mont Murphy avec son *intermediate jump* et ses *downhill and slalom runs*, au mont Taylor avec son *championship jump* et ses *downhill and slalom runs*. Les appellations de mont Saint-Castin et de mont Tourbillon pour ces mêmes monts Murphy et Taylor sont évidemment postérieures. Tout cet ensemble était issu de la conception du sport nouveau - nouveau pour les Canadiens - que le grand pionnier du ski au Canada, l'illustre Herman Johannsen alias *Jackrabbit*, Suédois d'origine, avait instaurée en son pays d'adoption.

En 1980, âgé de cent quatre ans, Johannsen vit encore, ce qui peut donner une idée de l'exceptionnelle vigueur de cet homme qu'en 1935 l'*Association des Sports d'hiver de Québec* avait invité à la doter d'un territoire de ski. Le magazine *Canadian Geographic* de décembre 1978/janvier 1979, dans un article sur *The Golden era of Laurentian skiing*, donne de Johannsen, "le pionnier du ski au



Hermann Johannsen en randonnée de ski de fond à 104 ans.

Canada”, une courte biographie, laquelle se termine par la phrase suivante: “Partout chez les skieurs de *cross-country*, on connaît et on acclame Johannsen comme le héros du ski dans les Laurentides: *Jackrabbit* Johannsen - légende vivante”.

*Jackrabbit*, ce surnom vient, paraît-il, de deux mots de la langue crie *Okumakun Wapooos*, c'est-à-dire le grand lièvre, ce qui est un beau compliment. De toute façon le surnom n'eut rien à voir à l'origine avec le ski. On en avait gratifié

# Ω ARRIVÉE Ω CHRONOMÉTRAGE "OMEGA"



Essais olympiques 1947: Alex Alain au fil d'arrivée à l'issue de la course Valcartier - Lac Beauport

Johannsen à l'époque où, à titre d'agent manufacturier, il parcourait les territoires reculés du Canada. Mais quand Johannsen se fut mis à arpenter inlassablement les Laurentides pour le ski, on jugea que le surnom lui convenait à merveille. Il y a plus encore à retenir au sujet de l'illustre skieur. Pour lui le ski est un mode d'existence et le *cross-country* en est l'élément fondamental et permanent. Si d'aventure on a à gravir une pente, à descendre une montagne, à traverser un lac ou une rivière, à pénétrer en forêt, à traverser les savanes, ce sont là des variations sur un thème unique, issu de la fonction même du ski en tant que mode hivernal de locomotion. La vogue du ski alpin et la décadence relative du ski de randonnée furent un sujet de consternation pour Johannsen. La résurgence du ski de

## LE SOLEIL

QUEBEC, SAMEDI 16 NOVEMBRE 1974

ade près de  
tendait dans  
t-Laurent, à  
l'Anse-aux-

1917... on se  
si dans le  
surti un du  
qual, puis je  
chercher  
sur le rame-  
l, complète-  
est dans le  
aux pont de  
bé pour la

si comment  
contribution  
re était pos-

aucoup de  
de ski au  
l du ski à  
a invité à  
an d'ouver-  
nie de Her-  
wansen, de  
nier cenie-  
et Suédois  
t avec lui  
e Relais et  
ki du Lac-

L'automne  
l'apprendre  
s Angers,  
é François  
lent "mar-  
mière fois  
ont Sainte-

coûté \$200  
première  
ngereuse...  
iposer mes  
arantie à la  
lait qu'on

Michel De-  
continuer  
endant des  
heures du  
ré et d'une  
ports d'été

que vous  
nd du dé-  
n'ai jamais  
en retour.  
écuper de  
é ça toute  
gracie pas  
à Québec,  
ommencer,  
rais sans

ek mérite  
ommages

## Des skieurs de talent, y connaît ça!

Michel Dehouck a une liste longue comme ça de talents en ski surtout, qu'il a aidés à gravir les échelons jusqu'aux Olympiques.

Cet homme d'une activité débordante a quelque peu ralenti au cours des dernières années, mais il possède encore une énergie remarquable.

"Gérard Bolduc, vous le connaissez... celui qui a fondé le Tournoi International de hockey pee wee. Ehl bien, il a fait du ski dans mon club Orliens, en 1924. Vous lui en parlez si vous le voyez. Il était haut comme ça. J'organisais des compétitions au mont Sainte-Anne dans ce temps-là!

"Un autre que vous devez connaître aussi... Conrad Delisle, ça été un de mes élèves. Il était très bon. Je me rappelle, en 1937, on était dans le train ensemble pour aller courir dans le championnat canadien dans l'Ouest. C'est moi qui faisais la cuisine... On a eu bien du plaisir. Je suis jamais monté dans un avion, je préférerais le train ou le bateau."

Sans presque s'interrompre Dehouck ajoute:

En 1940, je m'en souviens comme si c'était hier, Conrad avait gagné le championnat all-around à Banff, en Alberta. Ça faisait quatre disciplines en tout: le saut, le fond, le slalom et la descente...

"André Bertrand, ça été un autre très bon skieur de Québec. En 1948, à Banff, il avait remporté le championnat canadien en slalom et descente. Il s'était classé 3e chez les seniors et ce n'était pourtant qu'un junior. Il a participé aux Jeux olympiques de 1952 et 1956. Il était d'une souplesse étonnante ce gars-là!"

Il poursuit: "Je me souviens avoir couronné la première reine du ski à Québec, et c'est elle qui est devenue reine du Carnaval en 1955."

Il raconte aussi comment en 1942, il avait entraîné Pierre Jalbert, Laurent Bernier et Tom Dennie pour faire partie de l'équipe olympique de ski du Canada qui était allée aux Jeux d'hiver de Saint-Moritz, en Suisse. Il en a long à dire aussi sur le Ski club de la Voirie, dont il a été fondateur et de la petite Gaby Pleau, qui a été sur les rangs de l'équipe olympique canadienne comme skieuse.

Dehouck a toujours placé le ski au sommet de ses réalisations. Et il ne regrette rien!

Le Soleil du 16 novembre 1974 consacra une page complète à Michel Dehouck, alors âgé de 90 ans, "cet homme au visage ridé mais possédant ce regard toujours perçant et curieux". L'entrefilet reproduit ci-dessus nomme les skieurs qui, encouragés par Dehouck, ont illustré les pentes du Lac Beauport.

randonnée vers les années '75 sous l'appellation nouvelle de "ski de fond" a grandement réjoui le coeur du vieil athlète. "Je bénis le Ciel d'avoir vécu assez longtemps pour voir *mon* ski revenir à la mode", déclarait-il à nul autre qu'au maire de Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport en 1978.

À Québec une autre célébrité partageait la philosophie de Johannsen. Michel Dehouck fut ici le skieur par excellence, le sportif éminent à la fois théoricien et militant, à la fois pratiquant et pastoral. Dehouck opposait les "chevaliers de l'ordre du *ski-tow*" aux "coureurs de *cross-country*, ces apôtres de l'effort musculaire". De 1943 à 1947 il publia une chronique dans un quotidien local, chronique intitulée *En virant sur les spatules*, dans laquelle il ne cessa de prêcher son credo. Dehouck n'acceptait pas que le sport fût seulement le passe-temps des étudiants. "On capitule toujours trop tôt devant les occupations quotidiennes, devant les soucis familiaux, la bienséance sociale, la dignité de l'âge mûr. Qu'est-ce que tout cela devrait avoir à faire avec la farouche et belle lutte à mener contre la graisse sournoise, les lumbagos, l'arthritisme et l'asthme?" Et le sportif ardent d'ajouter: "Personne ne vieillit plus vite que le sportif, qui, pour n'avoir pas eu le courage de devenir un vétéran, prend une âme de vieillard".



Manoir Saint-Castin - ski shop - vers les 1940.



Les chroniques de Michel Dehouck, outre cet aspect théorique, offrent au Québécois de 1980 l'intérêt de mentionner les noms des athlètes locaux de l'époque et de garder pour l'histoire la belle effervescence qui secoua durant ces années beaucoup de jeunes de Québec et les poussa vers le Lac Beauport.

Pas plus que Johannsen, Dehouck n'eut jamais une âme de vieillard. Quand il eut atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans, en novembre 1974, un journaliste se rendit l'interviewer chez lui. Dans sa bibliothèque aux rayons chargés de livres-encyclopédies, biographies de champions, histoire naturelle, traités sur les sports -, il vit un homme au visage ridé mais dont le regard ardent n'avait rien perdu de la vivacité qu'affichait l'auteur d'*En virant sur les spatules* dans la petite photo qui accompagnait ses chroniques de jadis. Dès ses premiers mois à Québec, il avait fondé un club de ski auquel il avait donné le nom d'Orléans. Il fut aux côtés de Johannsen quand il fut décidé d'établir le ski au Lac Beauport. Lors de l'inauguration du musée national du ski à Ottawa, comme il avait fourni quantité de photos et de documents et aussi en raison de son dynamisme au profit de la cause du ski, on l'invita à couper le ruban traditionnel en compagnie de Johannsen. Le champion Conrad Delisle (cross-country 1935, 1936, 1938, 1940, 1941; saut 1939, 1940; descente 1938, 1940; slalom 1942) était l'un de ses élèves et ils étaient allés courir ensemble en 1937 dans l'Ouest canadien. En 1940 Delisle remportait le championnat canadien *all-around* à Banff. Dehouck fit aussi l'éloge d'André Bertrand, du Lac Beauport, champion canadien de descente et de slalom à Banff en 1948, membre de l'équipe canadienne olympique en 1952 et 1956 en vue des VIes et VIIes Jeux Olympiques d'hiver, tenus à Oslo et à Cortina d'Ampezzo respectivement. Il nomma Pierre Jalbert, Laurent Bernier et Tom Dennie, qu'il avait entraînés pour faire partie de l'équipe canadienne de ski en vue des Jeux d'hiver de Saint-Moritz, en 1948. Il avait aidé à

fonder le Ski club de la Voirie (du nom d'un ministère du gouvernement provincial), illustré par les performances de Gaby Pleau, qui gagna elle aussi de faire partie de l'équipe olympique canadienne de ski.

La skieuse Gaby Pleau mérite une mention toute spéciale dans le développement du ski à Québec. Jusqu'à cette jeune sportive, la gent féminine s'était vue pratiquement exclue de la vie au grand air, cela en raison des concepts de l'époque sur le rôle de la femme dans la société et sur l'impact du costume soi-disant «masculin» sur les moeurs. Voici soudain qu'une jeune fille, non par une résolution bien arrêtée de briser les tabous, mais par l'exubérance de sa nature et sa passion du sport, passe outre aux interdits et, selon son bon plaisir, s'installe aux mancherons de la *sleigh* derrière les attelages de chiens, chausse les patins et surtout chausse les skis, s'inscrit aux concours et, grâce à un talent exceptionnel, se place d'emblée au premier rang. Honneur à cette enfant de la région de Québec, à cette fille adoptive du Lac Beauport, à cette sportive talentueuse et courageuse que les préjugés de la société contemporaine n'ont jamais pu stopper!

Gaby Pleau fut une grande vedette dans cette cohorte de jeunes à qui Herman Johannsen et Michel Dehouck insufflèrent l'idéal sportif.

Avec le stimulus économique dont le Château Frontenac (à qui le Manoir Saint-Castin emboîta le pas avec entrain) fut le meilleur agent, le puissant duo Johannsen-Dehouck constituera le facteur moral susceptible de susciter une tradition sportive locale.

Il fallait aussi des skieurs. Inciter les Américains à accourir vers ce paradis du ski nouvellement découvert des Laurentides, c'était bien beau. Prêcher la vigueur de l'âme et du corps à la Johannsen et à la Dehouck, c'était bien beau également. Mais une base locale était indispensable.



Photo de la championne de ski Gaby Pleau, parue dans Le Soleil du lundi 29 avril 1946. Le bas de vignette qui accompagne cette photo se lit ainsi: "Mademoiselle GABY PLEAU, skieuse canadienne-française renommée de la ville de Québec, a remporté les honneurs de la section des dames au concours de ski qui eut lieu ces jours derniers au Sunshine Ski Lodge, à 16 milles de Banff, dans les Rocheuses. La jeune skieuse québécoise s'est classée première dans la descente et troisième dans le slalom, soit première dans le combiné, après avoir éliminé des concurrentes qui venaient de toutes les parties du Dominion et des États-Unis. Mlle RHODA WHURTELE, de Montréal, une des fameuses jumelles WHURTELE, dont les prouesses sur skis ont rarement été surpassées, s'est classée deuxième dans ce concours. On reconnaît ici sur cette photo Mlle PLEAU à qui on vient de remettre le trophée qu'elle a gagné."



Photo prise au pied de la pente dite "du relais", à l'époque des débuts du ski au Lac Beauport

L'épopée du ski au Lac Beauport fut la résultante de ces trois circonstances simultanées, c'est-à-dire un programme d'ordre économique, une prédication sportive de haute inspiration, la réponse d'un public bien disposé. Une «épopée», c'est peut-être beaucoup dire. Mais, à tout considérer, ce fut quand même une réussite et si aujourd'hui le ski est à l'honneur ici et là dans la région, c'est au Lac Beauport que tout a commencé. Les pentes du Lac Beauport permirent l'apprentissage du ski à toute une génération. En retour les skieurs de la première heure valurent au Lac Beauport son heure de gloire. L'histoire du ski au Canada ne pourra jamais oublier ce nom. L'histoire retiendra aussi les noms de ces jeunes athlètes, pléiade exubérante de sportifs issus de nos foyers, venus prendre rang dans les équipes locales, nationales et internationales et jusqu'aux suprêmes honneurs olympiques.

Un bref instant de célébrité lui vint avec la saison 1938-39. La *schedule* des compétitions de ski amateur pour cette année-là se lisait ainsi:

*Décembre, 25-31: concours intercollégial international, Lac Beauport, Québec*  
*Décembre, 28: «Scavenger Hunt» pour enfants, Seignior Club, Montebello, Québec*



Chalet des étudiants de l'université Laval au Lac Beauport, hiver 1945 et suivants.

*Décembre, 31: compétitions à Valley Farm,  
Seignior Club, Montebello, Québec*  
*Janvier, 1-2: concours du St-Sauveur Ski Club,  
Saint-Sauveur, près de Piedmont, Québec*  
*Janvier, 6-7-8: concours du St. Gabriel  
Ski Club, Saint-Gabriel, Québec*  
*Janvier, 8: saut, Hollyburn Ridge, Vancouver, B.C.*  
*Février, 18-19: championnats provinciaux du  
Québec, Lac Beauport, Québec*  
*Mars, 19: «Tyes invitation team event»,  
Grouse Mountain, Vancouver*

Le concours intercollégial des 25-31 décembre 1938 fit naturellement sensation à Québec. S'amènèrent au Lac Beauport pour ces jours-là les universitaires de McGill et de Dartmouth College, Hanover, New Hampshire. Élément digne de mention, la toute première compétition rapportée

dans les journaux de l'extérieur se rapporte au *cross-country*: "LAKE BEAUPORT, Que., Dec. 29 - (C.P.), pouvait-on lire dans le *Montreal Daily Star* du 29 décembre 1938, - Howard Chivers, of Dartmouth, to-day won the eight-mile cross-country race, last event of the international-intercollegial ski meet, in 46 minutes and 39 seconds, Charles McLane, a team-mate, was second and Bob Johannsen, of McGill, third in 53 minutes flat".



Photo du skieur unijambiste Jean-Yves Gosselin, qui effectuait ses prouesses au Lac Beauport au cours des années '40. Cette photo a été prise sur la colline du Dôme, près du mont Saint-Castin.

C'était l'aube d'un jour prometteur. Mais on avait oublié ces mots de la brochure du C.P.R. sur le Lac Beauport: ... *realm of moderate altitude*. C'était encore l'époque où les champions étaient des amateurs amateurs avant de se muer en amateurs experts, ce qui allait se produire rapidement. La prépondérance du ski alpin sur le *cross-country* et la recherche correspondante de l'altitude allait amener un crépuscule hâtif sur les collines qui bordent le lac Beauport. Mais, encore une fois, c'est ici que tout avait commencé. Le ski de compétition allait se transporter là où, dans la région,

# Monaghan fort en vedette au slalom de la Voie

Le Soleil, Québec, lundi 28 janvier 1957

# Aire Monaghan et Gérard Laroche brillent dans le s

Le Soleil, Québec, lundi 31 janvier 1957

# onneurs de la course de fond au solide Tom Denn



**CUREUX ET VERTIGILE**  
**ET THOMAS DENNIE** (au centre)  
avec les frères "Gauvreau".

Le "Chevreuil du lac Beauport" court la distance en 15,39 minutes — Jacques Carbonneau se classe deuxième — Le "vétérain" Conrad Delisle surprind les amateurs en décrochant la troisième place — Yves Robitaille premier dans la classe B et Jean-Marie Robitaille premier chez les juniors — Autre reporté le 24 février prochain.

par Léonide JACQUES

Thomas Dénie, celui que l'on a surnommé le "Chevreuil du lac Beauport", a prouvé samedi qu'il était encore capable de courir en ski. Fortes les encouragements de l'Union Commerciale Dénie, a gagné assez facilement les honneurs de la course de fond disputée sur les Flammes d'Abraham pour le championnat de la ville de Québec.

Après un très bon départ, le skieur de l'Union Commerciale Dénie a tenu le rythme de 15,39 minutes. Les autres concurrents ont été surpris par sa performance. Le skieur de l'Union Commerciale Dénie a tenu le rythme de 15,39 minutes. Les autres concurrents ont été surpris par sa performance.

Le skieur de l'Union Commerciale Dénie a tenu le rythme de 15,39 minutes. Les autres concurrents ont été surpris par sa performance. Le skieur de l'Union Commerciale Dénie a tenu le rythme de 15,39 minutes. Les autres concurrents ont été surpris par sa performance.

Classe	Nom	Temps
Hommes	Thomas Dénie	15,39
	Jacques Carbonneau	
	Conrad Delisle	
Classe B	Yves Robitaille	
Juniors	Jean-Marie Robitaille	

Classe	Nom	Temps
Hommes	Thomas Dénie	15,39
	Jacques Carbonneau	
	Conrad Delisle	
Classe B	Yves Robitaille	
Juniors	Jean-Marie Robitaille	

La suprématie du Lac Beauport dans le ski local dura une bonne vingtaine d'années. Tom Dénie et les Monaghan, qui brillèrent en 1957, tel qu'il apparaît ci-dessus, sont d'authentiques enfants du Lac Beauport. Ils succédaient aux Conrad Delisle et Georges Gauvreau de 1938, qui étaient des fils adoptifs de la localité.

de plus hautes altitudes taient accessibles. L'aire québécoise du ski s'étendit progressivement à d'autres secteurs comme Valcartier, Stoneham et le mont Sainte-Anne.

Peut-être la localité du Lac Beauport, outre d'avoir été à Québec l'initiatrice du ski moderne, aura-t-elle le droit de revendiquer une certaine part dans l'instauration au Canada de la technique du ski parallèle. D'emblée deux noms viennent à la mémoire à ce sujet, celui d'Émile Allais et celui de Fritz Loosli.

Ces deux skieurs renommés se trouvèrent associés le 8 mars 1949 quand l'équipe nationale française de ski participa à une épreuve de slalom disputée au mont Saint-Castin. Cette équipe était réputée la championne du monde. Ses membres ravirent sans peine les premières places et donnèrent du même coup une démonstration de la méthode française proposée quelques années auparavant par Émile Allais, champion du monde 1937. Tout Québec fut épaté. "La visite de ces champions, d'écrire le lendemain un journal local, restera longtemps gravée dans le souvenir de tous ceux qui ont assisté à l'épreuve. La perfection des mouvements et l'assurance avec laquelle chaque fanion de slalom est traversé à une vive allure font de la méthode française ce qu'il y a de plus précis". Ce qui ne gâtait rien, il avait fait ce jour-là un temps idéal au Lac Beauport et les Henri Oreiller, Georges Panisset, Désiré Lacroix, Guy de Huertas, Jean Pazzi et Lucienne Schmidt-Couttet avaient pu s'exécuter sous les yeux doublement éblouis des Québécois, éblouis par la performance, éblouis par la lumière irisant la neige névée du printemps.

Comme on était à Québec, où l'amour des Canadiens pour la France s'est toujours manifesté avec exubérance, on offrit un grand banquet, le même jour, aux athlètes de l'ancienne mère patrie. Michel Dehouck, Gaby Pleau, le consul de France figuraient parmi les invités. Le gouvernement, le Château Frontenac, le Manoir Saint-Castin - l'hôte en l'occurrence -, la *Société pour l'avancement du ski à Québec* le *Ski Club du Lac Beauport* y étaient représentés. Après diverses allocutions, des fanions de la Fédération française du ski furent présentés au représentant du Château Frontenac et à celui de la *Société pour l'avancement du ski* en gage d'amitié de la part de la France.

Vers la fin de la soirée, le vice-président de la Fédération française du ski, après avoir fait l'éloge de Fritz Loosli, remit à ce dernier une médaille en témoignage de son travail et de son succès à implanter en Amérique, à partir de





La fibre française des Québécois vibra avec une intensité particulière lors de l'exhibition de l'équipe française de ski donnée le 7 mars 1949 au Lac Beauport. Ci-dessus photo parue dans *Le Soleil* du mardi 8 mars 1949. La chronique ne dit pas si ce groupe de skieurs français formait l'équipe de ski olympique mais cela est vraisemblable.

Québec, la méthode française de ski. Loosli avait été le premier promoteur de cette méthode en Amérique et depuis dix ans déjà il s'employait, tout d'abord sur les glacis de la citadelle de Québec, puis sur les pentes du mont Saint-Castin, à l'expérimenter, à l'enseigner et à la propager. Pour terminer, le *Ski club du Lac Beauport* remit à chacun des visiteurs une épingle-souvenir de cette journée d'échanges fraternels entre les sportifs de France et leurs cousins d'outre-Atlantique.

Avaient concouru avec les Français, en toute amitié et toute admiration: Jacquelin Saucier, André Bertrand, Jacqueline

Tracey, André Dion, Jacques Brunet, Julien Chouinard, Jean Laframboise, Jacques Guillot, Jean Le Cordeau, Arthur Côté, Tom Monaghan, Raymond Houle, Guy Dion, Pierre Racine, Raymond Dorion, Raymond Bernier, Marc Rochette et Robert Bertrand, etc.

Ainsi se trouva dissipé de façon fort appropriée le soupçon de supercherie parfois énoncé à l'endroit de Fritz Loosli. Loosli avait été avant tout l'homme du Château Frontenac, qui l'avait engagé comme instructeur de ski dès 1939. Après avoir observé sans le leur dire les jeunes skieurs de Québec - les skieurs dits "naturels" comme Georges Gauvreau, André Bertrand, Alex Alain, les frères Dennie - et avoir superposé leurs mouvements spontanés à la décomposition du mouvement de ski que présentait Émile Allais dans sa *Méthode française de ski*, Loosli en était rapidement venu à la conclusion que les jours des méthodes antérieures étaient comptés. Les méthodes antérieures, c'étaient les célèbres chasse-neige et demi-chasse-neige et autres manoeuvres pour lesquelles les skieurs devaient s'imposer force contorsions. Cette idée de toujours garder les skis parallèles et d'utiliser la légèreté du corps en descente pour leur imprimer la direction requise lui apparut comme une formule d'avenir et il en fit son affaire avec de plus en plus de conviction. Le Château Frontenac en fit son affaire également. Une publicité massive s'étendit à la grandeur des États de la Nouvelle-Angleterre. Loosli y fut présenté comme l'initiateur à Québec d'une technique révolutionnaire. On l'appelait le *Quebec Ski maestro*, le *parallel ski technician*, le créateur du *parallel skiing*; on insistait "comme quoi un simple débutant pouvait désormais en venir à skier avec élégance sans se plier aux gestes maladroits d'un bébé qui apprend à marcher"; des photos montraient des skieurs en train d'exécuter des parallèles sur les pentes près de l'hôtel du *C.P.R.*; on vantait l'équilibre et l'aisance de l'instructeur de quarante ans, suisse-canadien, né à Lausanne...; il y eut des émissions de

radio: *Hear Fritz Loosli, originator of the Parallel Technique, head of the Sky Hawk Ski School at the Chateau Frontenac and author of the recently published "Parallel Skiing", tonight with the Ski News.* Ce livre sur le *Parallel Skiing* fut lancé aux États-Unis et il bénéficia d'un formidable battage de publicité. Quand certains instructeurs de ski américains, formés sous l'ancienne discipline autrichienne, firent défection et se rangèrent sous la bannière de Loosli, celui-ci passa pour un initiateur de génie. Cela renforça d'autant la publicité du Château Frontenac et posa définitivement l'instructeur de ski du Lac Beauport comme un maître. Il manquait assurément à Loosli la consécration que la conquête de championnats internationaux peut conférer et cela permettait à certains contestataires américains de soutenir qu'il n'était après tout qu'un skieur de stature médiocre. Loosli jugeait sans doute qu'il n'avait pas à renoncer à la gloire qui s'attachait à sa méthode, en fût-il ou non l'initiateur original. Il est bien certain que ni le Château Frontenac ni lui n'avaient avantage à faire la publicité des Français.

Un fils authentique du Lac Beauport: Tom Monaghan, né au Lac, champion au ski et à l'aviron, citoyen du Lac en son âge mûr.



Les jeunes sportifs de Québec flairaient la supercherie dans la mesure où Michel Dehouck leur proposait ce qu'il savait être la méthode française. Il est vraisemblable que, dans l'intimité, Loosli lui-même ne manquait pas d'en convenir. Ou bien peut-être signalait-il qu'il s'agissait là d'une découverte concomitante, ce qui n'enlevait rien au mérite d'Émile Allais.



Guy LaRoche est un sportif des années d'après-guerre, devenu par goût et par logique citoyen du Lac Beauport. Prolifique - hockey, bicyclette, natation, saut à ski et course de fond, patinage de vitesse et saut de barils (championnat junior junior mondial, 1951) -, il inspire l'autre génération et ses enfants brillent au ski acrobatique.

Les jeunes skieurs de Québec avaient tous adopté la méthode parallèle, plus ou moins spontanément. Le prestige de Loosli rejaillissait sur eux. Gaby Pleau, par exemple, une jeune sportive de la première heure et même une pionnière quant à la place des filles dans le sport, se tailla toute une réputation comme la *parallel girl* de Québec. André Bertrand, la grande vedette de Québec en 1948 pour avoir râflé, cette année-là, tous les championnats canadiens à Banff, n'avait qu'un livre dans sa bibliothèque et ce livre, c'était la *Méthode française de ski* d'Émile Allais. Son exemplaire, il le tenait de Michel Dehouck, de qui il porte la signature. Il s'agit d'une édition de 1947 mais il y est bien

indiqué que la Fédération Française de Ski avait formé un centre de ski à Val d'Isère en 1937 et que, dès 1938, l'École nationale de ski y était ouverte et qu'on y enseignait, sous la direction technique d'Émile Allais, la méthode française de ski.

Le 8 mars 1949 Fritz Loosli rendit à César ce qui est à César. Ce geste fait honneur à son caractère.

Le "pittoresque royaume d'altitude moyenne" que la brochure de 1937 proposait comme le paradis terrestre du ski en Amérique n'a plus guère qu'une montagne de ski maintenant. Ce destin rend son histoire un peu nostalgique. Mais il se trouve de par le monde bien des pays modestes qui ont eu un passé prestigieux, il se trouve bien des villes qui ont rempli pendant un moment le monde lumineux de l'histoire, il se trouve bien des particuliers qui ont une grande oeuvre à leur crédit et qui n'étaient pas moins que les autres de simples mortels. Il restera toujours à la gloire de Saint-Dunstan-du-lac-Beauport d'avoir été *Lake Beauport-Lac Beauport*.



Petits élèves de l'école de ski du Manoir Saint-Castin, hiver 1966-67.  
Le moniteur est Mike Simpson, du Lac Beauport.

## FRAISES SAUVAGES ET AURORES BORÉALES



n devrait se promener plus souvent dans les cimetières. Cela ne fait pas mourir. Outre les pensées salutaires que la vue des pierres tombales ne manque pas d'inspirer, on y découvre des noms qui méritent mieux que l'oubli.

Le Lac Beauport, qui ne forme pas une paroisse canonique, a son cimetière catholique près de la chapelle, à flanc de coteau: un modeste emplacement de quelques centaines de pieds carrés, surplombant le lac, avec une croix noire au centre et une rangée de chèvrefeuilles pour en marquer la limite. La localité a aussi un cimetière protestant au *third range*, contre l'ancien chemin Fleming, avec son mur de pierre et son entrée surmontée d'un motif de fer forgé.

Naturellement une visite au cimetière vous rend nostalgique, beaucoup plus qu'un simple retour au passé par l'esprit quand on cause avec les vivants. Car une visite au cimetière, c'est une conversation avec les morts. Ici, chose émouvante, les morts se groupent pour le repos éternel, comme font les vivants dans les rencontres d'amitié. Ainsi, au petit cimetière catholique, à côté des Richmond, des Murphy, des Fleming, et d'autres, se trouve le clan des

Bigaouette. "À la mémoire de Joseph Bigaouette, décédé le 15 juillet 1908, à l'âge de 75 ans - à la mémoire de son épouse, née Rébecca Ryan, décédée le 7 novembre 1930, à l'âge de 69 ans."

Un nom célèbre que celui des Bigaouette! Célèbre au Lac Beauport même, bien entendu; célèbre aussi à Québec, à l'époque où la région n'avait de site plus enchanteur à offrir à ses citoyens et aux touristes que ce joyau d'eau bleue enchâssé dans un anneau de montagnes. Des montagnes dont les pentes regorgeaient de baies sauvages et au-dessus desquelles, la nuit, fusaient les aurores boréales. George Gale, dans *Historic tales of old Quebec*, paru en 1923, consacre tout un chapitre au Lac Beauport. "The lake, écrit-il, for years was the most popular resort in the vicinity of the city, not alone for civilians, but for officers of the Imperial army, whose regiments at the time were garrisoned on the Citadel, in the Jesuits' barracks or the Artillery barracks on Palace hill. While on their fishing excursions they were usually the guests of the Pépin, whose hotel, now known as Bigaouette's, occupied such a commanding position at the lakeside".

L'hôtel Bigaouette, c'était l'établissement de Joseph Bigaouette et de son épouse Rébecca Ryan. Notablement plus jeune que son mari, l'épouse lui survécut plus de vingt ans et maintint l'entreprise jusqu'à sa mort. Le site enchanteur, dont parle l'historien George Gale, c'est le site de l'actuel Manoir Saint-Castin. Or c'était un très vieil établissement que celui des Bigaouette. Un guide touristique publié à Montréal en 1879 - *Guide to Quebec City and localities in connection with it* - le décrit déjà. Son auteur est un dénommé Thomas J. Oliver. "Continuing along the Charlesbourg highway, écrit-il, after leaving the village, for about four miles, we turn into a less macadamized but much more delightful road. The sweet smell of the woods is a welcome, the song of birds hastens you on, and the wild, uncultured country charms you, till you feel in an ecstasy with



Le nom le plus lié à l'histoire du tourisme au Lac Beauport, celui de Bigaouette, ne se retrouve plus maintenant sur les rives du lac, si ce n'est dans le petit cimetière catholique, près de la chapelle. À droite, la pierre tombale de John Ryan, père de la "veuve Bigaouette", qui administra seule pendant vingt ans le commerce d'hôtellerie du même nom, à la pointe du lac.



been replete with guilt and caused much sorrow.

Mr. Amédés Papineau and Mr. Marmette, in their romance "L'Intendant Bigot," have given sketches of the tale.

Ascending the hill in rear of the ruins of the Chateau, the visitor will be recompensed by a magnificent view. To the west is the valley of the St. Charles, to the south the city of Quebec and Point Levis, and to the east the Island of Orleans, the villages of Beauport, L'Ange Gardien, Chateau Richer, St. Anne, and the River St. Lawrence, for the distance of nearly one hundred miles, a panorama of incomparable beauty.

---

#### LAKE BEAUPORT.

Continuing along the Charlesbourg highway, after leaving the village, for about four miles, we turn into a less macadamized but much more delightful road. The sweet smell of the woods is a welcome, the song of birds hastens you on, and the wild, uncultured country charms you, till you feel in an ecstasy with the whole scene; when suddenly you arrive at an opening in the forest, and a fairy lake, surrounded by high mountains, appears before you, and ere your wonder has had perfect consciousness, you are driven up to the Lake Beauport Hotel, a country house with a verandah in front and gardens of flowers and kitchen vegetables in rear, where fishing-rods lean lazily against the gable, and

## LORETTE.

57

baskets of speckled trout, wrapped carefully in rolling leaves, are placed in shady nooks, and in country lasses come to relieve you of wraps and impedimenta; and the glorious lake shines before you like a silver shield, and you imagine that fairy boats are gliding on its bosom; but they are simply happy people like yourself, who have come out to see this *sans-so'ci* in the wood, this *nepenthe* among the mountains, this *dolce niente* on the bosom of a lake where the flies never bite, the fish ever rise, and little black-eyed *mins* paddle you around in canoes just for a tag. Go out with your rod, look at the towering mountains, and the woodland nooks and shady little coves, where trout jump about like sprites, and come back with a basketful, and have your dinner at the cottage hotel, with wild strawberries and cream, and then return to town and say what you think of Lake Beauport.

## LORETTE.

The Indian village of Lorette is nine miles from town, and can be reached by the Charlesbourg road, turning off to the left at the village of Charlesbourg, or by the Little River road, which divides at Scott's Bridge, one branch going by the north and the other by the south side of the river St. Charles, or *Cabir Coubat* of the olden times, both rejoining at the distance of about three miles. On the south branch is the French Catholic cemetery, and beyond it the St. Charles race-course.

D

Pages du *Guide to Quebec City and localities in connection with it*, publié à Montréal en 1879, par Thomas J. Oliver. Les pages 56 et 57 du petit livre, ci-contre reproduites, montrent bien la réputation de paix et de beauté rustique que le Lac Beauport s'était acquise. Le "nepenthe" était, dans l'antiquité, un remède magique contre la tristesse.

*the whole scene; when suddenly you arrive at an opening in the forest, and a fairy lake, surrounded by high mountains, appears before you, and ere your wonder has had perfect consciousness, you are driven up to the Lake Beauport Hotel, a country house with a verandah in front and gardens of flowers and kitchen vegetables in rear, where fishing rods lean lazily against the gable, and baskets of speckled trout, wrapped carefully in cooling leaves, and places in shady nooks; and the glorious lake shines before you like a silver shield..."*

Comment ne pas envier un peu ces heureux mortels des années 1870!

De cet établissement plus rien ne subsiste aujourd'hui. Le contraire serait étonnant car c'était une immense maison toute en bois. La physionomie exacte nous en est cependant connue grâce à une photo prise en 1880 par un photographe québécois du nom de Samuel H. Kennedy et conservée au ministère des Affaires culturelles. Ses dimensions pouvaient être de vingt-cinq ou trente pieds de profondeur sur quarante-cinq ou cinquante de largeur. De courtes lucarnes émergeaient de la montée du toit, puis venait le pignon, assez bas, et la cheminée en plein milieu. Les fenêtres de ces lucarnes avaient des jalousies qui s'ouvraient vers l'extérieur. Dans le parterre, une rampe où attacher les chevaux. Le dictionnaire définit une jalousie comme un treillis au travers duquel on peut voir sans être vu. Combien de regards, au cours de ces années paisibles, durent observer derrière les barreaux verts de la jalousie, les cavaliers qui liaient par le licou leur cheval à la rampe! Et quelle belle véranda! La "galerie", comme l'on disait, faisait le tour de la maison. Pas très large, cette galerie - environ quatre pieds -, avec une belle rampe, divisée par sections, chacune décorée d'un motif en forme de X au milieu. À tous les huit pieds environ, un montant pour soutenir le toit, non pas le toit de la maison, mais celui de la galerie car il s'agissait d'une promenade couverte. Pour la photo, les groupes



*Bigouette House Lake Beauport*

s'installaient dans le parterre, contre la galerie, les jeunes grimant sur la rampe - on disait plutôt le "bras" de la galerie -. On trouve de ces photos dans les vieux albums, émouvants souvenirs de nos grands-pères et de nos grands-mères et de leurs costumes à la mode du temps.

On en vint, après les Bigaouette, à incorporer la vieille maison à un ensemble un peu plus moderne et l'on substitua le nom, plus ambitieux, de Manoir Saint-Castin à celui d'hôtel Bigaouette. Puis un soir d'hiver, en 1939, l'incendie emporta absolument tout.

Les Bigaouette continuèrent longtemps de fréquenter le Lac Beauport. Une fille Bigaouette avait épousé un commerçant de la ville du nom de Georges Chalifour. Les Georges Chalifour eurent leur villa d'été tout près de l'hôtel et un fils Bigaouette, du prénom d'Adolphe, - bien connu à Québec

parce qu'il y était chef de police - y venait tous les dimanches. Comme les parents, le chef Bigaouette et son épouse reposent au petit cimetière du Lac Beauport. Les enfants de Georges Chalifour et d'Estelle Bigaouette n'ont cessé, jusqu'à ces toutes dernières années, de prendre rang parmi les villégiateurs assidus de ce joli patelin. La localité compte aussi la famille de Hugues Houle, dont la mère était une Bigaouette.

Au même cimetière, une autre pierre tombale, toute récente celle-là, attire l'attention. Elle porte la mention suivante: "Huguette Legendre 1910-1975, épouse de Louis-Philippe Plamondon".



Louis-Philippe  
Plamondon - ini-  
tiateur et réali-  
sateur.

Qui dit Plamondon dit Manoir Saint-Castin. Et la réciproque est vraie: qui dit Manoir Saint-Castin dit Plamondon. Et l'on peut faire un pas de plus: qui dit Lac Beauport dit Manoir Saint-Castin. Pendant vingt-cinq ans le couple Plamondon a travaillé à donner sa physionomie moderne au Lac Beauport. Non seulement ils empêchèrent



Membres du club de golf du Lac Beauport, au cours des années '70. La troisième à partir de la gauche est Huguette Plamondon, de qui il est fait mention dans ces pages.

que l'hôtel ne dégénère en un lieu quelconque où des clients non moins quelconques s'adonnent à des plaisirs vulgaires mais ils surent en faire un établissement de classe. Tout ce qui sous leur égide fut associé à l'entreprise était marqué du sceau du bon goût et de la distinction. On y trouvait en tout temps un accueil digne mais empressé; la propreté des lieux était impeccable; le style du personnel ne se démentait pas; la cuisine était raffinée et le service, de haute tradition.

Grâce aux Plamondon le Lac Beauport devint l'annexe distinguée de Québec et une collaboration intelligente fit que le destin touristique de l'une s'identifiât à celui de l'autre. Si vous vouliez faire voir un joli coin de la région à des invités de l'extérieur, vous les amenez au Manoir Saint-Castin; si vous rêviez d'un dîner dans un décor quelque peu solennel, c'est encore au Manoir Saint-Castin que vous veniez.

Que le destin ait réuni Rebecca Ryan et Huguette Legendre au petit cimetière, tout près de là où l'une et l'autre vécurent, il faut y voir une occurrence normale peut-être. Mais rien n'empêche d'attacher à cette occurrence une valeur de symbole. Le Lac Beauport et la nature qui l'environne semblent avoir fasciné l'âme féminine. À côté de tous les pionniers - rudes *farmers* du siècle dernier, administrateurs municipaux, constructeurs des hôtels et du terrain de golf -, dont la perception de l'avenir se concrétisait dans le défrichement, l'ouverture de routes et la construction, il s'est toujours trouvé des âmes à l'écoute des murmures des plantes, de la faune et du ciel.

Ici quelques noms viennent tout de suite à l'idée, par exemple celui d'une Américaine qui, pendant quinze ans, vint passer l'été au Lac Beauport, dans un cottage que son mari et elle avaient acheté au rang du Brûlé. Tout le monde l'appelait "Madame Dean". Son nom de fille - et d'écrivain - était Marguerite Mooers Marshall. Comme il arrivait jadis à bien des couples, les Dean - qui paraissent s'être mariés vers les 1920 - vécurent vingt-cinq ans sans guère pouvoir quitter New York, leur ville. Ils avaient leurs occupations professionnelles, ils avaient à élever leurs trois enfants, ils avaient à garder une grand-mère qui n'avait plus de foyer. Une fois leur liberté de mouvement recouvrée, ils s'achetèrent, non pas deux billets pour l'Europe, non pas une auto et un *trailer*, non: ils s'achetèrent un bateau, qu'ils baptisèrent le *Margot*. C'était une belle embarcation de trente pieds de longueur, avec cabine et moteur. Et, pour une fois, l'on change de pays! Par le lac Champlain et la rivière Richelieu les Dean s'amènent dans la vallée du Saint-Laurent. Les voici qui tombent en amour avec ces gens simples - "méconnus", disent-ils - que sont les Canadiens-français. *We fell in love with Quebec*, tel est le titre du livre qu'ils publieront en 1947, signé de l'un et de l'autre mais vraisemblablement écrit par elle. Un beau livre sur les villes, les sanctuaires, les villages, les rivières, les montagnes et les gens.

to be indulged only at high cost of money, time, and trouble. Pretty Pauline Lagueux, popular member of Quebec's younger set, was our guide to skiing on the home grounds, the Plains of Abraham in the heart of the city. Here summer's bridle paths become a series of short trails down the slope to the river. Not only boys and girls, but athletic businessmen and sports-loving women go skiing within walking distance of their homes. Skis are blessed in Quebec churches, at the beginning of cold weather, just as the Blessing of the Boats, traditional ceremonial of Breton fishermen, sanctifies the fishing fleets of the Gaspé and Côte Nord.

Thousands of local residents run out after lunch ten miles from Quebec to beautiful Lac Beauport, ski all of a week-end afternoon, and return home in time for dinner. We found the snow bowl here one of the best equipped and generally satisfactory all-around ski centers for tourists. The stability of Beauport's snow conditions usually provides the longest skiing season in the Province, and it has been operating successfully for many years.

Here Mont St. Castin and La Montagne du Lac, linked by a skyline trail, offer open slopes, downhill runs, jumps up to one hundred and fifty feet. The district has seven or eight tows and an Alpine lift. The expert skier who soars like a swallow, the novice who falls like a ninepin, can find hills to suit their skills at Lac Beauport. Like a good baseball pitcher, it "has everything," including the Manoir St. Castin, a charming hotel nestling almost at the foot of the trails. There's good skating, too, and dog sleds for winter rides over the snow.

Valcartier, on another side of Quebec City, is a newer ski center with a mile-high mountain sloping down to the Jacques Cartier River and a seventy-meter championship jump. Three rope tows and an Alpine lift service skiers.

For acclaimed experts Mont Ste. Anne, only twenty-eight miles northeast of Quebec City, offers the best competitive downhill slalom and jumping facilities in eastern Canada. Its downhill drops twenty-one hundred feet in one and a half miles and boasts

Extrait de *We fell in love with Quebec*, publié à Philadelphie en 1950, par Sydney W. Dean et Marguerite Mooers Marshall, M. et Mme Dean, née Marshall, dédient leur ouvrage "to all our friends in the province of Quebec without whose hospitality, helpfulness and heart-warming kindness this book could never have been written". La page ci-dessus vient du chapitre *Holiday in white*.



Comment en vinrent-ils à posséder un cottage au Lac Beauport? Cela, on ne le sait pas. Mais c'est le fait qui compte. Quand son mari fut décédé, Mme Dean continua d'y venir tous les étés. C'est beau, une telle fidélité. Il y a des gens qui prétendent être tombés en amour avec un coin de pays, mais qu'on n'y revoit jamais. Pas les Dean! C'était vrai: ils étaient vraiment tombés en amour avec Québec.

**Clementine's Never-Fail Chocolate Cake, Brulé Road**  
(Acknowledgments to Mrs. J.D.)

The gifted lady who makes this cake "without ceremony," as she says, and at least once a fortnight, here sets down her recipe for the first time. Note that she ignores the shibboleths of separating the eggs, or even beating them separately. But her chocolate cake is light, moist, of fine grain—in a word, perfect. She happens to be a farmer's wife, with her own fresh eggs, fresh cream, and fresh homemade butter. Evidently it makes a difference.

2½ cups sifted pastry or cake flour, or 2 cups sifted all-purpose flour	3 tablespoons cocoa ¾ cup butter 1 cup sugar
3 teaspoons baking powder	2 eggs
¾ teaspoon salt	1 teaspoon vanilla
¾ cup milk	

Sift together three times flour, baking powder, salt, and cocoa. Cream butter, add sugar, and mix well. Add unbeaten eggs, one at a time, beating well after each addition. Put the vanilla in the milk. Add the flour mixture to the creamed mixture alternately with the milk, mixing well after each addition. Turn into a square 8-inch buttered tin, or two round 8-inch buttered layer cake tins. Bake in moderate (350°F.) oven: about 50 minutes for the square cake and 25 minutes for the layer cakes.

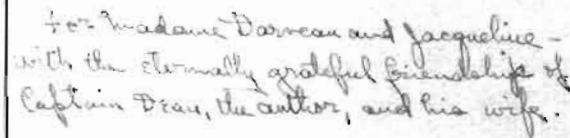
Make frosting by creaming ½ cup butter with 3 tablespoons cream and 1 teaspoon vanilla; thicken with just enough powdered sugar to spread easily.

Même la gastronomie figure dans l'histoire du Lac Beauport. Ci-dessus une recette de la famille Dennie, du rang du Brulé, que le chef Sydney W. Dean, l'auteur de *Cooking American*, a jugé bon de rapporter dans son livre.

Chaque printemps ramenait Mme Dean au Lac Beauport comme il y ramenait les hirondelles. Puis le 14 mai 1964, un lundi, le journal annonça qu'une vieille dame avait été trouvée morte dans les bois, derrière chez John Dennie. C'était la petite dame américaine. Elle ne s'était pas égarée, elle n'avait pas été assaillie, non: elle avait succombé comme un être humain qui a terminé sa course, couchée sur le sol, à demi recouverte par les feuilles mortes de l'automne d'avant, le visage tourné vers les rameaux des arbres et l'azur du firmament. Mourir un dimanche de mai dans les bois du Brûlé... "*When the shad ran up Hudson River and the wild geese flew north, all in the merry month of May, we followed*", avait-elle écrit au tout début de son livre. Le *skipper* et le mousse du Margot n'étaient plus. Le mousse avait rejoint le *skipper* mais, de l'Américaine assimilée à elles, les familles du rang du Brûlé ont gardé un souvenir ému. "We remember, avait-elle écrit à la fin de son livre, and we are not the first to find it possible to love two countries - a mother and a sweetheart!" Le *sweetheart*, c'était le Lac Beauport!

Une autre vieille dame avait fait du Lac Beauport son *sweetheart*, une vieille douce et charmante décédée en septembre 1980, après trois quarts de siècle d'une vie simple et poétique. Elle signait "Mary Lavigueur", de son nom de fille Mary-Jane Moore et du nom de son mari Charles-Émile Lavigueur. Ce nom de Lavigueur est un beau nom parmi les beaux noms rattachés à la tradition rustique du Lac Beauport. Elle avait tenu jusqu'à la limite le commerce de *Lavigueur et Hutchison*, rue Saint-Jean, où toute une génération de mélomanes avait trouvé les instruments de musique, la musique en feuilles, les disques. Elle avait souscrit pour la construction du terrain de golf - l'obole de la veuve en somme. Un jour des golfeurs l'avaient trouvée, assise contre le *tee off* du troisième parcours, admirant la pelouse, le roc, les arbres... Une golfeuse comme Mary Lavigueur, il n'y en a pas eu deux sur ce terrain tourmenté.

Des Rebecca Bigaouette, Huguette Plamondon, Marguerite Dean, Mary Lavigueur, il s'en trouve chez celles qui, peut-être, liront ces lignes. Des épouses qui, en attendant le retour de leur mari, prêtaient l'oreille aux bruits de la nature: le passage d'un geai bleu, le honk! honk! des sittelles, les notes hautes des mésanges, les querelles des écureuils; des mamans qui entraînaient leurs jeunes et ceux des voisins sur les coteaux pour cueillir les fraises sauvages, les framboises, les bleuets; des sportives qui fréquentaient le club nautique pour enseigner la natation aux jeunes ou bien le coup d'aviron qui pousse le canot sur l'eau glissante. Ici et là,



For Madame Darveau and Jacqueline -  
with the eternally grateful friendship of  
Captain Dean, the author, and his wife.

En 1957 l'Américain Sidney W. Dean, un grand ami du Québec et un enthousiaste du Lac Beauport, publiait son *Cooking American*, dont il dédia un exemplaire à Mme Marie-Laure Darveau et à sa fille Jacqueline, du Lac Beauport. Ci-dessus photo de la dédicace.

dans les parterres, ces amies de la nature avaient une maisonnette pour les hirondelles, un ruisseau pour les fauvettes, un bout de chemin pour les gros becs jaunes. Au mois de mai, papa, maman et enfants pouvaient passer des heures à observer le manège des hirondelles bicolores en quête d'une maisonnette: le repérage des lieux, puis de furtives approches, puis un examen minutieux, puis l'emménagement. Si une fauvette heurte la glace de votre boudoir et tombe, étourdie, vous la ranimez avec un peu de thé et, le soir, la fillette raconte l'incident à son papa; ou bien la fillette a trouvé un nid de pinsons dans les hautes herbes et, un autre soir, elle amène son papa le voir, sur la pointe des pieds. Ou bien vous rencontrez une dame qui fut au Lac Beauport bien avant vous et elle vous décrit, avec l'émotion dans la gorge, l'extraordinaire paix d'un soir d'hiver, avant l'éclairage des rues et la circulation automobile, et une telle ampleur de beauté et de douceur d'être que cela donne envie de pleurer. Elle vous parle des aurores boréales, avec les étonnants jeux de lumière, qui remplissaient encore le ciel en 1950. Et alors vous vous rendez compte que des femmes à l'âme sensible ont goûté aux joies simples de la nature, tout comme leurs aînées dont le nom est inscrit dans la pierre ou dans les livres.

Parfois il nous arrive de nous demander pourquoi il pousse des trilles dans les bois quand il n'y a peut-être personne pour les voir; pourquoi il y a la Grande Ourse dans le ciel quand il n'y a peut-être personne pour la contempler; pourquoi le feu qui consume la bûche lance de si belles flammes sans peut-être qu'on ne s'y arrête; pourquoi un pic doré s'agrippe à un arbre près de vous sans peut-être que vous y portiez attention; pourquoi l'eau qui dégringole dans un ruisseau fait un si joli bruit sans peut-être que vous dressiez l'oreille; pourquoi l'eau du lac est si chatoyante et si bleue. C'est là la richesse commune de toutes les familles du Lac Beauport, c'est la richesse de chacun en particulier selon ses résonances intimes. Les meilleurs souvenirs de

ceux qui ont vécu sur les rives de ce lac enchanteur sont liés à ces dons du Créateur. Qui n'aime se rappeler un lumineux dimanche matin d'été sur sa véranda, dans une embarcation qui glisse sur le lac, à la sortie de la chapelle après la messe, du haut du balcon du club de golf? Qui n'aime se rappeler un bon feu de cheminée dans son chalet, entouré de ses enfants, avec le rameau de sapin qui crépite dans la flamme? Qui n'aime se rappeler un après-midi de régates quand les canots gagnent vers le fil d'arrivée après le coup de feu qui a alerté les spectateurs? Qui n'aime se rappeler s'être étendu sous les rayons du bon soleil d'été ou avoir respiré à pleins poumons l'air vif des jours d'hiver? Qui n'aime se rappeler ses modestes performances de nageur ou ses descentes exaltantes en ski?

Pour tout dire, qui n'aime avoir vécu au Lac Beauport?

## L'ÂGE D'OR DE LA VILLÉGIATURE



ientôt la villégiature ne sera plus qu'un substantif sommeillant dans le dictionnaire. Le mot sera là, on en fera usage dans les livres mais la chose aura cessé d'exister. Les familles aisées, celles qui jadis séjournèrent à la campagne pendant la belle saison, ont organisé leur vie autrement.

Le système était bien simple: c'était celui de la mesure à deux temps. On avait sa demeure en ville, plus ou moins somptueuse selon les ressources du chef de famille. La maison de campagne, c'était une demeure secondaire en quelque localité de la région. C'est ainsi que, la veille ou le lendemain de la Saint-Jean Baptiste - c'est-à-dire une fois les vacances officiellement commencées -, plusieurs villages des environs de Québec voyaient affluer les citadins. Chaque localité avait ses visiteurs réguliers: par exemple, les Lépine à Cap-Rouge, les Laurin à l'Ancienne-Lorette, les Coulombe à Beaumont, les DesRivières à Château d'Eau, les Racine à Everell, et ainsi de suite.

Il en allait de même au Lac Beauport, où la plupart des villégiateurs en vue appartenaient au monde des affaires et du commerce. Si l'on s'appelait H.E. Lavigneur, qui fut

rounded by a neat wooden fence and bears every trace of care and attention. This rural home of the dead is beautifully located, overlooking as it does a wide expanse of country as well as the river Jaune. It was here that the original Anglican church stood for many years, but nothing remains to-day to mark the spot of the sacred edifice but a few crumbling stones. Among the wooden and stone tablets that are erected the one to the memory of Mr. and Mrs. Richard Heazle, who passed away in 1856 and 1858, bears the following unique inscription:—

“Past the deep bosom of the treacherous main  
Where stormy winds or howling tempests sigh  
I seek their native fields and friendly skies  
In death's cold arms this loving couple lies.”

In the early days of the settlement, previous to the erection of a sacred edifice, Church of England services were held on a Sunday by the Rev. Mr. Burrage, in the home of the Simons family, who were among the first settlers in the parish. In the absence of a bell, to summon the faithful, Mr. Simons notified his neighbors of the presence of a clergyman in their midst by raising a flag on a high pole, which could be seen far and wide, when the people wended their way to his home in the morning or evening, as the case might be.

As already said, Lake Beauport for years has been a popular summer resort for Quebec families. Among the earliest owners of a cottage there—the one occupied by the Smith family—was the Hon. F. W. Primrose, uncle of the present Lord Roseberry, a leading advocate in his day in Quebec, who was *batonnier* of the Quebec bar in 1854. It was in his office that the late Hon. George Irvine,

dge of the Vice-Admiralty Court, was indentured as a law student. Other well known residents for years were Dr. Marsden, one of our best own practising physicians of the past, William Bignell, a leading Quebec notary, the Derbys, Duchesnays, Lindsays, etc.

The present cottagers surrounding the lake, among others, are Messrs. W. R. LaRue, N.P.,

Monaghan, J. Cloutier, G. Brunet, H. E. Vigueur, M.P., A. C. Morrison, G. Simpson, B. Bignell, A. Vallière, R. F. Cream, A. E. Siffer, Dr. Hamel, Mrs. A. Cummings, E. Tandy, Audet, Bertrand, Andrews, etc.

There are other beautiful sheets of water in the parish of St. Dunstan, among them Lakes Blue and Bonnet, the former the property of Mr. W.

Dobell, and the latter owned by Dr. M. J. Honey and Mr. Frank Byrne, who have spacious cottages bordering on the lakes.



Habitant Bringing Home a Load of Wood

Extrait de *Historic Tales of Old Quebec*, publié à Québec en 1920, par George Gale. Ce livre constitue une mine de renseignements sur Québec. Il est dédié au fils unique de l'auteur, R.H. Gale, maire de Vancouver. Il n'est pas certain que le dessin montrant un "habitant" apportant à la maison une charge de bois soit tiré de la vie au Lac Beauport, encore que cela ne soit pas exclu.



mairie de Québec, ou Philippe Hamel ou Alphonse Proteau ou Georges Chalifour ou Wellie Brunet ou Gérald Martineau ou François Jobin ou Lucien Drolet, on donnait comme adresse officielle une rue aristocratique de Québec. Mais aussi l'on dénombrerait pas mal de gens modestes parmi les villégiateurs, ambitieux à leur manière, pouvant s'accorder une «maison de campagne», heureux d'appartenir à la grande famille du Lac Beauport.

Donc un grand nombre de familles de Québec s'adonnaient à la villégiature. Elles possédaient à la campagne une maison d'allure bourgeoise mais cette maison avait, avec la maison de ville, cette différence qu'elle n'était pas «habitable à l'année». Beaucoup de ces maisons étaient construites sur pilotis, si bien qu'au printemps, en raison du travail de la gelée, on les trouvait en de curieuses postures. Toutes les familles aimaient bien ces maisons de villégiature auxquelles tant de beaux souvenirs se rattachaient. C'est toujours avec une grande nostalgie qu'une fois les enfants élevés, les parents prenaient le parti de vendre. Quant aux enfants, ils emportaient des images lumineuses de ces années faciles. Heureux les garçons et les filles qui ont coulé des vacances familiales au bord du grand fleuve ou de quelque petite rivière ou sur les rives d'un lac de montagne! En ces années paisibles, les vacances, c'étaient les vacances: deux grands mois à vivre sans souci dans un patelin rural où chacun retrouvait ses amis d'été, que très souvent on n'avait pas revus depuis le mois de septembre précédent. En ville les voisins ne comptent pas; à la campagne, les voisins, ce sont des amis, des compères, des confidents. Hélas! les beaux jours sont vite écoulés. Au mois de septembre, on réintérait le décor urbain: des panneaux de bois recouvraient les fenêtres de la maison de campagne, les parents oublièrent leurs voisins de villégiature, les enfants reprenaient leurs livres de classe. On revenait ainsi à la «vie sérieuse».



Au temps des grandes familles et des grands chapeaux... La maison Lavigneur, bord du lac, 1908.

Les Georges Chalifour eurent une première demeure au Lac Beauport dès l'époque de l'hôtel Bigaouette, l'ancêtre de l'actuel Manoir Saint-Castin. Il faut dire que le chef de famille avait épousé une fille Bigaouette. Quand on forme un couple heureux, comme il fait bon revenir au lieu de ses premières amours! Les Chalifour vécurent, dans le ravissement, des années qui s'augmentaient de pair avec les enfants, si bien qu'en additionnant les uns ou les autres, on arrivait au même chiffre... ou presque!

Un jour les Chalifour transportèrent leurs pénates - les pénates d'été - à «l'autre bout du lac», comme l'on disait. Déjà la région du Manoir Saint-Castin avait perdu de son calme rustique. Le règne de l'automobile s'inaugurait, lequel en trente ans allait saccager tous les beaux sites de la région de Québec. Ils firent l'acquisition de l'immense propriété Pfeiffer, une propriété qui absorbait quelque mille pieds linéaires de la rive du lac, à son extrémité est. Ce magnifique domaine fut morcelé par la suite en raison du

lotissement du terrain. L'antique maison subsista cependant sur un emplacement de fort bonnes dimensions jusqu'au jour où elle fut détruite par l'incendie. Il reste bien peu des maisons de cette époque pour rappeler l'ère des «grandes familles», comme le maire Guy Paquet aime les désigner.

Le nom de Pfeiffer ne figure plus aujourd'hui au bottin téléphonique de Québec. Cette famille d'origine allemande, jadis nombreuse et «avantageusement connue», selon l'expression des journalistes, a complètement disparu de nos parages. Son nom a subsisté pendant plusieurs années dans le commerce local du nettoyage de vêtement, puis toute trace s'est évanouie. La famille Pfeiffer avait produit un artiste, dont il convient de rappeler le nom. Il s'agit de Gordon Pfeiffer, qui peignait des paysages dans la veine si fort appréciée des Canadiens, avec force couleurs, montagnes et conifères, vieilles clôtures et vieilles granges. C'est un peintre dont Québec ne parle plus maintenant. Il n'y eut pas moins son heure de célébrité. *Sic transit gloria mundi.*

Contemporains des Georges Chalifour furent les Wellie Brunet (médecin et pharmacien), les Gérald Martineau, les François Jobin, les J.L. Drolet, autant de noms considérables dans le monde local des affaires. Les enfants de toutes ces familles furent d'ardents sportifs: natation, ski, voile, tennis. Troupe de jeunes qui faisaient la vie et le charme du Lac Beauport.

La maison du docteur Hamel s'identifiait aisément, parmi les autres du Lac Beauport, grâce à son toit rouge vif. Autant il était difficile à l'estivant qui avironnait avec indolence sur le lac de repérer la maison Pfeiffer, dont le vert sombre se perdait dans le feuillage, autant il était impossible de ne pas apercevoir l'enclave de couleur de ce toit rouge au flanc de la montagne verte, au-delà de la propriété Pfeiffer. Les Hamel jouissaient d'un droit d'accès au lac et l'on peut dire qu'ils formaient une famille riveraine

au même titre que les autres villégiateurs dont l'emplacement baignait dans le lac même.

Au cours des années '30, on ne trouvait plus guère de descendants des pionniers du *Waterloo settlement* du siècle précédent. Cent ans après Peter Simons, il n'y restait plus que le vieux fermier Smith, dont la propriété elle aussi allait passer aux villégiateurs.

Parlant de l'époque des pionniers, il convient de mentionner le lien créé entre eux et la famille Morneau, qui fut également un grand nom du Lac Beauport dès les années 1900. En décembre 1900 Archibald Simons avait vendu huit cent quarante acres de terrain à un dénommé Pelletier, lequel les revendit neuf ans plus tard à Jos. Morneau, dont le nom a survécu dans le commerce du bois à Québec. Morneau se livra à l'exploitation forestière au même titre que la *Brown Corporation*, une grande compagnie forestière de l'époque. L'un des fils Morneau, Roland, fut un villégiateur fidèle du Lac Beauport pendant nombre d'années. Deux petites-filles, Michèle et Louise, vivent au Lac et renseignent mensuellement les résidants en faisant circuler, grâce au petit journal municipal mensuel «la Chronique», les nouvelles d'intérêt communautaire.

Dès ces années-là, le Lac Beauport était bel et bien devenu un centre de villégiature. Des garçons et des filles de la ville portaient ses couleurs dans les matchs de ligue qui mettaient en compétition les jeunes de divers centres de villégiature de la région. Si l'on parlait de natation ou de canotage, les éternels rivaux du Lac Beauport étaient le Lac Saint-Joseph et le Lac Sergent. On organisait des régates tous les ans. Chacun des Lacs avait un club nautique pour entraîner ses athlètes en même temps qu'initier les tout jeunes. Si l'on parlait de tennis, le Lac Beauport affrontait à tour de rôle Everell, Château d'Eau, l'Ancienne-Lorette. Le ski n'en était qu'à ses débuts.

À l'été de 1939, le Lac Beauport fut pris d'une fièvre de festivités qui cadrerait bien avec l'état d'esprit de la



population de Québec en général. Car, en 1939, Québec ne croyait pas à la guerre. On aurait dit qu'un ange bienfaisant s'évertuait à distraire les gens. Ou bien chacun sentait confusément que la catastrophe était imminente et qu'après, plus rien ne serait pareil. On se refusait à y penser. Et alors, tandis que la vieille cité de Champlain célébrait le tricentenaire de l'arrivée des Augustines et des Ursulines, le jubilé d'argent de MARIA CHAPDELAINÉ, les quatre-vingts ans du théologien et prédicateur Mgr Louis-Adolphe Paquet, la visite du roi George VI et de la reine Élisabeth, le tricentenaire de l'arrivée à Québec du Français Claude Poulin, l'ancêtre de tous les Poulin du Canada, et que sais-je



Régates au lac Beauport, 1952.  
Au premier plan, à droite, et au  
plan intermédiaire, à gauche,  
apparaissent les drapeaux qui  
forment le fil d'arrivée.

encore, au Lac Beauport on organisait une fête de nuit, qu'on voulait féerique, insurpassable, inoubliable.

On y travaillait d'arrache-pied. En fait on y travailla dès les premiers jours de la belle saison. L'entreprise relevait du Club nautique.

Cette année-là on avait élu le docteur Henri Lapointe commodore du Club nautique. Celui-ci se trouva donc le maître-architecte du plan selon lequel chaque famille du Lac Beauport devait équiper une embarcation avec décorations et lumières en vue de la fête de nuit, fixée au 2 août.

Le nom du docteur Henri Lapointe évoque tout un passé de fastes sportives. Quand l'ère du ski s'ouvrit à Québec, qui figurait déjà parmi les membres du *Quebec Ski Club*? - Eh bien! le jeune docteur Lapointe justement. Et non seulement ce sportif appartient au tout premier club de ski mais il en est déjà une vedette puisque, le 26 février 1921, il se classe second au concours de saut en ski et qu'il remportera le titre en 1922 et en 1923.

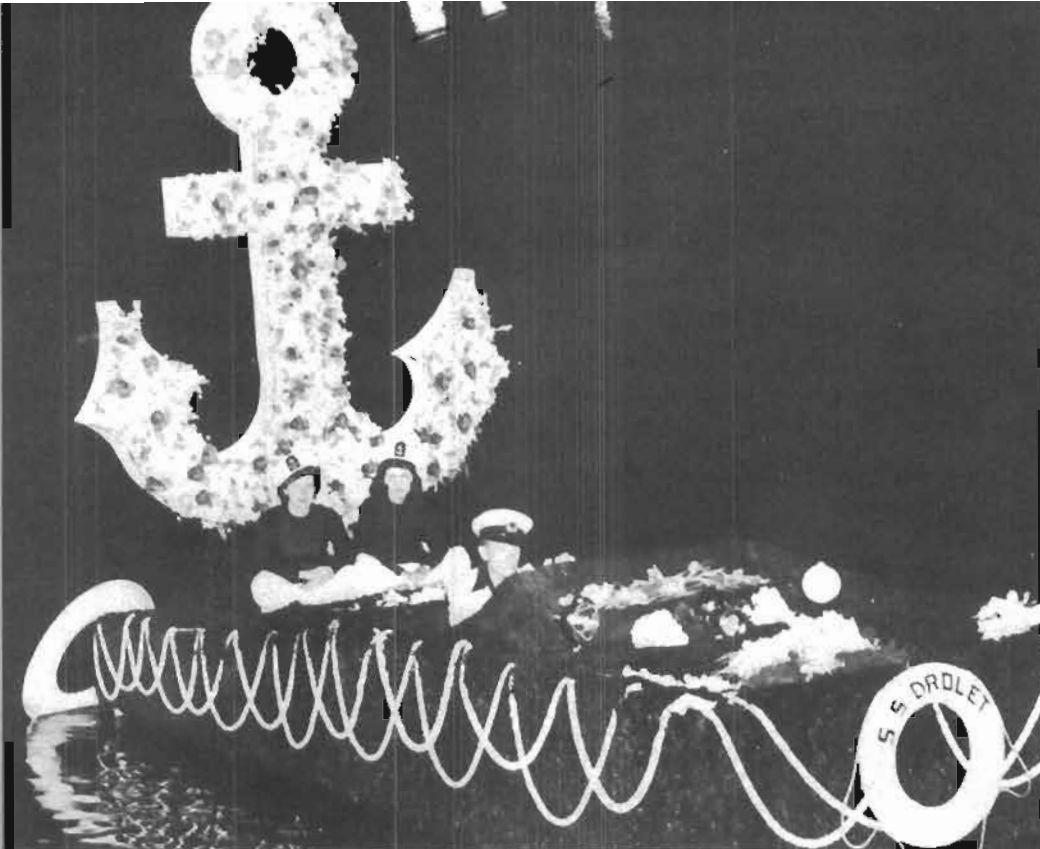
Puisque l'occasion se présente, il n'est pas hors de propos, même si cela forme une digression, de nous arrêter à cette toute première année du ski à Québec, c'est-à-dire la saison 1920-21. L'histoire du ski à Québec, c'est aussi l'histoire du Lac Beauport. Cette année-là le lieutenant-gouverneur sir Charles Fitzpatrick avait offert une coupe au vainqueur d'une course proposée à tous les skieurs de la ville. De son côté le C.P.R. offrait une coupe au vainqueur de la course organisée par le *Quebec Ski Club*, lequel avait son point d'attache au Château Frontenac. Il y eut course le samedi 26 février et le dimanche 27 février. Le parcours fut le même les deux fois. L'on partait du haut de la côte de Sillery, là où se trouvait à l'époque le terminus du tramway, c'est-à-dire à l'angle du chemin Saint-Louis et de la rue Maguire. Les concurrents devaient descendre jusqu'au chemin du Foulon, courir jusqu'au pied de la côte Gilmour, gagner par celle-ci les terrains de Mérici, traverser les Plaines d'Abraham, jusqu'au point d'arrivée. Un parcours de près de cinq milles. Le samedi les coureurs s'arrêtèrent au manège militaire, semble-t-il, tandis que, le dimanche, ils durent par les *Cove Fields* se rendre jusqu'au Château Frontenac. Le concours de saut se déroula sur les glacis de la citadelle, en face de la terrasse Dufferin. La piste de départ était longue de trente pieds et la piste d'élan s'élevait à sept pieds et demi. Il existe des photos des skieurs planant en plein ciel au-dessus du port de Québec. Mais c'était trop beau pour durer. Le règne de l'automobile eut tôt fait de mettre fin pour toujours à ces belles images. Le Lac

Beauport prit la relève quand il fut devenu évident qu'on ne pouvait plus skier dans les rues de Québec.

Vingt-cinq ans plus tard, le 12 avril 1946, quand Michel Dehouck rappela les débuts du ski à Québec dans sa chronique du journal *Le Soleil*, on voyait dans la même page la photo d'un skieur planant entre ciel et neige contre un arrière-plan de montagnes. Il s'agissait du saut record de cent trente-cinq pieds qu'un jeune skieur du nom de Jacquelin Saucier venait de réussir au mont Saint-Castin, au Lac Beauport. Jacquelin Saucier et le docteur Henri Lapointe prennent aujourd'hui, l'un et l'autre, figure de pionniers dans l'étonnante histoire du Lac Beauport. Mentionnons incidemment qu'en 1946 la légendaire skieuse Gaby Pleau, une fille adoptive du Lac Beauport comme tous les jeunes skieurs de cette génération, râflait tous les trophées et qu'elle ouvrait la voie au sport féminin.

Pour en revenir à la fête de nuit du 2 août 1939, le spectacle n'attira pas moins de cinq mille personnes, venues de la ville. Dès 7 heures les curieux remplissaient les routes et, bien avant dix heures, qui était l'heure fixée, tout endroit d'où l'on pouvait apercevoir le lac était occupé par des yeux avides. La seule vue des préparatifs avait de quoi mettre l'eau à la bouche, disons plutôt la flamme à l'oeil. Toutes les familles du Lac Beauport s'étaient pliées au mot d'ordre et chacune présentait son embarcation au grand concours. Car, pour stimuler l'émulation, on avait nommé des juges pour désigner les embarcations les mieux réussies et attribuer les prix. Une fois l'obscurité tombée, les embarcations se mirent à allumer leurs feux l'une après l'autre et à former une ligne lumineuse dont la pointe s'avavançait lentement en suivant les contours de la rive. Il se forma de la sorte un chapelet aux grains multicolores, se joignant à la tête du lac et formant une boucle immense à l'autre extrémité. Il convient sans doute de citer les noms des vainqueurs du concours. Le premier prix fut attribué au docteur Wellie Brunet, dont le sampan ou petite





Fête d'été - 1939

embarcation chinoise à voile unique parut la construction la plus originale. Le deuxième prix alla à Mme Achille Pettigrew (une Lavigneur, Madeleine de son prénom), qui avait une jonque ou embarcation orientale aux voiles cousues sur des lattes horizontales en bambou. Le troisième prix fut adjugé à Jos.-E. Lemieux pour sa barque à rames, la quatrième à Eugène Lavoie pour un voilier particulièrement élégant. Et ce fut le commodore lui-même, le docteur Henri Lapointe, qui recueillit le cinquième prix pour avoir transformé son yacht en maquette du club nautique. Suivirent des feux de Bengale et toutes sortes de réjouissances, tard dans la nuit.

Telle fut l'apothéose de ces belles années que les familles du Lac Beauport avaient connues depuis les années '20. Sans le savoir, les directeurs du Club nautique - docteur Henri Lapointe, D.J. Kaine, Wellie Brunet, Léo Monaghan,



Marc, le fils du champion Alex Alain, du Lac Beauport, portait un T-shirt au dessin fort approprié le jour où cette photo fut prise, soit le 6 juillet 1981. La plaque apposée au trophée se lit ainsi: "course en canot - cinq milles, deux avirons - trophée Lac Sept Îles - championnat comté de Portneuf". Alex Alain remporta ce trophée avec son concitoyen Gerald Dennis en 1950.

Georges Chalifour, docteur Jules Hamel (un fils du docteur Philippe Hamel) et Louis-Philippe Plamondon - avaient organisé une grandiose fête d'adieu pour saluer une époque qui mourait ce mois-là précisément. La fête de nuit du 2 août 1939 fut la manifestation la plus brillante de l'âge d'or de la villégiature au Lac Beauport.

Il ne faut pas croire cependant que la villégiature au Lac Beauport prit fin avec la guerre. Les époques ne disparaissent pas si facilement. Ce qui disparut et qui ne reviendra probablement jamais, ce sont les vacances familiales où des cinq, huit, dix enfants d'une même famille, nichant dans quelque villa immense d'un patelin rural, se liaient d'amitié avec les autres et non moins nombreuses nichées du village et passaient ainsi des semaines à s'ébattre ensemble, à pratiquer les sports d'été et, pour les garçons, à conter fleurette aux filles. Les images de ces belles années insouciantes disparaîtront avec ceux qui n'avaient pas vingt ans en 1939. Ce qu'on vit, à partir de 1946, ce fut un nouveau type de villégiature où les adolescents brillaient par leur absence; aussi un type de villégiature où les séjours d'hiver le disputaient, sinon en longueur, du moins en popularité, aux séjours d'été.

Avant de passer à la villégiature d'hiver, disons un mot du Club nautique, qui a déjà été décrit dans notre chapitre consacré à la PROMENADE D'ÉTÉ. Cette fois, nous donnerons quelques noms, afin de bien souligner le mérite de nombreux chefs de famille qui furent heureux de se dépenser au bénéfice des jeunes. Le chef de file fut Léo Monaghan, «commodore» en 1941 et vraisemblablement jusqu'en 1946, suivi de Jos. Lemieux, Omer Paquet, Marcel Rochette, Édouard Richard, Albert Bourget, Maurice Turcotte, Alexandre Bédard, François Jobin, Marcel Plamondon, Henri Brunet, Patrick Allen, Roger Létourneau, Arthur Fleury, Roland Delisle, Gaston Blouin, Maurice Gagné, Jean Leclerc, Roland Scherrer, John Dacres, Robert Lavoie, Claude Brunet, Raymond Thériault, Murray Couture, André Demers, Antoine Barry et Gustave Turcotte (1979). Pendant une bonne dizaine d'années, le secrétaire en fut Marcel Lavigneur.

La villégiature d'hiver eut elle aussi ses temps héroïques. Car, si de nos jours on se moque de l'hiver, il fut une époque où l'hiver se moquait bien des gens.



À la grande époque des régates annuelles, dans les années '50, entre le lac Beauport, le lac Sergent et le lac Saint-Joseph, Claire Monaghan brillait à l'aviron autant que, l'hiver, elle brillait sur les pentes de ski.

Qu'on se rappelle, par exemple, cette journée du 29 décembre 1969. La tempête faisait rage et tenait prisonnières à l'intérieur de leur chalet toutes les familles du Lac Beauport. Le vent pénétrait par le bord des fenêtres et des portes en ces constructions nullement conçues pour affronter l'hiver, rafistolées plutôt qu'autrement en vue d'assurer les services essentiels. Une couple de fois l'électricité flancha mais elle tint bon, Dieu merci! Avec elle serait partie la pompe qui montait l'eau potable de deux cents pieds sous terre, la lumière qui permettait de lire le journal, la chaleur qui permettait de dormir dans les chambres, fût-ce grâce à quelque branlante installation. Tant que l'électricité tient bon, on se sent en sécurité derrière les fenêtres de sa maison, d'où l'on observe avec sérénité les assauts de la nature. L'homme domine la nature en petite chemise quand le mystérieux fluide qui court dans les fils le tient au chaud et garde ses aliments au froid dans le frigidaire.

En revanche quel bon souvenir l'on garde de ces heures, angoissantes par moments mais combien reposantes, où l'on se voit condamné au repos forcé! L'esprit est à l'arrêt autant que le corps. Autour de la cheminée, qui diffuse une bonne chaleur émanant de la bûche qui flambe, des fauteuils permettent de roupiller si l'on sent le sommeil monter aux paupières. Ou bien l'on se plonge dans un roman policier de Simenon ou d'Agatha Christie. Ou bien on prête l'oreille au fils aîné qui s'exerce à la guitare; ou bien à la cadette, qui pratique sa flûte. Ou bien l'on suit un match de football à la TV: Minneapolis vs Los Angeles ou n'importe quel autre. Les plats circulent: amandes, raisins, oranges, chocolats. Les cafés se multiplient. Et toujours une bûche qui flambe dans la cheminée. Au milieu de tout cela, le chien de la maison cherche sa place, tantôt allongé près du feu, tantôt occupé à courir les parcelles de biscuits et les miettes de bonbon. De grands coups martèlent le plafond: c'est le jeune et son copain qui s'entraînent là-haut pour le hockey. Et le père et la mère d'échanger des sourires de contentement.

De cette villégiature deuxième vague, celle des années '50, un nom émerge parmi tous les autres, celui de l'ancien premier ministre Jean Lesage.

Pendant quelques années le Lac Beauport entretint l'illusion que son territoire, déjà privilégié à tant d'égards, allait posséder la demeure d'été des premiers ministres du Québec. Cela fut vrai aussi longtemps que l'hon. Jean Lesage fut effectivement premier ministre.

Aujourd'hui la présence d'un premier ministre du Québec au Lac Beauport n'est plus qu'un souvenir. Note de regret, dont le Lac Beauport n'est pas exempt.

L'hon. Jean Lesage occupait l'antique emplacement des Smith, sur le côté nord du lac, au coeur du *Waterloo settlement* des pionniers. C'était un emplacement magnifique, faisant face au soleil levant, grâce à une



Photo de l'hon Jean Lesage, alors premier ministre, inaugurant le second neuf trous du club de golf du Lac Beauport, le 15 juillet 1963.

échancrure dans les montagnes vers le sud-est. Le premier ministre s'y retrouvait loin des soucis de la politique. Au club de golf, il se mêlait aux golfeurs comme n'importe lequel d'entre eux et, dans ces fêtes sportives étonnantes que sont les tournois dits "Calcutta", il allait prendre sa place à l'endroit désigné et se soumettait bien volontiers à la stratégie de son chef d'équipe. Nanti d'un assez fort handicap, le golfeur Jean Lesage représentait une dernière ressource pour son équipe: un coup de chance, pourquoi pas? Et s'il allait réaliser le *par* sur un *par* 3? En soustrayant deux coups, l'équipe n'aurait qu'un point à écrire! Comme chacun sait, au golf ce sont les petits chiffres qui l'emportent.

De temps à autre, Jean Lesage aurait appelé au téléphone, assure-t-on, son ami et chef d'opposition, plus tard toujours son ami chef du gouvernement, Daniel Johnson. Ou bien celui-ci l'aurait appelé. Et alors, dans la discrétion la plus

totale, l'on s'entendait en vue du bien commun. Heureuse démocratie où les affrontements politiques n'entravent pas une amitié sincère! C'est au Lac Beauport que l'hon. Lesage apprit la mort de l'hon. Johnson, dont il pleura la perte comme celle d'un frère. Ils auraient pu appartenir à la même formation politique. Mais il ne semble pas qu'on ait jamais vu l'hon. Johnson au Lac Beauport. Ces Montréalais, ils n'ont pas la capitale à la bonne place...!

Comment terminer ces pages consacrées à un peuple heureux? Pendant une bonne dizaine d'années, le Lac Beauport compta parmi ses familles celle du photographe W.B. Edwards, une figure presque légendaire à Québec. Edwards se plaisait à dire: "If you have beauty, we take it; if not, we make it". Toute sa vie cet homme actif poursuivit, l'appareil-photo à l'épaule, les scènes dont il fallait conserver les images. Il fut la mémoire de toute une population qui ne voulait rien oublier de ses grands anniversaires, de sa vie politique, de ses mariages, de ses célébrations religieuses, de ses parades militaires. Toutes ces images touchantes, et de plus en plus savoureuses à mesure que les années passaient, s'accumulaient en son studio en des centaines et des centaines de pellicules. Puis une nuit, une nuit de catastrophe, l'incendie de l'immeuble qui logeait le studio de W.B. Edwards vint tout dévorer. De ces images du passé, faites avec amour, accumulées avec persévérance, rien ne resta qu'un souvenir attendri et une amertume non privée de réconfort. Car la beauté et le bonheur, s'ils sont périssables, sont en eux-mêmes des biens incommensurables. Ces générations sans histoire qui connurent au Lac Beauport image sur image, émotions et sentiments, doux instants et heures exquises, ces générations ont vu au dernier jour tout périr, comme W.B. Edwards.

Mais les images avaient été vus, les émotions et les sentiments avaient été ressentis, les doux instants avaient été vécus, les heures exquises avaient rempli leur

imagination. C'est qu'il y a, avec la prodigalité de la nature, un calcul; avec l'exubérance de la vie, une arithmétique. La nature veut bien nous ramener, chaque matin, une aurore et une lumière nouvelle. Or, chaque fois, elle nous compte un jour. Mais qu'est-ce qu'un jour? - Quelques heures à peine. Le prix payé est donc raisonnable. La vie veut bien nous offrir, chaque heure, un plaisir. Or, chaque fois, elle nous compte 4 000 battements de coeur. Mais qu'est-ce que 4 000 battements du coeur? - Quelques bouffées d'oxygène, quelques calories. Le prix payé est donc raisonnable, une fois de plus. Puis un jour le compte est complet. Comme dans la Bible: «David fils d'Isaïe avait régné sur tout Israël, et les jours qu'il régna furent de quarante ans...»



Photo de l'auteur sur le terrain du club de golf du Lac Beauport, en compagnie du pro Tony Huot, au cours des années '60.

Quiconque a vécu au Lac Beauport, ne serait-ce qu'un moment, lui doit une parcelle de bonheur, peut-être le parfum d'une parfaite journée de juillet, le sourire de parents heureux, les ébats dans l'eau ensoleillée, la voix



puissante du pinson chanteur, une balle de golf fendant bien droit l'azur au-dessus des pelouses, une voile gonflée sur l'eau bleue, l'âtre devant lequel l'enfant s'endort, la bonne odeur de l'herbe coupée, la tempête de neige qui vous aveugle, une violette tapie contre la terre, une boisson froide dégustée dans l'atmosphère torride, un firmament criblé d'étoiles. Tous ceux-là peuvent à l'instar de la nature et de la vie faire le compte de la reconnaissance et l'arithmétique du souvenir.

Les cieux et la terre racontent la gloire de Dieu,  
Et la nature publie l'oeuvre de ses mains.  
Le jour en fait le récit à la nuit,  
Et la nuit le répète au jour.  
Car un jour Dieu fit le Lac Beauport.

## L'ÂGE HÉROÏQUE DE LA BRIGADE DES INCENDIES

**L**e 11 décembre 1969 décédait au Lac Beauport Léo Monaghan, âgé de soixante-six ans. Le surlendemain, dans la colonne des décès, les quotidiens de Québec informèrent le public que Léo Monaghan, directeur de service au ministère provincial du Revenu, époux de Marjorie Drouin, père de Joan, Tom, Anita, Claire et Michael Monaghan, n'était plus.

Cette formule laconique ne rendait pas justice au défunt. Car, au Lac Beauport, la disparition de ce fonctionnaire modeste marquait la perte d'un citoyen éminent. Ce que la notice nécrologique omettait de dire, c'est que pendant vingt-deux ans, soit de 1947 à 1969, Léo Monaghan avait occupé le poste de secrétaire-trésorier de la municipalité de Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport. Mais il fut en réalité beaucoup plus que simplement secrétaire-trésorier. Il faut reconnaître que, pendant vingt-deux ans, Léo Monaghan fut le factotum de la municipalité. Il avait fait sien, peut-être à son insu, l'axiome de César comme quoi il vaut mieux être le premier dans son village que le second à Rome.

Bien entendu, il y a premier et premier. S'il s'agit d'être maire de la municipalité pour être le premier dans son

village, alors dans ce sens-là Léo Monaghan ne le fut pas; mais s'il s'agit de se donner corps et âme, d'être *dedicated*, comme l'on dit en anglais, à son patelin et à tout ce qui le touche, alors dans ce sens-là Léo Monaghan fut le premier.

Il fut conseiller municipal. Quelques mois seulement, du 5 août 1946 au 5 mai 1947. À cette dernière date le conseiller Édouard Richard le proposa comme secrétaire-trésorier de la municipalité. Dûment nommé, Monaghan signa le procès-verbal de la réunion même au cours de laquelle il avait accepté la nomination, procès-verbal rédigé de la main de son prédécesseur Lorenzo Thomassin. Par la suite, de mois en mois jusqu'au 3 novembre 1969, Léo Monaghan signa tous les procès-verbaux, deux cent cinquante-neuf en tout. Il ne semble pas qu'il ait manqué une seule réunion durant ces vingt-et-un ans et sept mois. Au début il rédigeait ses procès-verbaux à la main, comme ses prédécesseurs l'avaient fait. À partir de juin 1949, il les tape à la machine. Bien modestement la technique moderne frayait son chemin à l'intérieur des montagnes du Lac Beauport.



Une figure légendaire du Lac Beauport:  
Léo Monaghan, secrétaire-trésorier de  
la municipalité de 1949 à 1967.

Les Monaghan étaient venus d'Irlande au Canada à l'époque de la Confédération. Michael, le père de Léo, avait alors sept ans. C'est en son honneur que Léo et sa femme donnèrent son nom à leur second fils. Or, vers le tournant du siècle, semble-t-il, Michael Monaghan acheta un grand terrain sur le bord du lac Beauport, attiré là sans doute par quelques compatriotes irlandais comme il s'en trouvait plusieurs à cette époque dans la municipalité. Vers 1928 Léo Monaghan, marié depuis peu, acheta de son père un emplacement, sur lequel il construisit un chalet. À partir de 1940 les Monaghan abandonnèrent la ville et se fixèrent pour de bon au Lac Beauport. Ils avaient déjà leurs aînés Joan et Tom. Leurs trois autres enfants naquirent au Lac Beauport. Depuis ce temps la famille Monaghan a toujours été présente au Lac Beauport. C'est là que les enfants grandirent en même temps que leur père exerçait son activité.

Chaque matin de semaine, hiver comme été, le mari quittait le lac en automobile et se rendait à son travail en ville. Quand les enfants furent d'âge scolaire, leur père les emmenait en ville et les ramenait à la maison le soir. On peut s'occuper des affaires de la municipalité sans pour autant négliger sa famille.

Au plus fort de l'hiver, ces allées et venues familiales connurent des heures épiques. Léo garait son auto au Manoir Saint-Castin et traversait à pied le bout du lac, devenu un champ de neige, pour se rendre chez lui. Le matin l'on devait parfois chausser les raquettes pour venir à l'auto. On utilisait toujours le même chemin, balisé dès le début de la saison, afin que la neige y fût bien dure.

Les soirs et les week-ends appartenaient en partie à la municipalité, dont la maison des Monaghan était le centre officiel, en l'absence d'hôtel de ville. Cela voulait dire pas mal de visiteurs à des heures où les membres de la famille aiment autant jouir de l'intimité. Y compris le maire

Fleming, qui venait le dimanche après-midi, et qui aimait prendre son petit gin du bon vieux temps. Ces interruptions à la vie familiale sont la rançon que partout et toujours l'altruisme et le sens social doivent payer. Le souci de la chose publique devient parfois si envahissant qu'il colle à la personnalité du chef de famille comme une seconde nature. Cet envahissement a comme compensation la place occupée par ce même chef de famille dans la communauté locale. Puisse l'hommage rendu ici à Léo Monaghan dédommager sa famille - bien qu'à retardement! - des ennuis occasionnels que les contribuables du Lac Beauport ne manquèrent pas de lui causer.

Toute la famille était d'ailleurs de corvée à l'occasion, par exemple lors de l'expédition des comptes. Car, au Lac Beauport, l'économie administrative fut toujours de règle. Ce n'est pas d'ici que sont venues les «folies municipales» qui emportèrent certains conseils de ville à cette époque. Quand la municipalité acheta sa première pompe à incendie, elle la paya comptant. Un juste sujet de fierté pour Léo Monaghan. Quand on bâtit le premier hôtel de ville, on le paya comptant. Nouveau sujet de fierté, et pour le maire Louis Fréchette et pour Léo Monaghan. On n'était peut-être pas riche mais on était solvable. Et pour être solvable, il faut être économe; et pour être économe, il ne faut pas gaspiller. Voilà!

Il ne semble pas qu'au début des années '40 le problème des incendies se soit posé aux administrateurs municipaux. Les problèmes de voirie et de construction de maisons monopolisent leur attention. En juillet 1947 ils nomment Léo Monaghan «inspecteur des bâtiments». Puis voici qu'au début de 1949 le ministre provincial des Terres et Forêts nomme trois *forest rangers* au Lac Beauport: Léo Monaghan, Henri Houle et Gerald Whelan.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il ne s'agissait pas là d'une sinécure. Les enfants Monaghan se rappellent

encore qu'à l'occasion leur père devait aller combattre le feu *in the bush*, dans les bois, et que cela durait des heures, parfois quelques jours. L'anecdote du pompier volontaire jetant sa pompe au ruisseau sur l'ordre de Léo Monaghan «*Throw in the water*» pourrait fort bien s'être déroulée sur les terrains de la *Brown Corporation* (une compagnie de pulpe et papier de l'époque) au cours d'un feu de broussailles justement. Il faut dire que Léo Monaghan avait un tempérament de chef et que ce fut toujours lui qui donnait les ordres.

Effectivement le mois d'août 1949 apporta de violents feux de forêt dans la région de Québec, au point que certains villages furent menacés de conflagration. Monaghan et ses compagnons demeurèrent tout le mois sur le qui-vive. Des *helpers* se joignaient à eux. C'étaient tous des volontaires.

Les *fire rangers* s'acquittèrent bien de leur tâche à n'en pas douter puisque le procès-verbal de l'assemblée du conseil municipal du 7 novembre 1949 rapporte l'adoption d'une résolution comme quoi, le ministère des Terres et Forêts ayant demandé de nommer les mêmes *fire rangers* en 1950, la municipalité demande de son côté un prêt du gouvernement en vue de l'achat d'équipement destiné à combattre les incendies. J'imagine que Léo Monaghan et compagnie se plaignaient d'être privés de moyens adéquats dans leur lutte contre l'élément destructeur. On peut considérer cette résolution du 7 novembre 1949 comme l'acte de naissance de la brigade des incendies du Lac Beauport. Afin de prévenir une objection de la part du gouvernement ou des contribuables, le procès-verbal ajoute: «Le secrétaire-trésorier offre son garage pour loger l'équipement en question, si on l'obtient». Le gouvernement fit la sourde oreille, comme l'on pense bien.

En 1952 le conseil municipal fit un pas de plus. Le 11 février de cette année-là il adopta une résolution imposant aux *fire rangers* de s'occuper des incendies dans les bâtiments privés

ou publics, ajoutant qu'ils seraient payés en conséquence. Et enfin, deux mois plus tard, le 7 avril, le grand jour se lève (ou plutôt il se couche puisque le conseil municipal siégeait le soir): «... résolu que le secrétaire-trésorier fasse l'achat d'une *Hale fire pump model HPZZ high pressure*, transportante et montée sur roues, et aussi d'un boyau à incendie en forêt (*forestry fire hose*) d'un pouce et demi de diamètre et de mille pieds de longueur».

Bien entendu, le camion-pompe logea dans le garage de Monaghan, moyennant le loyer plus que modique de cinq dollars par mois, ainsi qu'il fut convenu le 2 juin 1952.

À partir de ce jour-là le scénario qui allait devenir familier à la population du Lac Beauport commença à se dérouler. Aussitôt découvert un début d'incendie, on appelait chez Monaghan. Durant que son mari endossait les vêtements appropriés et se précipitait vers son garage (et, plus tard, au garage municipal), sa femme appelait les pompiers volontaires. Bientôt une petite équipe d'hommes se retrouvaient au lieu du sinistre. Combien de maisons la brigade de feu - qui paraissait n'être chaque fois qu'une improvisation -, combien de maisons a-t-elle sauvées de la destruction? Aucune probablement. Il s'agissait presque toujours de chalets ou de maisons rudimentaires qui brûlaient comme des boîtes d'allumettes. Mais les hommes empêchaient le feu de se propager. Bien des fois ils stoppèrent à son début un feu de cheminée; bien des fois ils sauvèrent de la catastrophe d'un feu de broussailles l'auteur imprudent d'un feu de feuilles mortes. Les sorties de tous genres au volant de son camion-pompe mettaient passablement d'excitation dans la vie du secrétaire-trésorier et lui créaient une légende.

Vint l'apothéose, mercredi le 19 novembre 1958. Toutes sortes de perturbations secouèrent l'Amérique du Nord ce jour-là. À Charlevoix, État du Michigan, la tempête, qui faisait rage dans le nord du lac Michigan, brisa en deux un



Manoir Saint-Castin - scène d'hiver - vers les 1950

cargo et les marins furent précipités à la mer. À El Toro, État de la Californie, un avion de combat de la marine américaine rata son atterrissage et alla se placer sur une voie ferrée, sur laquelle filait à 75 milles à l'heure un train de passagers, ce qui entraîna une furieuse collision. Au Lac Beauport, un vent violent permit aux flammes, surgies de l'intérieur, de dévorer en moins de trois heures le Manoir Saint-Castin et ses deux annexes flambant neuves, si neuves qu'on ne les avait pas encore inaugurées. Le lendemain, dans les quotidiens de la capitale, le Lac Beauport vola la vedette au premier ministre Maurice Duplessis et à tous les membres de l'Assemblée législative qui venaient d'inaugurer une nouvelle session de la législature.

Léo Monaghan eut son nom à la une; le Manoir Saint-





Manoir Saint-Castin - la faim des sportifs, vers les 1950

Castin aussi; la municipalité du Lac Beauport aussi. Du premier on signala que sous sa direction en tant que chef, les pompiers du Lac Beauport, de Notre-Dame-des-Laurentides, de Charlesbourg et un détachement de la brigade de Québec avaient conjugué leurs efforts et dirigé une quinzaine de jets d'eau vers le brasier. Du second, on rappela que cet hôtel avait acquis un renom universel le printemps précédent alors que l'industriel américain Cyrus Eaton y avait tenu la conférence de Pugwash, à laquelle les savants du monde entier avaient participé. De la municipalité, les journalistes ne manquèrent pas de dire que c'était un magnifique endroit de repos et de sports d'hiver et d'été (on ne savait pas trop comment traduire «*resort*», qui en anglais aurait été le terme approprié).

Profitons de l'occasion pour glisser un mot sur les *Pugwash Conferences* de Cyrus Eaton, ce riche industriel de Cleveland qui s'était pris d'amitié pour le Lac Beauport et le Manoir Saint-Castin. Il s'agissait de meetings annuels consacrés à la science et aux affaires internationales. Apôtre du rapprochement Est-Ouest, Eaton y conviait savants et chercheurs du monde communiste aussi bien que du monde capitaliste. À la suite de la publication d'un texte de Bertrand Russell et d'Albert Einstein réclamant une rencontre de pensée sur la science et sur la paix mondiale, une première conférence eut lieu en juillet 1957 à la résidence d'été de Cyrus Eaton. Vingt-deux savants renommés y participèrent. Celle de 1958 eut lieu au Lac Beauport. Ce nom curieux de «Pugwash» est celui d'un village de pêche de la Nouvelle-Écosse, place natale de Cyrus Eaton. Pendant plusieurs années la direction du Manoir Saint-Castin inscrivit le nom de l'industriel américain au-dessus de la porte d'entrée de l'une de ses suites. À bien des égards Cyrus Eaton était resté canadien puisqu'il possédait l'*Ungava Iron Ores Company Limited* et qu'il faisait régulièrement son apparition au Lac Beauport.

Pour en revenir aux Monaghan, l'air vif des montagnes du Lac Beauport et le vent de sport qui soufflait sur la localité en ces années-là firent de tous les membres de la famille des sportifs. Le père l'était à sa manière puisqu'il se livrait à l'élevage des chiens esquimaux et que, l'hiver, il les attelait et s'en allait par monts et par vaux comme dans le bon vieux temps, rentrant chez lui, le soir, fourbu mais heureux. L'été Léo s'occupait des régates qui traditionnellement opposèrent les jeunes du Lac Beauport à ceux du Lac Saint-Joseph et à ceux du Lac Sergent; l'hiver il s'occupait de concours de ski, agissant à l'occasion comme chronométrateur. En cela Léo Monaghan se comportait à la fois comme un bon citoyen et comme un bon père de famille puisque ses enfants participaient à tous les sports.

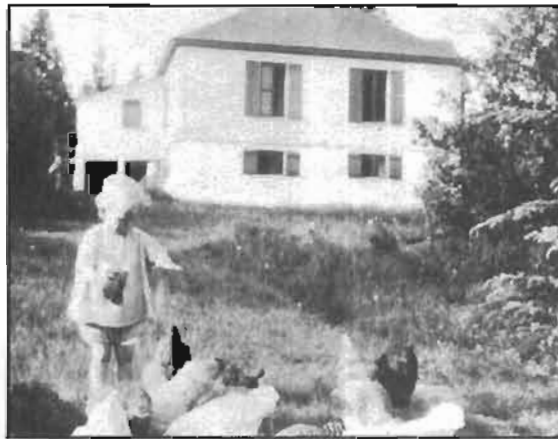
Il convient de signaler que les jeunes Monaghan croissaient en âge et, sinon en sagesse, à tout le moins en vigueur. À en juger par l'efflorescence du type physique, on se trouve au milieu d'une famille heureuse et agissante. C'étaient des jeunes éclatants de santé et d'entrain. Chacun des enfants brilla à son tour dans les sports pratiqués au Lac Beauport, à commencer par l'aîné Joan, qui dès 1953 prenait part aux concours féminins de ski provinciaux, fut présidente du Club École de ski Saint-Castin et devint instructrice de ski; suivie de Tom, qui recueillit sa large part des trophées de ski, fut membre de l'équipe nationale de ski en 1955 et 1958 et, à l'aviron, participa au championnat du monde à Prague, en Tchécoslovaquie; d'Anita, qui skiait dans la foulée de sa soeur aînée; de Claire, avironneuse émérite et non moins bonne skieuse, qui remporta son premier trophée de ski à huit ans sur les pentes du mont Sainte-Anne, à qui *Le Soleil* du 8 février 1958 consacrait un article intitulé «Trois fois championne à quinze ans», fit partie en 1959 de l'équipe nationale de ski et en 1969 de l'équipe olympique canadienne de ski à Squaw Valley; Michael, qui brilla à l'aviron aux côtés des frères Jean Barré et Denis Barré, de renommée olympique.

Ce qui plait à tout le monde, c'est que Tom Monaghan et Claire Monaghan (Mme Gordon Labossière) vivent au Lac Beauport. Ils y sont nés et ils y auront vécu, rejoignant ici les vieux noms de la municipalité, les Simons, les Alain, les Dennie, les Houle, les Whelan, etc. Espérons que ces familles de pionniers pourront s'y perpétuer.

En 1968 la municipalité engagea un chef des pompiers à plein temps, quitte à faire de lui le directeur de l'ensemble des services municipaux, six mois plus tard. De Léo Monaghan le titre de «chef» passe à son successeur John Bignell, fils de Cyril Bignell, un pionnier du Lac Beauport.

Tout un personnage que John Bignell! À la fois *jack of all trades* et *busy body*. On est comme ça, j'imagine, quand on

est venu au monde avec une nature puissante, qu'on déborde d'énergie et qu'on a le goût de tout essayer. Dès son adolescence, quand John Bignell entendait la sirène du petit camion de Léo Monaghan (avant l'achat du camion-pompe), le voilà qui accourt avec une vieille «canistre», grimpe à bord et se met à la disposition du chef. L'une de ses tâches était de «virer les hoses de bord», ce qui signifie probablement les *connecter* alternativement de côté et d'autre de la pompe portative. John se rappelle encore comment, au feu de la chapelle catholique, on utilisa la pompe à rebours, siphonnant l'air au lieu de l'eau et poussant l'air dans l'eau au lieu de projeter l'eau sur le brasier. Tout le monde s'arrachait les cheveux de ce qu'il ne venait pas d'eau. Ce fut John Bignell qui rétablit la situation. Décidément, cette pompe portative connut toutes sortes d'avatars!



Maison Bignell, Lac Beauport. Photo datant des années 1900. L'enfant montré parmi les poules en devint le propriétaire par la suite: Herbert B. Bignell.

La vocation de John Bignell à la brigade des incendies naquit donc de l'exemple et de l'inspiration de Léo Monaghan. Il faut dire que les maisons Bignell et Monaghan étaient presque voisines, à l'extrémité ouest du lac, et qu'il était facile aux enfants Bignell d'épier les agissements de leur important voisin.





Industrie de la glace au Lac  
Beauport. Dans les années 1920.  
Archives Publiques du Canada.

Les Bignell étaient l'une des plus vieilles familles du Lac Beauport. Le grand-père de John, le notaire William Bignell, qui exerça sa profession à Québec de 1839 à 1886, s'y était amené dès les 1860. Il y tint feu et lieu, ce qui signifie qu'il y demeura à longueur d'année. À l'époque du fils, Herbert Blake Bignell, la maison rustique de William (elle était faite d'un carré de pierre reposant sur le sol, sans cave) devint une villa d'été. Les Bignell n'en continuèrent pas moins de jouer un rôle dans la municipalité, où ils venaient assidûment chaque été.

L'on doit à Me William Bignell un contrat historique, celui de la cession ou «*conveyance*» par Joseph Pépin dit Lachance et Apolline Bureau, son épouse, en faveur de Joseph Bigaouette, le 19 mai 1882. De ce contrat se rapportant au site du subséquent hôtel Bigaouette, devenu plus tard le Manoir Saint-Castin, la municipalité du Lac Beauport possède une belle copie authentique, écrite de la main d'un copiste et portant la signature du notaire. C'était l'âge de l'agriculture. Aussi bien le contrat stipule-t-il que les vendeurs cèdent et transportent à l'acheteur «... all the household furniture, piano, beds, bedding-crockery and glassware, stoves, knives and forks, pictures and other effects and things being or to be found in the several dwelling houses on said land and also the stock & farming implements belonging to the said establishment, including horses, cows, carriages, carts, harness, poultry, sheep, fishing boats and other things...»

Les Pépin dit Lachance étaient là depuis 1851, ayant acheté de Caroline Charlotte Johnston, épouse de David Vass, laquelle avait succédé à William Shadgett le 15 janvier 1839, après l'échec de ce dernier et de son école d'agriculture.

La maison des Bignell existe toujours, cette vieille maison reposant sur un solage de quatre pieds de largeur, avec son four à pain réuni à la cheminée, inséré qu'il est dans le même bloc de maçonnerie. Ce trait de l'architecture de la maison



Enlèvement de la neige au Lac Beauport, dans les années 1940. Archives Publiques du Canada.

Bignell est assez particulier, mais très logique aussi puisque la chaleur du feu pouvait tout aussi bien cuire le pain que réchauffer l'air de la maison. Celle-ci appartient présentement au couple Lampron-Désilets, qui l'a acquise en 1978 et en a fait une restauration admirable, dégageant les murs de pierre à l'intérieur et réparant tous les éléments de l'extérieur.

Donc le jeune John Bignell faisait partie de l'équipe des pompiers volontaires. De 1954 à 1965, le voici contracteur de neige; en 1966, aviculteur au rang du Brûlé et grossiste en volaille. Chemin faisant, il s'impliquait de plus en plus dans le travail de la brigade des incendies. Il devint assez normal de lui accorder le poste de chef en 1968. D'autant plus normal que John était aussi un passionné de politique municipale. Il faisait partie de cette petite foule bruyante et bon enfant qui venait chaque mois non seulement assister mais participer à la réunion du conseil municipal.



Comme dans les contes, John Bignell maria la maîtresse d'école, Gloria Després, dont le père venait des îles Jersey. Cela se fit le plus simplement du monde. La jeune Gloria pensionnait chez les Simons, au bord du lac. Elle devait se rendre au chemin Fleming (maintenant chemin du Village) où se trouvait la petite école blanche (aujourd'hui la bibliothèque publique, qui a reçu le nom d'«Héritage») où elle enseignait. Compatissant, John Bignell l'invitait à prendre place auprès de lui dans le camion à la devanture duquel il avait installé sa charrue à neige. Une histoire toute simple du bon vieux temps.

En toutes choses le chef Bignell savourait et retenait le côté divertissant. Ainsi, à l'époque où les réunions du conseil municipal se tenaient au sous-sol de la maison du conseiller Édouard Richard, John Bignell faisait partie de l'assistance que la discussion des affaires publiques, plutôt savoureuses, du Lac Beauport avait mise de bonne humeur. On s'en allait ensuite au *Pagoda Inn* y déguster un «thé chinois». Au cas où vous ne le sauriez pas, ce brave Seto Sing, le propriétaire du *Pagoda Inn*, n'avait pas encore obtenu sa licence de la *Commission des Liqueurs* (la *Société des Alcools* du temps) et servait une boisson mystérieuse comme s'il se fût agi d'un thé britannique, cela afin de ne pas éveiller les soupçons. John Bignell se rappelle aussi la venue au Lac Beauport de Tyrone Power et de Sonja Henie en 1943, en vue du film *Wintertime*, alors que Léo Monaghan, bien entraîné aux sports d'hiver, doubla, dit-on, l'acteur américain quand vint le moment de la course de chiens.

Si le chef Léo Monaghan avait eu «son» feu en novembre 1958 avec l'incendie du Manoir Saint-Castin, John Bignell eut le sien en mars 1970 avec l'incendie de l'auberge Au Fanal. Pendant que ça flambait, les pompiers volontaires travaillaient frénétiquement à percer une couche de glace de quarante-huit pouces d'épaisseur en vue d'arriver à l'eau du lac. Catastrophe! On était resté trop près du bord.

Heureusement que la municipalité venait de se pourvoir d'une bonne perceuse. On se reprit aussitôt, si bien qu'en moins de dix minutes l'eau sortait à flots du boyau. En vain cependant car il s'agissait de la vieille construction de bois des demoiselles Zuorro, une proie toute désignée pour l'incendie une fois transformée en auberge.

John Bignell ne voulut négliger aucun des attributs de son rang de chef des pompiers. Aussi bien fit-il peindre en rouge sa propre automobile; il y inscrivit en grandes lettres noires les mots SERVICE DES INCENDIES; il y greffa lumières et signaux. Comme John agissait aussi comme inspecteur des bâtiments et qu'à ce titre il s'accordait une tournée quotidienne sur le territoire, ses randonnées dans son auto rouge sont restées légendaires. Légendaire aussi l'étoile énorme qu'il s'était fait tisser et qu'il portait de façon ostensible, non moins que son casque de pompier, fait de cuir à la façon des pompiers de la vieille ville de New York. Personne ne pouvait ignorer qu'il y eût au Lac Beauport une brigade des incendies et que cette brigade eût à sa tête un chef dynamique et toujours sur le qui-vive.

Sous la présente administration municipale, un chef et cinq équipes composées d'un capitaine et de quatre hommes montent à tour de rôle une garde de vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La brigade des incendies s'est délestée des manières plus ou moins improvisées de jadis. Il n'y a plus ce folklore du temps des Léo Monaghan et des John Bignell. Le volontariat n'a pas disparu toutefois mais c'est un volontariat mitigé, dans la mesure où l'on ne saurait priver de rémunération des hommes qui se soumettent régulièrement à des exercices, s'astreignent à des gardes obligatoires, enseignent la prévention des incendies. Les méthodes du passé n'ont donc pas disparu en entier. Chacun des pompiers vaque à ses occupations et c'est par téléphone qu'on les rejoint, le cas échéant. Et les téléphones, ce sont les femmes des capitaines qui les font, comme jadis

Marjorie Monaghan et Gloria Bignell. Gloire aux pionniers et aux pionnières qui, dans leur ardeur à servir le bien commun, ont imaginé spontanément un système aujourd'hui efficace et peu coûteux!

Et la discipline règne. Elle demeure à la base du système. Elle en garantit d'ailleurs la permanence.

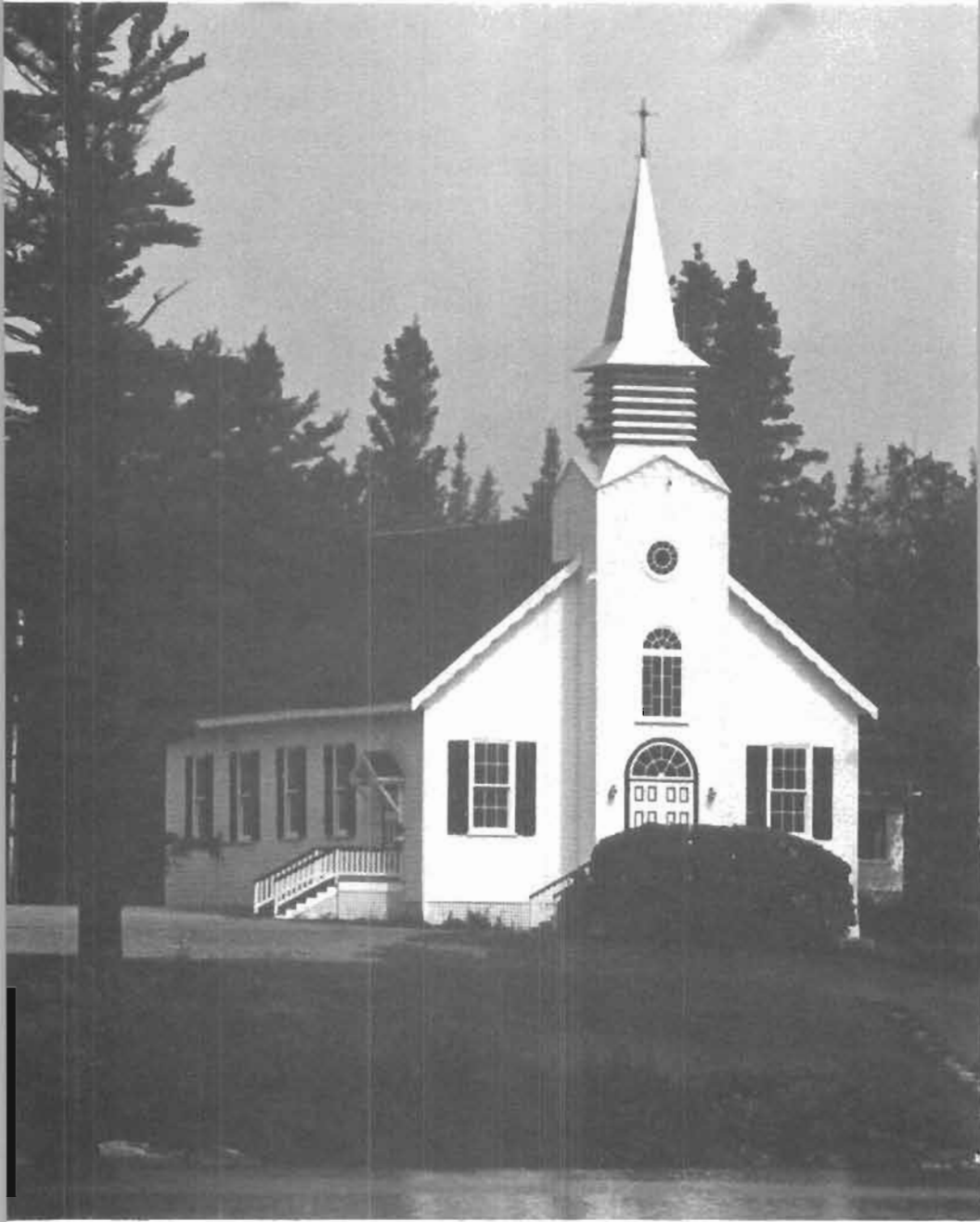
Parlons d'efficacité. On faisait autrefois des gorges chaudes au sujet des pompiers volontaires. On disait qu'ils formaient la brigade «qui sauvait les solages». Ce temps est révolu. Grâce à une combinaison judicieuse de techniques éprouvées de lutte à l'incendie, d'appels à la prévention et d'application sans indulgence des sanctions appuyant les règlements municipaux, les autorités ont réussi à réduire des deux tiers les sorties «sérieuses» des voitures à incendie. Les autres sorties se limitent aux fausses alarmes, à quelques feux d'herbe, aux feux d'autos mis délibérément par leurs propriétaires sur quelque route déserte à la limite du territoire.

Ce système moderne, qui pourtant ne rompt pas avec le passé, porte un nom. Il s'appelle «André Demers». Pendant cinq ans chef des pompiers, c'est-à-dire de 1974 à 1979, ce dernier a mis sur pied le système actuel, qui est celui d'un volontariat structuré et rationalisé.

Voilà en somme une histoire qui en vaut bien une autre. On ne s'étonnera pas trop qu'à partir de débuts assez primitifs en matière de lutte à l'incendie, la municipalité de Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport en soit venue à se voir décerner le trophée de la petite localité, c'est-à-dire de moins de trois mille âmes, la mieux défendue contre le sinistre du feu dans la province de Québec. C'était en 1975. Sur la plaque apposée au trophée on peut lire: **HOMMAGE DE L'ASSOCIATION DES TECHNICIENS EN PRÉVENTION INCENDIE DU QUÉBEC À LA MUNICIPALITÉ DE SAINT-DUNSTAN-DU-LAC-**

BEAUPORT, 1ère place, classe F, lors du concours de la prévention des incendies 1975. Honneur au mérite!

En terminant ce chapitre, qu'il nous soit permis de dire un mot du successeur de Léo Monaghan au poste de secrétaire-trésorier de la municipalité. M. Henri Zicat occupe ce poste depuis février 1970. Le premier procès-verbal d'une réunion du conseil municipal qu'il signa fut celui de la réunion du premier lundi de février 1970. Zicat est le digne successeur de Monaghan, tant par l'intérêt qu'il porte à la chose publique que par sa connaissance réelle des lieux, des choses et des gens. De la même manière que jadis Léo Monaghan était le collaborateur, l'ami et le confident du maire, de la même manière le maire actuel n'a pas de meilleure mémoire, de meilleure voix et de meilleure main qu'Henri Zicat. Quand un maire délibère, cela se passe en bonne partie dans le bureau du secrétaire-trésorier. Et ce que Zicat représente de collaboration et d'aide pour le maire, il le représente aussi pour les conseillers municipaux et pour l'ensemble des citoyens.



SAINT DUNSTAN ET  
SAINT JAMES ET LES ABBÉS GARANT



e maire du Lac Beauport se demande souvent quelle sorte d'homme était saint Dunstan.

Car c'est un saint introduit de fraîche date au Canada. En réalité il s'agit d'un ermite très ancien, devenu conseiller des rois, réformateur de monastères et archevêque de Londres. Chose très étonnante pour nous qui avons du mal à nous représenter une Angleterre catholique, saint Dunstan est beaucoup plus un saint anglais qu'un saint irlandais. Cette découverte est déjà un peu gênante pour monsieur le maire, qui n'a toujours vu dans le patron de la municipalité qu'un Irlandais pur sang. De vraiment irlandais, on ne trouvait chez lui que son éducation, qu'il aurait reçue de moines irlandais. Comme ce fut un homme admirable, puissant et célèbre, les Irlandais ont jugé qu'il leur faisait un bon patron.

On croit qu'il était fort habile à travailler le métal, qu'il savait fabriquer les cloches et les orgues, qu'il était musicien, qu'il pouvait écrire et dessiner. Le maire l'imagine bon vivant, fortement entreprenant et remarquablement

débrouillard. On ne saurait dire mieux à la louange des Irlandais en général.

Qui le proposa comme patron de la paroisse du Lac Beauport? On ne le sait pas. En revanche il est facile de retracer l'époque où il fut question de lui pour la première fois. Cela remonte à l'année 1830, l'année où les Irlandais du Lac Beauport - tous catholiques - demandèrent à l'évêque de Québec de leur accorder un missionnaire. Cette requête était à la fois légitime et raisonnable. Légitime parce que ces braves gens devaient se rendre jusqu'à l'église de Charlesbourg s'ils voulaient s'acquitter de leurs devoirs religieux; raisonnable puisqu'ils s'engageaient à voiturier le missionnaire, à le nourrir et à lui verser une somme annuelle de quinze *pounds*. Le seigneur Duchesnay céda aux autorités ecclésiastiques un emplacement du *Waterloo Settlement* en vue de la construction d'une église. Il s'agit du site présentement occupé par la chapelle catholique. Il est fort probable que les syndics nommés en vue de la construction de la chapelle suggérèrent saint Dunstan comme patron de la mission et titulaire du futur temple. D'après les archives, ces syndics furent James Kelly, Michael Scully et William Foran.

Quant au missionnaire nommé pour s'occuper des catholiques du Lac Beauport, son nom est passé à l'histoire elle-même car il en vint à écrire une histoire du Canada. Il s'agit de l'abbé J.-B. Antoine Ferland, qui était alors vicaire de la paroisse du faubourg Saint-Roch, à Québec. De son petit troupeau, l'abbé Ferland nous a laissé la description suivante: «Une cinquantaine de familles, écrit-il, sont établies au Lac Beauport et peuvent donner à peu près deux cents et quelques communiants. Les pauvres gens, longtemps abandonnés, montrent un grand désir d'être instruits dans les vérités de la religion. Cependant l'on ne saurait s'attendre à trouver beaucoup d'instruction religieuse parmi une population qui ne s'est fixée en ce lieu

qu'après avoir été longtemps errante».

En 1839 l'évêque de Québec fit sa visite pastorale à la «mission du lac». Il y recensa trente familles catholiques et soixante-huit familles protestantes. Dans le mandement consécutif à sa visite, l'évêque mentionne expressément «la chapelle de Saint-Dunstan», ce qui montre que ce nom était dès lors acquis.

En réalité les choses n'allèrent pas bien. On dut souvent changer de missionnaire. Finalement cette tâche échut au curé de Charlesbourg. Or ce dernier ne pouvait pas quitter son église le dimanche. Il s'occupait du Lac Beauport sur semaine. Mais alors les fidèles ne se présentaient pas à la messe, non pas par mauvaise volonté mais parce qu'ils étaient aux champs. D'autre part, ils étaient trop pauvres pour loger et nourrir un prêtre en permanence. On n'imagine pas combien ces nouveaux venus pouvaient être pauvres. Et puis, si l'on se paie un curé, il faut aussi un sacristain, etc.

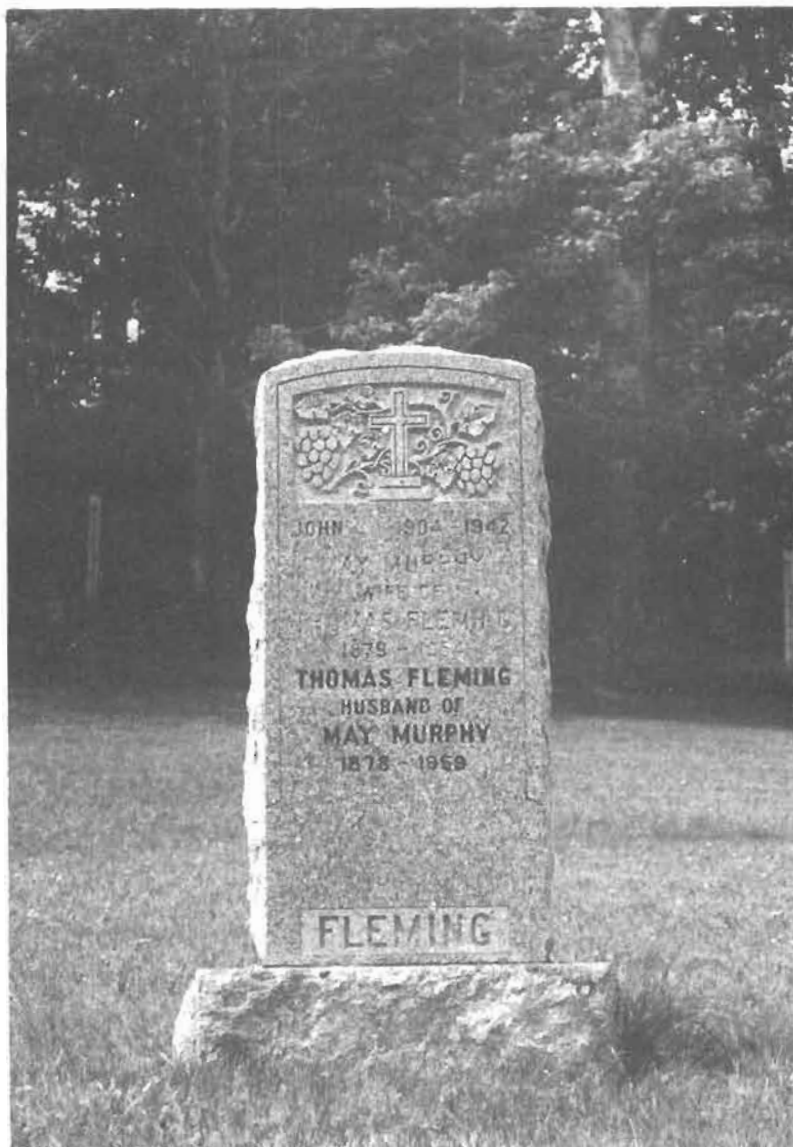
Les fidèles se montrèrent persévérants. Ils présentèrent requête sur requête, si bien qu'en 1853 apparut la paroisse, et non plus seulement la mission, de Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport.

L'histoire canonique de Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport mérite une brève mention. Le 9 mars 1853 l'évêque de Québec érigeait le territoire en paroisse. On me croira si l'on veut: cette paroisse devait durer jusqu'au 23 novembre 1973, alors que l'évêque de Québec la supprima. Voilà ce que les documents officiels nous apprennent. Et pourtant, durant ces cent vingt années, on ne vit jamais un prêtre résider au Lac Beauport. La réalité vécue est la suivante. Comme les fidèles catholiques de Saint-Dunstan n'étaient ni assez nombreux ni assez riches pour s'accorder un curé, ce furent au début les prêtres de Sainte-Brigitte-de-Laval et de Sainte-Thérèse-de-Lisieux qui vinrent exercer le saint ministère dans l'église édifiée sur le site de l'actuelle



chapelle, à cette différence près que la vieille église était alignée de l'est à l'ouest conformément à la tradition liturgique, alors que la présente chapelle, perpendiculaire à la rive, est orientée selon un axe nord-sud. Le 17 juillet 1909, l'évêque créa la paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes-des-Laurentides, à l'ouest, et lui donna comme territoire un domaine qui englobait effectivement celui du Lac Beauport. L'église de Saint-Dunstan ne fut plus dès lors qu'une chapelle, c'est-à-dire une église n'ayant pas le titre de paroisse. Mais le document épiscopal n'abolissait pas expressément la paroisse de Saint-Dunstan. Celle-ci subsista, théoriquement, jusqu'au 23 novembre 1973, alors que l'évêque la supprima en toutes lettres. Depuis cette date il ne fait plus aucun doute que les fidèles catholiques du Lac Beauport sont des paroissiens de Notre-Dame-des-Laurentides. Mais ils ont toujours leur chapelle, le joli temple de bois, peint en blanc, qui paraît veiller sur le lac.

On ne saurait parler de la chapelle catholique de Saint-Dunstan sans penser du même coup aux deux prêtres qui n'ont cessé, depuis 1931, de prodiguer leur ministère à la population catholique du Lac Beauport. Deux prêtres qui sont deux frères: l'abbé Charles-Omer Garant (devenu plus tard évêque auxiliaire de Québec), prêtre du séminaire de Québec, qui agit comme desservant de Saint-Dunstan de 1931 à 1948, et l'abbé Jean-Marie Garant, du séminaire de Québec également, qui prit la relève à partir de 1948. On appelait l'abbé Charles-Omer le «curé du Lac Beauport». Pendant quelques années les deux abbés Garant venaient ensemble au lac, la population jouissant ainsi de deux messes dominicales. Depuis 1966, l'abbé Jean-Marie Garant, assisté d'un autre prêtre, assure le service dominical tous les dimanches de l'année. On le désigne lui aussi comme le «curé du Lac Beauport». Avant cette date, on célébrait la messe au lac depuis le début de juin jusqu'à la fin de l'année. Il est touchant de penser que deux prêtres



Pierre tombale de feu le maire Thomas Fleming au cimetière catholique du Lac Beauport.

dévoués ont consacré tous leurs weekends, pendant une si longue période de temps, au ministère sacré. Hommage à ces deux âmes sacerdotales qui, depuis quarante-deux ans, ont maintenu le culte dominical au Lac Beauport!

Le Lac Beauport compte une seconde église, à l'ouest de la première, au pied d'une côte digne des montagnes jusqu'au jour où il fallut la redresser, l'atténuer et l'asphalter. C'est l'église protestante, dédiée à *Saint James*. S'agit-il de saint Jacques le Majeur ou le Mineur ou de saint Jacques de Compostelle? On ne sait pas trop. Il s'agit en réalité de la *St. James Episcopal Anglican Church*, paroisse fondée en 1837. Avec les années le nombre de ses paroissiens a beaucoup diminué. - De toute façon c'est une bien jolie église, toute menue, avec un pignon au milieu de la façade. Elle apparaît sur des milliers de photos et de ce fait appartient à la légende du Lac Beauport.

Cette église aura bientôt cent ans, ayant été érigée en 1890. Elle remplaçait alors une église déjà vieille de cinquante ans. Comme quoi, du temps des pionniers, la louange du Seigneur n'a pas été mise en oubli. En 1940 de grandes célébrations soulignèrent le jubilé d'or de *St. James Church*. Un jeudi de juin on se réunit tout d'abord chez les Peter Simons. Puis les membres de la communauté se transportèrent à l'église. La *Quebec Diocesan Gazette* du 5 septembre 1940 publia le récit de cette journée commémorative. Cela fait un peu nostalgique de relire maintenant ces pages, l'église familière ne se voyant plus du nouveau chemin et les fidèles anglicans n'étant plus qu'une poignée au Lac Beauport. Ne mentionnons qu'un nom, celui du révérend P.R. Roy, nommé desservant de *St. James Church* en 1923 et qui exerçait encore ce ministère dix-sept ans plus tard. «*Thus St. James' Church, Lake Beauport, de conclure le narrateur, of beautiful gothic architectural design, nestling among the Laurentian Hills, rich in noble traditions and faithfully and regularly ministering to the local*



La *St. James Church* fut construite en 1890 et inaugurée le 20 juillet de la même année. Elle remplaçait la vieille église, laquelle datait de 1840, la paroisse épiscopale anglicane ayant été établie dès 1837.

*residents and to the summer residents, in some ways stands unique among the Anglican country churches in Canada».*

On retrouve dans les registres primitifs de *St. James* les tout premiers noms du *Waterloo Settlement*. On y baptisa un premier enfant, William Allen Jewell. On y célébra un premier mariage, celui de Henry P. Nightingale et de Martha Dodd Simons. On y célébra des premières funérailles, celles de William Thomson. Le cimetière, quant à lui, était resté là où il se trouve présentement. Cela paraît curieux que le cimetière soit si éloigné de l'église. La raison en est qu'il est beaucoup plus ancien. Les presbytériens y avaient construit une église, qui n'était guère mieux qu'une cabane de bois. Le cimetière s'appelait aussi *St. James*.

Le second mariage célébré à *St. James Church* fut celui de Peter McNeil Simons et de Mary Ann Sangster, mariage que nous rappelle ce bel exemplaire de la Bible dont on leur fit présent à cette occasion et qui est jalousement conservé chez les Simons.

Rappelons que le constructeur de la jolie église protestante du Lac Beauport fut Abraham Saint-Pierre, dont on ne sait pas s'il fut protestant ou catholique. Au jubilé d'or, le brave homme était là, âgé de quatre-vingt-sept ans, se portant comme un charme et fier de son oeuvre.

On peut à bon droit se demander quelle sorte de fidèles furent les membres de la communauté irlandaise catholique et ceux de la communauté protestante (laquelle comprenait principalement des anglicans et des presbytériens).

Tout indique que ce furent des hommes rudes, de bons chrétiens sans doute mais des chrétiens rudes; des femmes saines, dures à la tâche, des chrétiennes sans détour.

Ils n'avaient ni le goût ni les moyens d'aller à l'église. D'ailleurs ils ne furent jamais nombreux et ils furent toujours pauvres. C'est pitié de voir les vicissitudes de la vie du culte en ce patelin si pittoresque. Cela tient au petit nombre de fidèles et à leur existence précaire. Lors de l'érection canonique de la paroisse de Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport en 1853, à laquelle l'Ordinaire du diocèse

donna comme territoire un immense quadrilatère de seize milles carrés, on n'y trouvait pas cent cinquante catholiques.

En vue de rendre possible le service dominical, que le curé de Charlesbourg ne pouvait assumer, l'évêque catholique confia le soin de la nouvelle paroisse au curé de Laval, juste à côté - à quelques montagnes près! - Les choses n'allèrent pas beaucoup mieux. On s'aperçoit d'ailleurs qu'à partir de 1860, la population tend à diminuer. Au recensement de 1871, on ne trouve plus au Lac Beauport que trois cent cinquante habitants, dont deux cents catholiques. Au recensement de 1881, la population tombe en deça de trois cents habitants, dont un peu plus de la moitié sont catholiques. Tant et si bien qu'en 1900 Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport, malgré son statut officiel de paroisse, n'est toujours qu'une mission.

En 1864 le curé de Laval crut bon de lancer une supplique aux catholiques de Québec, de Montréal et de Kingston pour venir en aide à ses fidèles du Lac Beauport, afin qu'ils puissent se construire une chapelle: *an Appeal to the Catholics of Canada, and especially Irish Catholics, for the erection of a church in the parish of St. Dunstan of Lake Beauport*. C'est un document navrant. Le pays situé au nord du Saint-Laurent, immédiatement en bas de Québec, y est-il expliqué, est un pays montagneux et stérile; nos familles catholiques parviennent à subsister par elles-mêmes mais on ne peut vraiment rien leur demander de plus; allons-nous laisser soixante-cinq familles, déjà en proie à l'indigence, au labeur du défrichement et aux imprévus, sans une chapelle qui remplace l'ancienne, laquelle tombe maintenant en ruine? - Finalement, en 1909, l'évêque crée la paroisse de Notre-Dame-des-Laurentides, de son nom complet «Notre-Dame-de-Lourdes-des-Laurentides».

C'est dans ce contexte que le futur maire Louis Fréchette organisa un service d'autobus du dimanche pour conduire les fidèles catholiques à l'église de Notre-Dame-des-

Laurentides. Il y parvint grâce à l'obligeance de ce brave docteur Gustave Beudet, propriétaire de la compagnie des Autobus Charlesbourg. Le tarif: vingt-cinq *cents*, aller et retour. À partir de ce moment-là, les autobus de skieurs et les autobus de fidèles se croisèrent sur la route du Lac Beauport. Quand venait le temps des Fêtes, le même citoyen animé d'esprit religieux et de sens civique organisait la quête de la Guignolée et préparait la messe de minuit, toujours et en tout secondé par cet excellent Édouard Richard. Le regretté curé Grenier, de Notre-Dame-des-Laurentides, les appelait ses vicaires! Ils étaient d'ailleurs de toutes les collectes: Croix-Rouge, Société canadienne du cancer, Conseil central des oeuvres. Pour en revenir à la messe de minuit, la toute première eut lieu au Chalet des skieurs en 1946. Les suivantes furent célébrées en la chapelle de la Colonie des Amicales, qu'il fallait chauffer quarante-huit heures à l'avance en se garant du feu, il va sans dire. À partir de 1956, on utilisa la chapelle d'été, sur le bord du lac, laquelle ne requérait pas moins de réchauffement et de surveillance que la précédente. Le maire Fréchette fut aussi marguillier pendant sept ans à Notre-Dame-des-Laurentides et participa à la rénovation de l'église paroissiale.

Aujourd'hui c'est la vie moderne. N'empêche qu'hiver comme été une belle assistance se retrouve dans la petite nef de la chapelle catholique. N'empêche que le nom de saint Dunstan se trouve enchâssé dans le nom officiel de la municipalité. Le destin de *St. James Church* paraît plus problématique en raison de la francisation de la population du Lac Beauport, laquelle est un reflet fidèle de la composition de la population de Québec, sa grande voisine. Espérons tout de même que le joli temple gothique d'Abraham Saint-Pierre pourra tenir le coup et demeurer indéfiniment tel que les belles images nous le montrent, c'est-à-dire «le bel édifice sacré niché au coeur des Laurentides».

**“SALUT, MONSIEUR LE MAIRE...”**

“Monsieur le maire Thomas Fleming...”

“Monsieur le maire Louis Fréchette...”

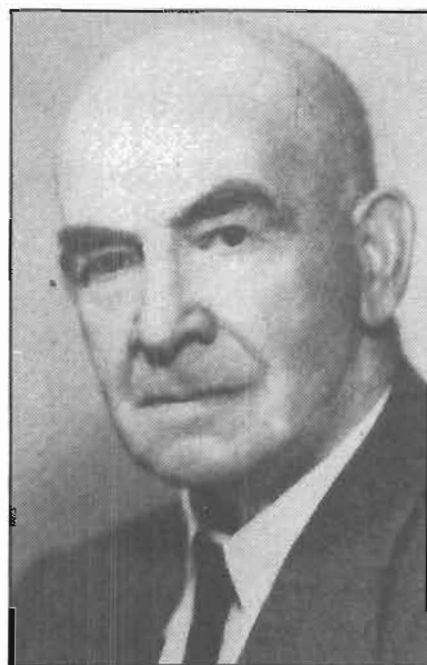
“Monsieur le maire Guy Paquet...”

**L**es trois salutations on couvre soixante-cinq ans de vie municipale à Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport, c'est-à-dire de 1917 à aujourd'hui. Soixante-cinq années au cours desquelles le patelin des William Shadgett, des Peter Simons, des John Whelan se transforma peu à peu en une localité moderne, à la personnalité corporative nettement accusée. À preuve, le Lac Beauport n'a jamais consenti à s'engouffrer dans la communauté urbaine de Québec, laquelle groupe une trentaine de municipalités de la région. Donc il ne faut pas confondre: il y a de nos jours telle chose que le “grand Québec” mais le Lac Beauport n'en est pas. L'expansion urbaine a touché, puis absorbé les jolis centres de villégiature d'autrefois, comme l'Ancienne-Lorette, Château d'Eau, les Saules, Cap-Rouge, Everell, Boischatel, mais au coeur de son cirque de montagnes le Lac Beauport a défié la vague.

Thomas Fleming siégea quarante ans à la table du conseil municipal; Louis Fréchette, vingt-huit ans; Guy Paquet y



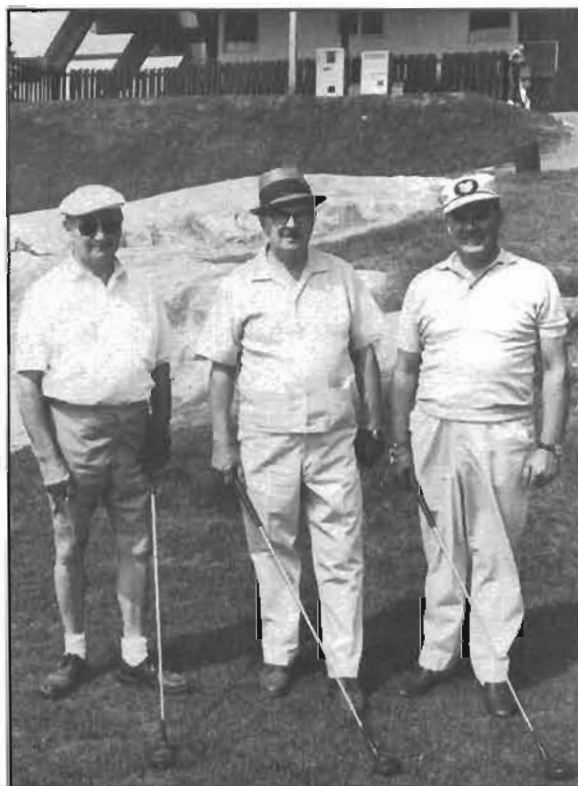
siège depuis 1973. Inutile de signaler qu'entre la première année du maire Fleming et la présente année du maire Paquet, il s'est produit une évolution considérable. Fleming est le représentant des temps héroïques, Fréchette marque l'instauration de l'époque moderne, Paquet perpétue l'oeuvre dans la foulée de ses prédécesseurs. *Finis coronat opus.*



Thomas Fleming,....  
quarante ans maire.

Thomas Fleming, c'est le *farmer*; le chemin Fleming; le temps où le secrétaire de la municipalité Smith faisait le porte-à-porte pour remettre à chacun son compte de taxes et ainsi épargner un timbre d'un cent sur chaque enveloppe; L'ère des anciens comme ce vieux *farmer* Pearson, qui restait à l'autre bout du lac, et qui, en rentrant de la ville un peu éméché, demandait *Where is Lake Beauport?*; l'époque où, pour établir l'évaluation municipale, les conseillers louaient une chambre, rue du Pont, à Québec, à l'Hôtel

Union et là, bien à l'abri des indiscretions, déterminaient *in abstracto* la valeur de chaque propriété, tout en s'accordant une petite rasade; l'année 1939, où l'antique hôtel Bigaouette, converti en Manoir Saint-Castin et agrandi d'une annexe, passait au feu par un soir d'hiver.



Le maire Louis-Edmond Fréchette (centre) et deux compagnons prenant part à un tournoi de golf au cours des années '70. Son compagnon de droite est son ami et fidèle collaborateur Edouard Richard.

Louis Fréchette, c'est le citadin en quête d'un décor différent; le nouveau venu prenant la relève de ces rudes Écossais et Irlandais, lui et eux soumis au pacte qu'on ne discute ni langue ni religion; le conseiller municipal

chaussant les raquettes ou les skis pour se rendre à la réunion du Conseil, *flashlight* à la main, dans l'ancienne école protestante avant que la municipalité ait enfin une mairie; le citoyen qui, avec son ami Édouard Richard, met quarante-huit heures à réchauffer la chapelle avant la messe de nuit de Noël et s'étend sur un banc pour passer la nuit d'avant. C'est l'administrateur intègre de qui *Tom Fleming* avait dit: *You know, Fréchette is a pretty good man!* C'est l'éclairage dans les rues, le zonage, la commission d'urbanisme.

Guy Paquet, c'est l'exécutif corporatif alors qu'il revient au coin de son adolescence chercher le calme et la tranquillité et qui devient exécutif municipal. Au moment où le patelin vit les premières expériences de l'expansion des années '70, on l'invite à la commission d'urbanisme. Plan directeur, aménagement du territoire, développement domiciliaire, services, loisirs culturels, sociaux et sportifs déterminent une personnalité, un caractère et une qualité de vie du milieu.

Ces trois grandes périodes empiètent l'une sur l'autre. Au Lac Beauport, comme ailleurs, la vie est un tissu continu.

Ces trois hommes ont vu tant de choses, ils ont réalisé tant de projets qu'on ne saurait tout raconter. Il faut choisir les faits saillants, ceux qui par un caprice de la mémoire ont survécu à l'oubli.

Une page amusante du règne de Fleming, c'est l'histoire du *Pagoda Inn*, laquelle débute vers les 1947 et se termine malheureusement au début de 1982, quand un incendie vint réduire en cendres le bâtiment familial avec ses décorations à la chinoise, côté sud du boulevard du Lac. Par quel sortilège Seto Sing, fils authentique du Céleste empire, avait-il fait son apparition sur le plateau qui borde la rivière Jaune - cette couleur du petit cours d'eau devait lui paraître de bon augure - ? On ne le sait pas avec certitude. Mais on imagine assez bien que les contracteurs John Taylor et

Thomas Murphy, associés dans le commerce du bois, l'avaient engagé comme cuisinier dans le grand bâtiment où ils logeaient leurs bûcherons. Seto Sing venait sans doute de la colonie chinoise de la rue du Pont, à Québec. Quand Taylor et Murphy fermèrent leur chantier, le Chinois acheta le bâtiment dont il fit le *Pagoda Inn*, qu'il peignit de vert tendre et rouge brillant et orna de frises orientales. On y dégustait des mets chinois; aussi les Chinois s'y retrouvaient pour jouer au Phan-Tam - le *poker* des Chinois -; peu à peu le *Pagoda Inn* devint le *pub* de la localité. Le jour de l'inauguration, Seto Sing avait invité le maire Fleming et les conseillers municipaux. Or Tom Fleming ignorait une chose: c'est que les orientaux, avant de commercer, conjurent d'abord les mauvais esprits. Seto Sing vous avait préparé, pour expulser les mauvais esprits, toute une batterie de pétards et de clochettes qui se mirent tous à pétarader et à tinter aussitôt que le maire eût enclenché la porte. Et Tom Fleming de sursauter en criant *What the hell is that?* Et le voilà à son tour qui conjure le danger avec force signes de croix. Les esprits malins, bouddhistes ou chrétiens, furent à jamais exorcisés ce jour-là! Tout cela n'est que souvenir maintenant...

Ce Tom Fleming avait été à rude école. Il était de ces *farmers* qui descendaient du Lac Beauport à Québec y vendre une charge de bois pour cinquante *cents* et qui en remontant marchaient à côté de leur cheval pour ménager l'animal. Il les méritait bien, ses dix onces de whisky - un *mickey*, comme il disait - qui lui coûtaient alors dix *cents*. À la longue il s'était fait une philosophie sociale. *You know, Fréchette*, disait-il à son futur successeur, *beware of over-educated people; also beware of stupid people; hit for the middle man*. Le maire Fleming devait vivre jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il mourut à son poste, en 1959, et l'on peut dire qu'avec lui prit fin l'ère des pionniers, l'ère du *Waterloo Settlement*, l'ère des rudes *farmers* à la Simons, à

la Whelan, à la McDonough, à la Fleming et tous les autres, à qui la postérité rend un hommage ému.

Son successeur eut comme préoccupation constante le progrès de la municipalité. Conseiller depuis 1945, le 1er juin 1959 le nouveau maire Louis-Edmond Fréchette s'attela résolument à la tâche. Son règne allait couvrir de 1959 à 1973. Un élan de modernisation soulevait déjà ce territoire un peu somnolent et coup sur coup apparurent les mesures suivantes:

En priorité on commença à doter la municipalité des services essentiels: l'extension du réseau de distribution de l'électricité, du téléphone, l'éclairage des principales routes en 1960, un bureau de poste et la malle rurale, l'acquisition du terrain et la construction du poste de pompier et l'achat en 1962 de la première pompe à incendie. Trois ans plus tard la mairie fut érigée à son endroit actuel, complétant ainsi le complexe municipal.

On se doit aussi de signaler l'obtention d'un service d'autobus au bénéfice du Centre de ski, l'entretien des chemins et nombre d'autres mesures en vue de faciliter l'accès du territoire.

Le rythme accéléré qui s'annonce dans le développement requiert la création de la Commission d'Urbanisme avec mandat de planifier et de réglementer et de faire des recommandations au Conseil en vue de l'aménagement du territoire. C'est en août 1973 que la population acceptait son premier règlement d'urbanisme.

Déjà en 1971 le Conseil accordait son appui au projet de la construction d'une nouvelle école qui devait être finalement localisée sur l'ilôt prévue pour les futurs services communautaires au plan directeur.

En 1973, le 4 septembre, la municipalité se dotait d'un écusson officiel couronnant ainsi cette période de sérieuses recherches qui établissaient sa personnalité et les jalons de son développement futur.



Adoption du fanion de la municipalité de Saint-Dunstan du Lac Beauport. De gauche à droite: Son Honneur le Maire Guy-A. Paquet et les conseillers Jean-Paul Ouellet, Gustave Turcotte, Michel Simard, Patrick Allen et Léo Normand.

Le maire Fréchette ne fut pas le premier citoyen à s'installer au Lac Beauport, sans y trouver pour autant son gagne-pain, mais il appartient à la première génération de ceux qui voulurent combiner le charme de la vie sylvestre avec les obligations du travail en ville. Dans ses premières années, il voyageait par autobus; départ à 7 heures le matin et retour à 6 heures le soir; sur la route pas de lumière; quelques maisons éloignées du chemin; l'hiver, l'éclairage par la neige brillant sous les étoiles; les chiens qui hurlent au loin; les aurores boréales qui remplissent le ciel.

Le maire Fréchette fut simultanément premier magistrat et commissaire d'école. Il s'occupa activement de démarches religieuses et charitables. C'est à bon droit qu'on peut lui décerner le titre de "bon père de famille" de la municipalité.

La vie des Louis Fréchette au Lac Beauport fut une suite d'années heureuses. "Nous y avons passé de belles années", disent-ils, et le maire d'ajouter: "Ma vie politique a été une satisfaction continuelle". La consécration et le moment de gloire vinrent le 4 août 1969, lors du dîner offert, au Manoir Saint-Castin, en l'honneur des premiers ministres du Canada. À la table des Fréchette avaient pris place Harry Strom, ministre d'Alberta, Gilles Lamontagne, maire de Québec, Ross Thatcher, ministre de Saskatchewan, Louis Robichaud, ministre du Nouveau-Brunswick, Blanche Bellemare, femme du ministre du même nom, du Québec, Marilyn Campbell, épouse du ministre de l'Île du Prince Édouard, Lily Schreyer, épouse de l'actuel gouverneur général, et Albert T. Alsbury, maire de Vancouver. Rencontre des Laurentides avec les Rocheuses et la grande prairie canadienne!

On peut dire cependant que c'est avec lui et sous son règne que la municipalité passe de l'état de site de villégiature à celui de lieu de demeure permanente.

Le maire Guy Paquet préside aux destinées présentes du Lac Beauport avec une aisance et une dignité consommée. On dirait qu'il a toujours été maire. Ce qu'il venait chercher en ce patelin tranquille le prédisposait à tout cela: les montagnes et le lac, les arbres et la verdure, le ski et le golf, la vie paisible des familles et la bonne santé des sportifs, la quiétude des adultes et les élans des jeunes. L'homme qui avait vécu plusieurs années dans la région de Toronto, près de la grande ville, trouve aujourd'hui paix et satisfaction à arpenter son chemin du Hameau et à respirer l'air tonifiant de la montagne. Du passé, il a appris toutes les légendes, depuis les anecdotes qui entourent le *Waterloo Settlement* et la princesse Louise, jusqu'aux aventures de Léo Monaghan et aux prouesses des frères Dennie. Il les a apprises, il les aime, il les raconte.

Et quelle importance pour l'histoire de la municipalité donne-t-il à ceux qu'il appelle "les grandes familles"! Et alors c'est tout un flot de noms qui s'allument en sa mémoire: les Simons, Whelan, Smith, Bignell, Pfeiffer, Nightingale, Thomassin, Taylor, Mc Donough, Brunet, Morneau, Bigaouette, Chalifour, Plamondon, Jobin, Lavigneur, Pettigrew, Lemieux, Hamel, Lapointe, Laflamme, Rochette, Proteau, Côté, Monaghan, Richard, Rioux, Bourget, Allen, Martineau, Alain, Amyot, Duclos, Royer, Couture, Bédard, Semple, Ouellet, Rourke, Dennie, Hurley, Brown, Wolff, Fleury, Houle, Turcotte, Pearson, etc., etc.

Et quelle admiration pour les sportifs qu'il tient à honorer chaque année au Conseil. Tous il les connaît par leur nom, ceux qui ont illustré le Lac comme ceux du Lac même, ceux dont il a vu à faire inscrire le nom sur une sorte de registre de l'immortalité le 28 juin 1976 dans une proclamation contemporaine des XXIes Olympiades.

Notons l'axiome qui termine la proclamation "Ce qui importe, c'est moins de gagner ou de perdre. Ce qui importe vraiment c'est la façon que tu as joué la partie".

Le premier geste officiel du maire Guy A. Paquet à son entrée en fonction le 4 novembre 1973 fut d'honorer son prédécesseur en lui remettant le nouvel écusson de la municipalité.

Le maire Fréchette fut ainsi le premier récipiendaire du nouveau symbole, gage de reconnaissance pour les vingt-huit années qu'il avait consacrées au service de la population du Lac Beauport.

La vie de tout maire est conditionnée par les événements qui se déroulent tout au long des jours, des mois et des années et qui marquent l'évolution d'une municipalité. Il n'en va pas autrement pour le maire Paquet. Notons au hasard les éléments de cette évolution rapide.





## LA MUNICIPALITÉ ST-DUNSTAN DU LAC BEAUPORT

### PROCLAMATION

CONSIDÉRANT QUE LE LAC BEAUPORT, DE TOUT TEMPS, EN RAISON DE SA SITUATION EN MONTAGNES ET DE SES CÔTEAUX BOISÉS, A TOUJOURS ÉTÉ PROPICE AUX LOISIRS DE PLEIN AIR EN TOUTE SAISON;

CONSIDÉRANT QUE CETTE VOCATION, AU COURS DES ANNÉES S'EST CONCRÉTISÉE PAR L'INITIATIVE DE SES RÉSIDENTS EN AMÉNAGEANT DES INSTALLATIONS SPORTIVES QUI EN ONT FAIT LE BERCEAU DU SKI ORGANISÉ AU QUÉBEC ET DEPUIS, LE LIEU DE RENCONTRE DE PLUS EN PLUS PRESTIGIEUX DES SPORTIFS DE LA RÉGION;

CONSIDÉRANT QUE CERTAINS DE CES RÉSIDENTS SE SONT ILLUSTRÉS ET ONT ATTEINT LE SOMMET DE L'EXCELLENCE QUI LEUR A VALU L'APPARTENANCE AUX PLUS HAUTES ÉQUIPES, DANS DIVERSES DISCIPLINES SPORTIVES SUR LE PLAN NATIONAL ET INTERNATIONAL;

CONSIDÉRANT QUE LA MUNICIPALITÉ S'ENORGUEILLIT À JUSTE TITRE DES HAUTS FAITS DE SES CITOYENS QUI PAR LEURS RÉALISATIONS PERSONNELLES, SONT UN EXEMPLE DE L'ESPRIT OLYMPIQUE LE PLUS PUR ET, DANS L'ESPOIR QUE LEUR RÉUSSITE CONSTITUE UNE INSPIRATION À LA JEUNESSE PRÉSENTE ET FUTURE DE NOTRE MILIEU;

IL EST RÉSOLU, PAR LA PRÉSENTE, QU'À L'OCCASION DE LA TENUE DES PREMIÈRES OLYMPIADES EN SOL QUÉBÉCOIS, NOUS RENDIONS UN HOMMAGE RECONNAISSANT À CEUX-LÀ QUI SE SONT ILLUSTRÉS DANS LA PRATIQUE D'UNE DISCIPLINE SPORTIVE PARTICULIÈRE ET QUI ONT AINSI CONTRIBUÉ GRANDÈMENT AU RAYONNEMENT DE LA BONNE RENOMMÉE DU LAC BEAUPORT DANS LE MONDE. CE SONT:

OLYMPIQUES		
STÈVE KARRIC 1950 et 1956 - Athlétisme	THOMAS BONNE 1948 - Ski de fond	ANDRÉ BERTRAND 1952 et 1956 - Ski Alpin
SCOTT HILLAND-PODCHERZACH 1950-1954 - Ski Alpin	JEAN KARRIC 1950 et 1952 - Athlétisme	DÉNES BARRÉ 1952 et 1954 - Athlétisme
CHAMPIONNAT DU MONDE		
ALEXANDRE ALAIN 1950 - Ski de fond	GÉRARD LAMBRÉQUE 1950 - Ski de fond	MICHEL AIGER 1950 - Athlétisme
TOM WONGHAN 1950 - Athlétisme	CLAIRE HONAGHAN-LAMBRÉQUE 1950 - Ski Alpin	
CHAMPIONNAT CANADIEN		
GÉORGES DELAIE Janvier 1950 - Athlétisme	GUSTAVE YEROUTTE Janvier 1950 - Athlétisme	VINCENT LAVOIE Février 1951 - Ski nautique
PAUL DENISE Mars 1954 - Ski de fond	GUY-OLIVIER BARRÉAC Janvier 1954 - Ski Alpin	MURRAY OUTHUREL 1951 - Athlétisme
ROSE ANTOY Janvier 1951 - Ski nautique	MARTIN GODBOUT 1951 - Athlétisme	JEAN ANTOY Janvier 1951 - Ski nautique
MARC LAVOIE Préliminaire janvier 1954 - Ski nautique	JOSÉE DELANGE Janvier 1954 - Ski alpin	RICHARD LAVOIE Intermédiaire 1955 - Ski nautique

En leur honneur, et pour symboliser cet hommage émis de toute la population, l'effigie olympique sera arborée au côté de la Mairie depuis ce jour jusqu'au terme des XXIIèmes Olympiques, le premier de moins d'août de l'an où nous nous retrouverons.

Par décision du Conseil,

ET J'AI SIGNÉ À LAC BEAUPORT, DANS LE QUÉBEC  
CE VINGT-HUITIÈME JOUR DU MOIS DE MARS, MIL NEUF CENT SOIXANTE-SEIZE.

*Guy A. Faquet*  
Le Maire

Conseillers:

*Patrick Allard*  
Patrick Allard

*Josée Lambréque*  
Josée Lambréque

*Pierre Glacomyer*  
Pierre Glacomyer

*Jean-Paul Ouellet*  
Jean-Paul Ouellet

*Gustave Yerroutte*  
Gustave Yerroutte

"Ce qui importe, ce n'est pas de gagner ou de perdre. Ce qui importe vraiment, c'est la façon que l'on a joué la partie."



Soirée olympique au Lac Beauport, en plein air, le 26 juin 1976. Derrière le drapeau olympique déployé, au centre, le maire Guy Paquet, qui présidait la manifestation. À ses côtés, les athlètes honorés ce soir-là. Chacun des rouleaux qu'ils tiennent à la main contient une copie de la proclamation émise par le conseil municipal à cette occasion le même jour.

En premier lieu, la municipalité doit désormais préciser sa personnalité, sa vocation et sa croissance. Par le règlement d'aménagement de 1973 la population définit son territoire comme un lieu de détente et de loisirs à vocation récréative et d'activités de plein air.

Dès la fin de l'année 1974, les souhaits de Noël du Conseil furent reçus par chaque résidant à l'adresse de son domicile. C'était une première puisque tous les chemins et montées avaient été nouvellement nommés et que chaque famille avait reçu en cadeau le numéro civique qui identifie sa porte.

Peu avant, l'enlèvement de la neige sur les chemins devint une responsabilité municipale à la grandeur du territoire.

Le lac lui-même depuis longtemps cause des préoccupations sérieuses en raison de la qualité de ses eaux qui se dégradent

et provoquent un vieillissement hâtif. De concert avec les autorités gouvernementales un réseau d'assainissement des eaux fut réalisé et vint rétablir la santé de ce joyau réputé du patrimoine régional. Dans la même veine un programme de dépollution bénéficia à tous les lacs et cours d'eau du territoire. Toujours avec la coopération des autorités gouvernementales, la sablière à proximité du club nautique, qui depuis des années déparait les abords du lac, fut aménagée en halte routière, le coteau reverdit et un belvédère fut installé du haut duquel le visiteur jouit d'une vue unique sur le lac.

Le plan directeur prévoit aussi la création d'un autre espace vert. C'est le domaine de l'Éperon, dont le promontoire s'avance en plein coeur du territoire de la municipalité. C'est un massif boisé impressionnant, qui surplombe la zone communautaire où est déjà située l'école que la municipalité a dotée d'un plein-gymnase et d'où part le réseau de ski de fond de l'arrière-pays. C'est un domaine propice à un réseau de sentiers écologiques et à des installations d'interprétation de la nature.

Puis, c'est l'agrandissement de la mairie en 1978 et la création de la bibliothèque municipale en 1979.


Afin de mieux comprendre le territoire accidenté et de se retrouver plus facilement dans l'écheveau de chemins et de routes qui sillonnent les montagnes, une carte routière a été publiée dès 1975, à la grande satisfaction des visiteurs. La population est informée de ce qui se passe par "la Chronique", qui depuis 1980 véhicule mensuellement les nouvelles d'intérêt local.

En 1978 la municipalité marquait avec éclat son 125ième anniversaire par une semaine de festivités qui donna lieu à plusieurs manifestations, dont le souvenir demeure.

À l'occasion des Olympiques XXII de Montréal, la municipalité tint ses propres olympiades et ce fut l'occasion

1853

1978.



A L'OCCASION DU  
125<sup>ÈME</sup>

ANNIVERSAIRE DE L'ÉRECTION DE  
ST-DUNSTAN DU LAC BEAUPORT  
EN PAROISSE CANONIQUE ET CIVILE  
LA POPULATION

REND UN HOMMAGE RECONNAISSANT A SES AÎNÉS  
ET

## LE CONSEIL

HONORE LES MAIRES  
QUI ONT PRÉSIDÉ AUX DESTINÉES  
DE LA MUNICIPALITÉ.  
CE SONT:

JOHN SMITH	1855-1872
ARCHIBALD SIMONS	1872-1881
THOMAS MURPHY	1881-1890
GEORGE SMITH	1890-1904
JOHN MURPHY	1904-1917
THOMAS P. FLEMING	1917-1918
JOHN MURPHY	1918-1933
GORDON SANGSTER	1933-1935
THOMAS P. FLEMING	1935-1943
DAVID K. SMITH	1943-1944
THOMAS P. FLEMING	1944-1959
LOUIS E. FRÉCHETTE	1959-1973

## GUY-A. PAQUET

LE MAIRE  
ET LES CONSEILLERS

PATRICK ALLEN	GUSTAVE TURGOTTE
JACQUES LAMONTAGNE	LÉO NORMAND
PIERRE GLACKMEYER	PIERRE PAULHUS

CETTE PLAQUE A ÉTÉ ÉRIGÉE PAR LA  
BIENVEILLANCE DU COMITÉ DES CITOYENS

CE PREMIER JOUR DE JUILLET 1978



Ouverture des fêtes du 125<sup>e</sup> anniversaire de l'érection corporative de la municipalité de St-Dunstan-du-Lac-Beauport, 1978. Au micro, Son Honneur le Maire Guy-A. Paquet; parmi les invités: M. Denis De Belleval, député de Charlesbourg à l'Assemblée nationale, M. Pierre Paulhus, conseiller municipal, M. Jacques Lamontagne, conseiller municipal, M. Bruce Hicks, représentant le maire de Saint-Gabriel de Valcartier, M. Simoneau, maire de Sainte-Brigitte-de-Laval, M. l'abbé Cloutier, curé de Notre-Dame-des-Laurentides, l'ancien maire Louis E. Fréchette, M. Patrick Allen, conseiller, M. Gustave Turcotte, conseiller et M. Léo Normand, conseiller; et les épouses des officiels. La municipalité de Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport appartenait alors au comté de Charlesbourg. Elle appartient maintenant au comté de Chauveau.

d'honorer un nombre impressionnant de citoyens du Lac qui au cours des ans se sont illustrés dans différentes disciplines sportives aux niveaux provincial, national et mondial. L'éclat de leurs performances rejaillit sur le Lac Beauport et consacre sa réputation comme centre sportif renommé. Leurs noms furent consignés dans cette proclamation officielle dont nous avons déjà parlé.

Le domaine sportif n'est pas le seul qui trouve son épanouissement au Lac Beauport. Dans le domaine culturel le mouvement le plus marquant est de toute évidence "Art et Artisanat".

Ce comité trouva son origine dans le Comité de Parents de l'école qui conçut le projet de grouper les artistes et artisans vivant dans la municipalité et de leur permettre de se connaître et de s'extérioriser en exposant leurs oeuvres dans une exposition annuelle.

Cet événement où plus de cinquante participants produisent le résultat de leurs talents fait l'orgueil de la population et reçoit la faveur des amis de l'art de toute la région métropolitaine.

Ce mouvement communautaire est une manifestation de la qualité de vie au Lac et, en mentionnant les présidents, Louise Morneau, Jean-Paul Bédard, Muriel Biron, Paule Brunet Bienvenue, nous voulons honorer tous les membres qui, au cours des années, en ont assuré le succès.

La trame de la vie municipale est liée à une variété de domaines que constituent la qualité de vie d'une société dans laquelle il fait bon vivre. Le maire donne son appui. Son action cependant ne se limite pas à la dimension locale.

La vie régionale doit aussi retenir son attention et c'est ainsi qu'en 1977 la disposition des ordures ménagères créait une situation dont la solution dépassait les possibilités de la municipalité. On procéda à la formation d'un comité réunissant six municipalités qui étaient également touchées par la même ordonnance et le site d'enfouissement sanitaire de l'arrière-pays, qui fut réalisé, constitua une première dans la région et sert toujours d'exemple à travers la province.

Aussi en 1977 certaines prétentions territoriales exprimées par les autorités de la Communauté Urbaine de Québec provoquèrent une levée de boucliers chez les municipalités environnantes et la Conférence des Maires de la Ceinture Verte prit naissance par la volonté des vingt-trois municipalités s'échelonnant de St-Ferréol des Neiges, à l'est, jusqu'à Neuville, à l'ouest, lesquelles s'unirent pour

sauvegarder l'autonomie et l'intégrité de leur territoire.

Cette première expérience de concertation au niveau régional ouvrit en quelque sorte la voie à l'application de la loi sur l'aménagement du territoire, laquelle regroupe maintenant les municipalités de la province en municipalités régionales de comté.

En fait la Ceinture Verte compte maintenant trois M.R.C. : celle de la Côte de Beaupré, celle de l'Île d'Orléans et celle de la Jacques-Cartier, à laquelle la municipalité du Lac Beauport appartient et dont le Maire est le préfet.

L'énumération qui précède indique seulement les jalons de l'activité du Conseil Municipal et de son maire. En réalité les problèmes découlant de l'application des lois et des règlements se soulèvent quotidiennement.

C'est à l'administration de prendre les décisions qui s'imposent dans le respect des droits et des prérogatives de chacun. C'est à l'administration de prévoir et d'orienter l'épanouissement du milieu et c'est encore à l'administration de motiver et d'encourager les initiatives privées dans le but de les faire tendre harmonieusement vers le bien commun et atteindre à cette qualité de vie qui fait l'apanage des sociétés heureuses.

Aujourd'hui Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport a trouvé sa voie et son rythme définitif de croisière. Techniquement la municipalité jouit de tous les avantages que le monde moderne offre à toute localité. Il suffit d'une visite à cette jolie mairie du chemin Le Tour du Lac et d'une brève conversation avec le secrétaire de la municipalité pour s'en rendre compte. Routes et chemins, enlèvement des vidanges et déneigement, protection des biens et de la personne, règlement de zonage et permis de construction surveillés, loisirs, plan directeur et vie démocratique, tout cela est précieux et tout cela, les citoyens du Lac Beauport en jouissent.

Tout cela est précieux bien sûr, et à la rigueur, cela pourrait être suffisant. Mais, au Lac Beauport, tout citoyen possède encore quelque chose de plus: c'est justement cette qualité de vie rattachée à une belle tradition et à un cadre géographique incomparable. C'est peut-être la façon qu'on y aménage un centre de service, une succursale de banque ou simplement qu'on indique les chemins et la recherche qu'on met à leur trouver un nom, comme la Corniche, la Vieille Côte, l'Ermitage, des Grillons, l'Éclaircie, ou le Chemin Le Tour du Lac; ou encore le soin jaloux que tout propriétaire exerce dans l'entretien de sa propriété.

Il existe ici et là des sites nouveaux, maintenant plus accessibles, avec des vues à vous couper le souffle. La beauté et la paix de la nature s'étendent à la grandeur du territoire dans un décor qui fait facilement rêver, et invite à la vie en pleine nature.

Honneur à tous ceux qui ont fait Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport, cette jolie localité au coeur des Laurentides que symbolisent admirablement les noms de Thomas Fleming, Louis Fréchette et Guy Paquet, les trois maires du présent siècle ayant chacun à sa manière marqué l'époque particulière où ils ont été appelés à servir leurs concitoyens.

“AU REVOIR, MONSIEUR LE MAIRE.”





Tremplin de ski - Mont Tourbillon, 1937

INDEX DES NOMS DES PERSONNES  
INDIVIDUELLEMENT DÉSIGNÉES

## —A—

ALAIN, Alexandre, 119, 120, 143, 175, 222,  
ALLAIS, Émile, 140, 141, 143, 145, 146,  
ALLEN, Patrick, 176, 222,  
ALSBRURY, Albert T., 220,  
AMYOT, Diane, 222,  
AMYOT, Johane, 222,  
AUGER, Michel, 222,

## —B—

BARBEAU, Gontran, 222,  
BARRÉ, Denis, 192, 222,  
BARRÉ, Jean, 192, 222,  
BARRY, Antoine, 176,  
BEAUDET, Gustave, 212,  
BÉDARD, Alexandre, 176,  
BÉDARD, Irène, 109, 111,  
BÉDARD, Jean-Paul, 227,  
BÉLANGER, Josée, 222,  
BELLEMARE, Blanche, 220,  
BERNIER, Laurent, 134,  
BERNIER, Raymond, 143,  
BERTRAND, André, 134, 142, 143, 145,  
222,  
BERTRAND, Robert, 143,  
BIGAQUETTE, Adolphe, 153,  
BIGAQUETTE, Estelle, 154,  
BIGAQUETTE, Joseph, 148, 196,  
BIGNELL, Cyril, 192,  
BIGNELL, Herbert Blake, 193, 196,  
BIGNELL, John, 192, 193, 196, 197, 198,  
199,  
BIGNELL, William, 196,  
BIRON, Murielle, 227,  
BLOUIN, Gaston, 176,  
BOUCHETTE, Joseph, 50, 51,  
BOURGET, Albert, 176,  
BROWN, Ned, 104, 105,  
BRUNET, Claude, 176,  
BRUNET, Henri, 176,  
BRUNET, Jacques, 143,  
BRUNET, Paule, 227,  
BRUNET, Welhe, 166, 168, 174,  
BUREAU, Apoline, 196,  
BURRAGE, rev., 82,

## —C—

CAMPBELL, Marilyn, 220,  
CHALIFOUR, Georges, 153, 154, 166, 167,  
168, 175,  
CHAPIN, Gardner B., 97,  
CHIVERS, Howard, 139,  
CHOINARD, Julien, 129, 143,  
CLAPHAM, J. Greaves, 72,  
CLARKE, Kit, 86, 87,  
COCKBURN, James Pattison, 35, 75,  
COTÉ, Arthur, 143,  
COURTNEY, Peter, 65, 67,  
COUTURE, Murray, 176,

COUTURE, Murray Jr, 222,

## —D—

DACRES, John, 176,  
DEAN, Marguerite Mooers Marshall, 156,  
DEAN, Sidney W., 156, 157, 158,  
DEHOUCK, Michel, 118, 132, 133, 134, 135,  
141, 145, 173,  
DE LÉRY, William, 68, 69,  
DELISLE, Conrad, 134,  
DELISLE, Georges, 222,  
DELISLE, Roland, 176,  
DEMERS, André, 176, 200, 220,  
DENNIE, Gerald, 120, 143, 220,  
DENNIE, Paul, 143, 220, 222,  
DENNIE, Thomas alias Tom, 119, 120, 134,  
143, 222,  
DESPRES, Gloria, 198, 200,  
DION, André, 143,  
DION, Guy, 143,  
DODD, Julie Anna, 78,  
DONOHUE, Emma, 106,  
DORION, Raymond, 143,  
DROLET, J.-Lucien, 166, 168,  
DROUIN, Marjorie, 183, 200,  
DUBÉ, Alfred, 110,  
DUBÉ, F.-X., 99, 100, 108, 109, 110, 111,  
DUCHESNAY, Antoine-Louis, 51, 58, 60,  
63, 64, 66, 67, 68, 69,  
DUCHESNAY, Antoine-Narcisse  
Juchereau, 62, 69, 70, 72, 204,  
DUCHESNAY, Ignace Juchereau, 58,  
DUMAS, Antoine, 87,  
DUVAL, André, 181,

## —E—

EATON, Cyrus, 190, 191,  
EDWARDS, W.B., 180,

## —F—

FAIRCHILD, George Moore, 98,  
FERLAND, J.-B.-Antoine, 204,  
FLEMING, Thomas alias Tom, 186, 207,  
213, 216, 217, 229,  
FLEURY, Arthur, 176,  
FORAN, William, 204,  
FRÉCHETTE, Louis-Edmond, 186, 211,  
212, 213, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221,  
229,  
FRENCH, John, 64, 65, 66,

## —G—

GAGNÉ, Maurice, 176,  
GALE, George, 81, 82, 148, 165,  
GARANT, Charles-Omer, 206,  
GARANT, Jean-Marie, 206,  
GARD, Anson A., 95, 97,  
GAUVREAU, Georges, 129, 143,  
GIFFARD, Henri, 47, 58,

GIFFARD, Marie-Thérèse, 58.  
 GIFFARD, Robert, 43, 45, 46, 49, 54, 58, 69,  
 70, 72.  
 GLACKMEYER, Pierre, 222.  
 GODBOUT, Martin, 222.  
 GOSSELIN, Jean-Yves, 139.  
 GRENIER, abbé, 212.  
 GROOSE, D.C., 75, 87.  
 GUILLOT, Jacques, 143.

## —H—

HALL, Mary Jane Benson, 72, 76.  
 HAMEL, Jules, 175.  
 HAMEL, Philippe, 166, 168.  
 HEAL, James, 57.  
 HERIOT, George, 49, 50, 88.  
 HOLLAND-PODORIESZACH, Nancy,  
 222.  
 HOULE, Henri, 186.  
 HOULE, Hughes, 154.  
 HOULE, Raymond, 143.  
 HUOT, Tony, 181.

## —J—

JALBERT, Pierre, 134.  
 JEWELL, William Allen, 210.  
 JOBIN, François, 166, 168, 176.  
 JOHANNSEN, Robert alias Bob, 139.  
 JOHANNSEN, Hermann, 129, 130, 131,  
 134, 135.  
 JOHNSON, Daniel, 179, 180.  
 JOLICOEUR, J.G., 16, 22.  
 JUCHEREAU, cf. Duchesnay.  
 JUCHEREAU, cf. Saint-Denys.

## —K—

KAINE, D.J., 174.  
 KANDIC, Steve, 222.  
 KELLY, James, 204.  
 KENNEDY, Samuel H., 152.  
 KIRBY, William, 47, 48, 95.

## —L—

LABRECQUE, Georges, 222.  
 LAFRAMBOISE, Jean, 143.  
 LAMONTAGNE, Gilles, 220.  
 LAMONTAGNE, Jacques, 222.  
 LAPOINTE, Henri, 171, 172, 173, 174.  
 LAROCHE, Guy, 145.  
 LAVIGUEUR, Madeleine, 174.  
 LAVIGUEUR, Charles-Émile, 176.  
 LAVIGUEUR, H.-E., 163.  
 LAVIGUEUR, Marcel, 176.  
 LAVIGUEUR, Mary Jane Moore, 159, 160.  
 LAVOIE, Eugène, 174.  
 LAVOIE, Marc, 222.  
 LAVOIE, Richard, 222.  
 LAVOIE, Robert, 176.  
 LAVOIE, Vincent, 222.  
 LECLERC, Jean, 176.  
 LE CORDEAU, Jean, 143.  
 LEGENDRE, Huguette, 154, 156, 160.  
 LEMAY, Pamphile, 48.  
 LEMIEUX, Jos.-E., 174, 176.

LESAGE, Jean, 22, 178, 179, 180.  
 LETOURNEAU, Roger, 176.  
 LOOSLI, Fritz, 38, 126, 140, 141, 142, 143,  
 144, 146.

## —M—

MARTINEAU, Gérald, 166, 168.  
 MATACONANDO, Mathilde, 24.  
 MATTHEWS, Arthur H., 99, 100, 111, 112,  
 113, 114, 116.  
 MATTHEWS, Ray, 114.  
 McDONOUGH, Patrick, 100.  
 McGREGOR, John, 87.  
 McLANE, Charles, 139.  
 McNEIL, Margaret, 75, 78.  
 McVAY, Laetitia, 104.  
 MONAGHAN, Anita, 183, 192.  
 MONAGHAN, Claire, 177, 183, 192, 222.  
 MONAGHAN, Joan, 183, 185, 192.  
 MONAGHAN, Léo, 174, 176, 183, 184, 185,  
 186, 187, 188, 189, 191, 193, 198, 199, 201,  
 220.  
 MONAGHAN, Michael, 185.  
 MONAGHAN, Michael jr., 183, 192.  
 MONAGHAN, Tom, 143, 183, 185, 192,  
 222.  
 MONCK, Charles Stanley, 93.  
 MONCK, Frances E.O., 93, 94, 97.  
 MORNEAU, Michèle, 169.  
 MORNEAU, Joseph, 169.  
 MORNEAU, Louise, 169, 227.  
 MORNEAU, Roland, 169.  
 MURPHY, Thomas, 217.

## —N—

NIGHTINGALE, Harry, 84.  
 NIGHTINGALE, Henry P., 78, 84, 210.  
 NORMAND, Léo, 16, 222.

## —O—

OLIVER, Thomas J., 148, 151.  
 OUELLET, Jean-Paul, 222.

## —P—

PAQUET, Guy-A., 168, 213, 216, 220, 221,  
 222, 229.  
 PAQUET, Omer, 176.  
 PATTERSON, Peter, 69, 70, 72, 81, 105.  
 PELLETIER, Luc, 72, 169.  
 PEPIN dit LACHANCE, Joseph, 196.  
 FERRAULT, Joseph-François, 98.  
 PFEIFFER, Gordon, 168.  
 PLAMONDON, Louis-Philippe, 16, 154,  
 155, 175.  
 PLAMONDON, Marcel, 176.  
 PLEAU, Gaby, 135, 136, 141, 145, 173.  
 PROTEAU, Alphonse, 166.

## —R—

RACINE, Pierre, 143.  
 REES, Evan, 65.  
 RICHARD, Edouard, 176, 184, 198, 212,  
 216.

ROBICHAUD, Louis, 220.  
 ROCHETTE, Marc, 143.  
 ROCHETTE, Marcel, 176.  
 ROY, P.-R., 208.  
 RYAN, Rebecca, 148, 156, 160.

## —S—

SAINT-CASTIN, Bernard d'Abbadie,  
 baron de -, 25.  
 SAINT-CASTIN, Jean Vincent d'Abbadie,  
 baron de -, 24, 25.  
 SAINT-DENYS, Nicolas Juchereau de -,  
 47, 48, 58.  
 SAINT-PIERRE, Abraham, 210, 212.  
 SANGSTER, Mary Ann, 78, 210.  
 SANSOM, Joseph, 85, 86.  
 SAUCIER, Jacquelin, 142, 173.  
 SCHERRER, Jean, 176.  
 SCHREYER, Lily, 220.  
 SCULLY, Michael, 204.  
 SCULLY, Patnck, 56.  
 SEMPLE, Kenneth, 78.  
 SHADGETT, William, 51, 55, 56, 63, 66, 67,  
 68, 196, 213.  
 SIMONS, Archibald, 72, 74, 76, 78, 79, 80,  
 81, 105, 169.  
 SIMONS, Grace, 78, 80, 81, 83, 84.  
 SIMONS, Hilda, 74, 75, 77, 79.  
 SIMONS, John Hamilton, 79.  
 SIMONS, Martha Dodd, 210.  
 SIMONS, Peter, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 82, 83,  
 84, 169, 208, 213.  
 SIMONS, Peter Alan, 75, 78.  
 SIMONS, Peter McNeil, 78, 79, 210.  
 SIMONS, Roger, 74, 77, 78, 113.  
 SIMONS, William, 80.  
 SING, Seto, 198, 216, 217.  
 SIROIS, A.-B., 69.  
 STROM, Harry, 220.

## —T—

TACHÉ, Alexandre, 64.  
 TACHÉ, Étienne-Pascal, 64, 93.  
 TACHÉ, Eugène-Étienne, 64.  
 TACHÉ, Jean-Baptiste, 64, 68, 69.  
 TACHÉ, Joseph-Charles, 64.  
 TAYLOR, John, 216, 217.  
 THATCHER, Ross, 220.  
 THÉRIAULT, Raymond, 176.  
 THOMASSIN, Lorenzo, 184.  
 THOMSON, William, 210.  
 TOLFREY, Frederic, 88.  
 TRACEY, Jacqueline, 143.  
 TURCOTTE, Gustave, 176, 222.  
 TURCOTTE, Gustave jr, 222.  
 TURCOTTE, Maunce, 176.

## —U—

USBORNE, Henry, 70.  
 USBORNE, John, 70.

## —V—

VASS, Charlotte Johnston, 196.

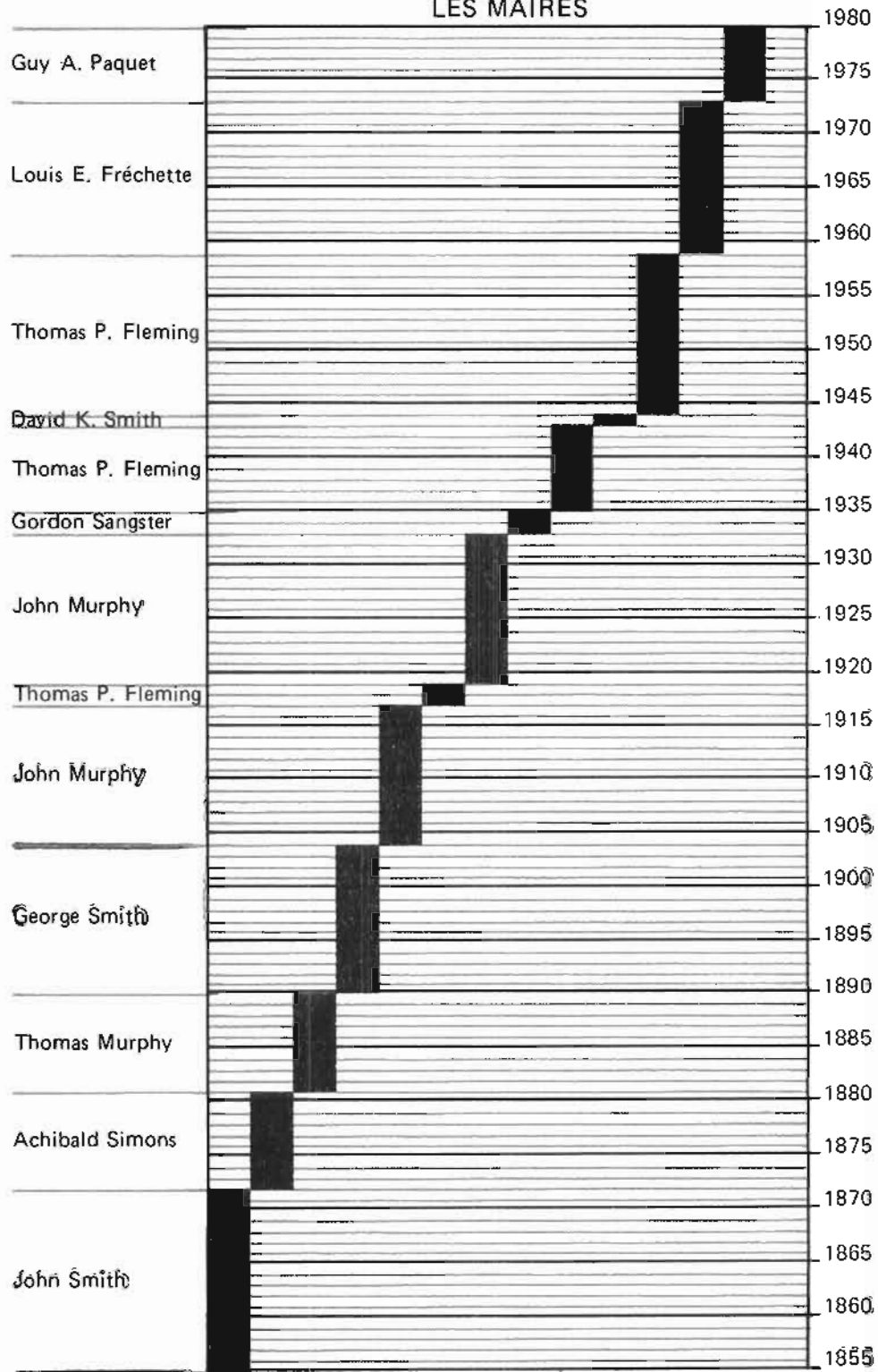
## —W—

WARBURTON, George, 89, 90, 91, 97.  
 WHELAN, Daniel, 105.  
 WHELAN, Gerald, 99, 100, 102, 103, 104,  
 105, 108, 186.  
 WHELAN, John, 104, 105, 213.

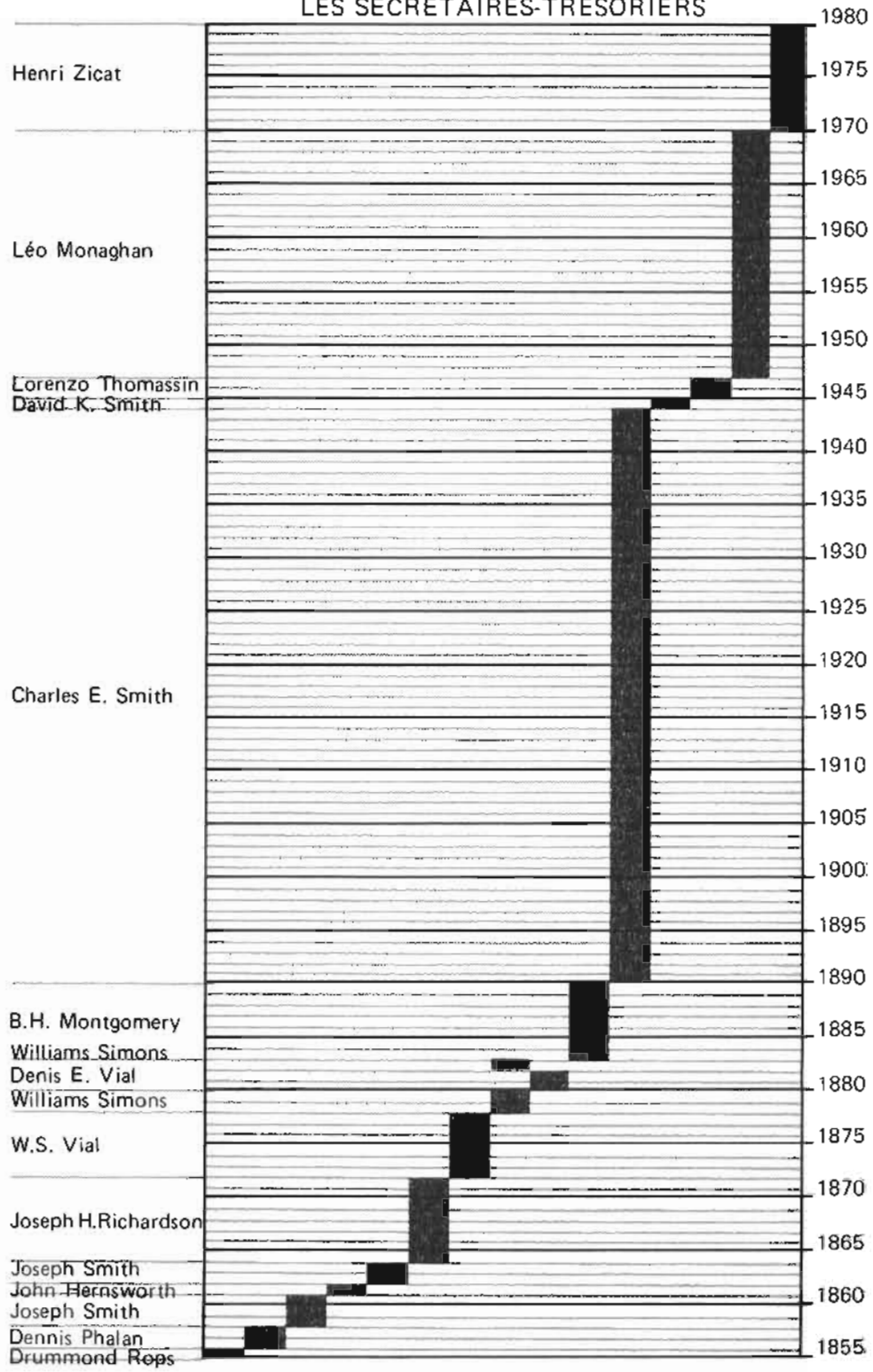
## —Z—

ZICAT, Henri, 201.  
 ZUORRO, miles, 17, 199.

# LES MAIRES



# LES SECRÉTAIRES-TRÉSORIFIERS



## Les Conseillers

John Murphy	1855-1861 1898-1903	Samuel Pierson	1913-1914 1917-1920
William Smith	1855-1860	John Bigaouette	1914-1916
John Taylor	1855-1857 1860-1870 1896-1911	Patrick McDonough	1914-1943
William Sprout	1855-1867	David K. Smith	1917-1943
François Falardeau	1855-1863	Walter S. Wolff	1920-1922
Tobias Cavanagh	1855-1871	James Morgan	1923-1924
Anthony Malone	1858-1859 1864-1865	Pierre Alain	1925-1932
Michael Fitzgerald	1860-1863	John W. Taylor	1927-1930 1937-1940
George Smith	1862-1863 1870-1889	William Pierson	1931-1938
Archibald Simons	1863-1871 1881-1888 1889-1898	John J. Dennie	1933-1936 1938-1946
William Paradis	1864-1869	William Hamilton	1934-1938
James Redman	1866-1867 1872-1874 1883	Gordon Sangster	1935-1936
Edward Gosnell	1868-1869	William J. Rourke	1937-1943 1947-1952
Samuel Taylor	1868-1887	John Sangster	1939-1943
Thomas Murphy	1870-1880 1892-1897	J.M. Knowles	1941-1945
Edward Chambers	1870-1871	Henry Nightingale	1943-1945 1951-1958
Edward Kelley	1872-1880	Gérald Whelan	1943-1946
John Smith	1872	John Hurley	1944-1946
Patrick Brown jr	1873-1877 1881-1883 1889-1891 1894-1896	John O. Brown	1944-1950
William Heafey	1875-1880 1883-1893	Louis E. Fréchette	1945-1959
William Cavanagh	1878-1881	Frank Wolff	1946-1953
William Nicholson	1881-1882	Edouard Richard	1946-1964
John Bolan	1882	Léo Monaghan	1946-1947
Patrick Whelan	1882-1883	Emilien Blondeau	1946-1947
John Sangster	1882-1911	Arthur Fleury	1947
Jacob Pierson	1884-1893	Jacques Lemieux	1947
Nicholas Fleming	1887-1893 1912-1920	Henri Houle	1948-1964
James Redmond jr	1893-1895	Roger Simons	1953-1970
John Whelan	1894-1908 1912 1914-1916	Gérald Whelan	1953-1954
Andrew Fitzgerald	1897-1902	Philippe Chêhe	1955-1959
Peter Simons	1899-1913 1917-1933	Alfred Thomassin	1959-1969
James McMartin	1903	Paul Boutet	1959-1969
Thomas Lannen	1903	Arthur Côté	1959-1960
William Morgan	1903-1909	Fernand Giguère	1961-1964
William Alex Cromwell	1904-1905	Frank Grantham	1963-1964
Thomas Fleming	1905-1916 1920-1926 1929-1934 1944	John Bignell	1964-1966
John W. Charters	1909-1912	Gérald Dennie	1964-1966
Patrick Shea	1910-1911	St Charles Côté	1964-1973
Henry McDonough	1912-1928	Jean Charles Côté	1966-1972
George McCune	1913-1914	Louis Chevalier	1966-1968
		Jean Pierre Auclair	1968-1970
		Gustave Turcotte	1969-1971, 1972-
		Douglas Jones	1970-1971
		André Dufresne	1970-1972
		Harry Thibodeau	1970-1972
		Patrick Allen	1971-1979
		Jean Crevier	1971-1975
		Guy A. Paquet	1972-1973
		Jean Paul Ouellet	1972-1977
		Michel Simard	1973-1975
		Léo Normand	1973-1978
		Pierre Glackmeyer	1975-1979
		Jacques Lamontagne	1976-1979
		Pierre Paulhus	1978-
		Pierre Rhéaume	1978-
		Fernand J. Poulin	1979-
		Maurice McDonough	1979-

ODE  
À  
MON LAC

Garde-moi le secret  
De ta vie sans alerte,  
Incrusté que tu es  
Dans tes montagnes vertes.

Montre-moi qu'il est beau,  
Mon lac, dans son écrin,  
Le sublime joyau  
D'un passé si lointain.

Redis-moi les refrains  
Que chantonne la brise  
Quand de son air mutin  
La lune se fait grise.

Berce-moi de tes flots  
Qui caressent la grève.  
Inspire-moi les mots  
Qui nourrissent mon rêve.

Joue-moi la symphonie  
De tes soirées d'été  
Quand, la journée finie,  
On a fui la cité.

Que le blanc de l'hiver,  
La rigueur de ton froid  
Évoquent un univers  
Où le sport règne en roi.

Demeure le témoin  
Des droits de la nature  
Pour ceux et leurs voisins  
Qui aiment la verdure.

Qu'un jeune et sa compagne  
Qui choisissent ta vie  
Au creux de tes montagnes  
Y bâtissent leur nid.

Imagine ta voie  
En marge des sentiers  
Que traceront pour toi  
Les penseurs du métier.

Rêve d'un avenir  
Qui n'a pas de pareil  
Mais qui peut déperir  
Si tu perds ton éveil.

Promets-moi que toujours  
Tu resteras toi-même,  
Cantilène d'amour  
Que chantent ceux qui aiment.

Demeure la merveille  
Qu'on chérit en silence  
Dans un coeur où sommeillent  
Les souvenirs d'enfance.

Sois toujours un asile  
Où naissent les amours,  
Un calme domicile  
Où l'on finit ses jours.

(poème offert par un amant du Lac Beauport, qui a préféré  
garder l'anonymat)



#### BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme: *Guide pratique du skieur*, Québec, s.d.
- Bender, P.: Old and New Canada 1753-1844, Montréal 1882
- Bulletin des recherches historiques, août 1827, no 8
- Cambay, Alfred: Robert Giffard et les origines de la Nouvelle-France, Cap-de-la-Madeleine, 1932
- Canadian Geographic: The Golden era of Laurentian Skiing, déc. 1978/janv. 1979
- Canadian Pacific: Ski map of Lac Beauport in the Laurentians, Québec, 1937
- Chapin, Gardner: Tales of the St. Lawrence, Montréal, 1874
- Clarke, Kit: Where the Trout Hide, New York, 1889
- Contact: Histoire d'un tremplin, Québec, déc. 1942 Championnat féminin pour la ville et le District, août 1943
- Dean, Sidney W. et Marshall, Marguerite Mooers: We fell in love with Quebec, Philadelphia, 1950
- Dean, Sidney W.: Cooking American, New York, 1957
- Duddley, Charles M.: 60 centuries of Skiing, Brattleboro, VT, 1935
- Fairchild, George Moore: Rod and Canoe, Rifle and Snowshoe in Quebec's Aridondacks, Québec, 1896.
- Gagnon, Hyacinthe: An appeal to the Catholics of Canada, and especially Irish Catholics for erection of a church in the parish of St. Dunstan of Lake Beauport, Montréal, 1864
- Gale, George: Historic Tales of Old Quebec, Québec, 1920
- Gard, Anson A.: The Yankee in Quebec, New York et Québec, 1901
- Lunn, Arnold: Histoire du ski, traduit par François Vaudon, Paris, 1953
- Monck, Frances E.A.: My Canadian Leaves, Londres, 1891
- Oliver, Thomas J.: Guide to Quebec City and localities in connection with it, Montreal, 1879
- Quebec Diocesan Gazette: The fiftieth anniversary of St. James Church, Québec, Sept. 1940
- Tolfrey, Frederic: The Sportsman in Canada, Londres, 1845
- Warburton, George: Hochelaga or England in the New World, Londres, 1854

## TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION .....	7
HOMMAGE .....	9
PROMENADE D'ÉTÉ .....	11
PROMENADE D'HIVER .....	27
ENTRÉE DANS L'HISTOIRE .....	43
LE <i>WATERLOO SETTLEMENT</i> .....	54
DES COLLINES DE GREENOCK AUX MONTAGNES DU LAC BEAUPORT .....	73
PROMENADES ANCIENNES .....	85
NOS TROIS PLUS VIEUX CONCITOYENS ....	99
"EN VIRANT SUR LES SPATULES" .....	117
FRAISES SAUVAGES ET AURORES BORÉALES .....	147
L'ÂGE D'OR DE LA VILLÉGIATURE .....	163
L'ÂGE HÉROÏQUE DE LA BRIGADE DES INCENDIES .....	183
SAINT-DUNSTAN ET ST. JAMES ET LES ABBÉS GARANT .....	203
"SALUT, MONSIEUR LE MAIRE..." .....	213
INDEX.....	231
BIBLIOGRAPHIE .....	238

Achévé d'imprimer  
sur les presses de  
l'Imprimerie Faber Inc.  
à Loretteville (Québec)  
le 15 avril 1983